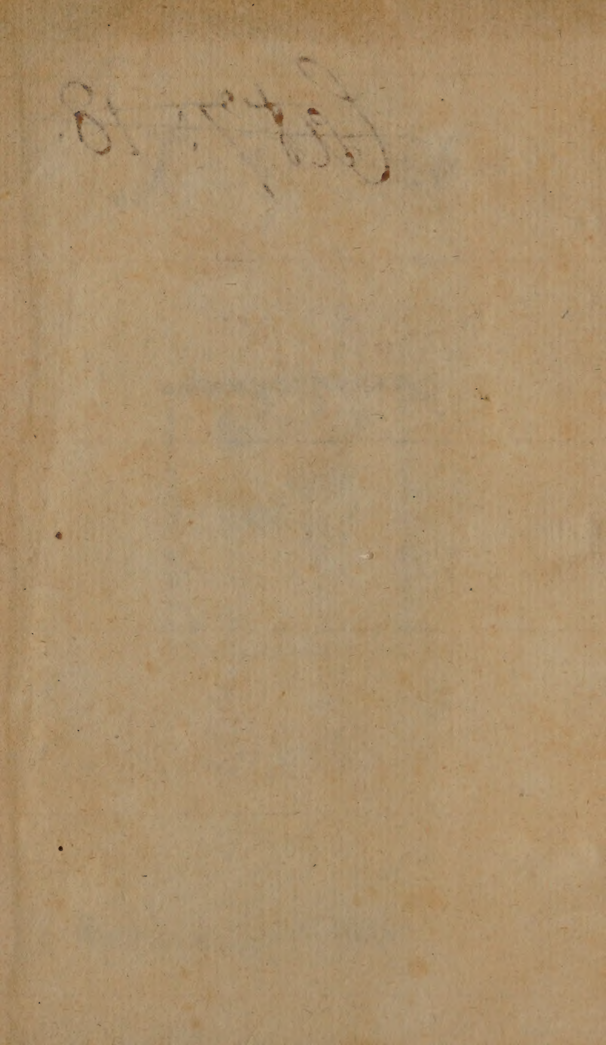




HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX,

Envoyés par la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies,

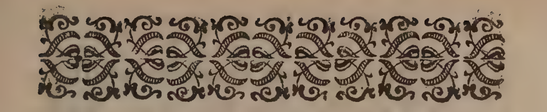
AUX TERRES AUSTRALES EN MDCCXXI.

PAR MONSIEUR DE B***.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. D. CC. XXXIX.



PREFACE.

LEs différentes découvertes que j'ai eu occaſion de faire dans un Voïage de long cours, m'ont engagé à en faire part au Public. Je n'ai point affecté d'écrire dans un ſtile épuré; il m'a paru au contraire que la vérité des faits que je raporte n'avoit beſoin d'aucun ornement. J'ôſe aſſurer d'avoir vû tout ce que j'avance, & je me flatte que le Public voudra bien adjouter foi à des faits que je ſuis toujours en état de juſtifier. Prévenu qu'il aura autant d'indulgence pour ce qui regarde mon ſtile que de confiance en ma ſincérité, je m'explique ſur l'intention que j'ai

eue en lui rendant compte du ſuccès de l'expédition des trois Vaiſſeaux que la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies envoia aux Terres Auſtrales en mille ſept cent vingt & un. Je n'ai en but que d'inſpirer de l'encouragement pour une Entrepriſe dont on connoit tous les avantages, & qui ſans doute devroient ſervir de motifs à ne point les perdre de vûe. S'il m'eſt échapé dans le cours de cet ouvrage quelques réflexions, je les ſoumets volontiers au jugement du Lecteur. On trouvera que je ſuis ſouvent d'un ſentiment oppoſé à celui de quelques Voyageurs ; cependant ce n'eſt point par l'ambition que j'ai de me ſingulariſer, c'eſt ſeulement parce que j'ai eu occaſion de me mettre au fait de juger de certains effets de la Nature.



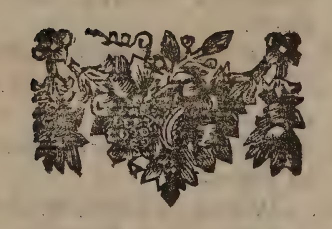
TABLE DES CHAPITRES.

TOME I.

TOME II.

XXXIV.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX,

Envoiés par la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies, aux Terres Auſtrales en MDCCXXI.

CHAPITRE I.

L'Auteur s'embarque pour l'expédition de la découverte des Terres Auſtrales.

IL eſt inutile, je penſe, d'entrer dans le détail de ce qui regarde ma famille & ma naiſſance. Ce récit, ne faiſant rien au ſujet que je me propoſe de traiter, ne pour-

roit que déplaire au Lecteur & l'ennuier. Je dirai uniquement, que c'est à Mecklenbourg, ville du Duché de ce nom, que j'ai vû le jour.

L'inclination extrême que j'ai eue dès ma tendre enfance à voir les païs étrangers, ne m'a pas permis de rester longtems dans le lieu de ma naissance. J'attribue l'origine de cette passion à un voïage que je fis, à l'âge de cinq ans, en Pomeranie. On m'y avoit envoïé, à la sollicitation de quelques-uns de mes parens qui y étoient établis, & qui souhaitoient de me voir. J'y trouvai tant d'amusemens & de plaisirs, que j'y restai jusqu'à la mort de ma grand' mere. Ce triste évenement m'obligea de revenir dans ma patrie. En y arrivant, bien loin de songer à un établissement fixe, ainsi qu'on me le conseilloit, je sentis en moi redoubler l'envie de voïager par ter-

terre & par mer. Mes parens firent tout au monde pour me détourner de ce dessein. Ils ne cesserent de me représenter les dangers qu'on court sur mer ; alléguant entre autres les tristes exemples de mon grand-pere & de mon oncle maternels, qui, l'un & l'autre Capitaines de vaisseau au service du Roi de Dannemarck, ont péri sur mer. Mais toutes ces représentations n'étoient pas capables de rallentir une passion trop invéterée & qui m'étoit trop chere ; ainsi je demeurai inébranlable dans mon dessein, bien résolu de m'éloigner de ma patrie, aussi-tôt qu'il me seroit possible.

Je commençai donc l'exécution de mes projets l'an 1713. Je partis d'abord pour Rostock, & de-là pour Lubec. Quelques affaires me rappellerent alors à Mecklenbourg ; mais je n'y restai pas longtems. J'allai de-là à Königsberg,

où je fis un séjour de quelques anneés. Je me rendis ensuite par la Courlande & la Livonie à Petersbourg; & en revins peu après par une partie de la même route à Elbing, & de-là à Dantzig. Ici je formai le dessein de faire le voïage de Coppenhague par mer. Je m'embarquai pour cela sans perte de tems; mais je n'y arrivai point, le vaisseau, au bord duquel je me trouvai, aiant été pris par un Armateur Suédois. Cet accident m'affligea d'autant plus que je m'y attendois le moins. On sait que dans ce tems, savoir en l'anneé 1717. la Suéde étoit engageé dans une guerre ruineuse contre plusieurs Puissances Maritimes. On ne crut point que cette Couronne ôsât faire alors quelques entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, sur mer. Cependant, malgré le peu d'apparence, & malgré les flottes que l'An-

l'Angleterre, la Hollande, la Ruſſie & le Dannemarck avoient envoyées dans la mer Baltique, les Armateurs Suédois ne laiſſoient pas d'y paroître, & de prendre ſans diſtinction tous les navires qu'ils pouvoient attrapper. Auſſi-tôt que je fus pris priſonnier, on me mena à Calmar, où je reſtai jusqu'à ce que Charles XII. qui dans ce tems-là ſe trouvoit en Schonen, m'eût fait expédier un paſſeport pour m'en retourner dans ma patrie. Auſſi-tôt que je l'eus reçû, je partis pour Carlscrone, & delà je me rendis à Weſterwick pour y chercher l'occaſion d'un vaiſſeau prêt à faire voile pour Dantzig, ou quelque autre port. On m'avoit bien averti, que ces occaſions étoient fort rares, parce que les Suédois avoient arrêté un grand nombre de bâtimens étrangers, pour pouvoir, en cas de beſoin, en faire des vaiſſeaux de trans-

port. En effet toutes mes recherches furent inutiles, & je me vis obligé de retourner à Calmar. En y arrivant, je fus agréablement surpris d'y trouver un de mes parens, neveu du second mari de ma mere. Il y étoit en qualité de premier Chirurgien à bord d'un des Capres Suédois qui croisoient dans la mer Baltique. Nous fumes l'un & l'autre dans une joie extrême d'une rencontre si inopinée. Je trouvai enfin ici l'occasion d'un vaisseau prêt à faire voile pour Flensbourg dans le Holstein, où j'arrivai, non sans grand danger d'être pris encore une fois par un Armateur qui nous poursuivoit. De Flensbourg j'allai en Suéde & en Dannemarck. Après avoir parcouru ces deux Roiaumes, je me rendis à Hambourg, & de-là à Hanover, Osnabrug, Munster, & enfin en Hollande.

Les voïages que j'ai faits depuis ce tems-là ſont aſſez conſidérables, eu égard à l'éloignement des païs que j'ai, ou vûs ou parcourus, & aux choſes qu'on y trouve & qui m'ont fourni de la matière à faire pluſieurs obſervations. J'en ai même déja rendu au Public, mais d'une manière courte & abrégeé. Comme je promis alors d'en faire, auſſitôt qu'il me ſeroit poſſible, une rélation plus ample & plus circonſtanciée, j'ai crû devoir à préſent dégager ma parole.

En arrivant en Hollande, j'entendis parler d'une expédition extraordinaire que la Compagnie des Indes Occidentales y méditoit de faire pour la découverte des Terres Auſtrales. Cette nouvelle me fit beaucoup de plaiſir par l'envie que j'eus d'avoir quelque part à cette expédition. Je réſolus donc ſur le champ d'aller offrir mes ſervices à la Compagnie.

Pour en être bien reçu, je fus assez heureux de rencontrer un ancien ami, nommé Gaspard Scherer, natif de Zurich, qui voulut bien me recommander à l'Amiral Roggewein. Celui-ci me donna d'abord la place de Sergent, ou Commandeur dans les troupes que la Compagnie avoit levées pour cette expédition. Monsieur Roggewein étoit de la Province de Zélande. Feu son pere avoit déja délivré en 1669. à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire, contenant un projet pour faire la découverte des Terres Australes. Ce Mémoire fut bien reçû, & la Compagnie ordonna l'équipement de trois vaisseaux; mais les brouilleries qui survinrent entre l'Espagne & les Provinces-Unies, en empêcherent l'exécution. On dit que Monsieur Roggewein, peu ayant sa mort, exhorta son fils

de

de ne pas perdre de vûe une chose si importante ; & que celui-ci le lui promit. Il tint aussi sa parole donneé, mais un peu tard. Il paroît même, qu'il n'y ait pas fait beaucoup d'attention au commencement ; car après la mort de son pere, il se livra entiérement aux études, & alla ensuite aux Indes Orientales, en qualité de Conseiller de la Cour de Justice. A son retour, il pensa sérieusement au projet en question, & présenta en 1721. à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire, dans lequel il se réfere uniquement à celui que feu son pere avoit délivré sur le même sujet. Sa demande eut tout le succès imaginable. La Compagnie donna ordre d'équiper en toute diligence trois vaisseaux, qui étoient :

L'*Aigle*, vaisseau-Amiral, monté de trente-six piéces de canon & de cent onze hommes,

commandé par le Capitaine Jobon Koster.

Le *Tienhoven* de vingt-huit piéces, aiant à bord cent hommes d'équipage, commandé par Jaques Bauman.

La *Galére d'Afrique*, portant quatorze piéces, avec soixante hommes d'équipage, commandé par Henri Rosenthal.

Comme Monsieur Roggewein m'avoit reçu avec beaucoup de bonté lorsque je lui offris mes services, il voulut aussi me distinguer, & me fit l'honneur de m'assigner le poste, qu'il m'avoit confié, au bord du vaisseau-Amiral. Aussitôt que tout fut appareillé, cette petite Escadre sortit du port d'Amsterdam le 16. Juillet 1721. & arriva heureusement au Texel au bout de trente-six heures.

Chapitre II.

Voïage de l'Auteur, depuis le Texel jusqu'à l'Isle de Teneriffa.

AUssi-tôt que nos vaisseaux furent pourvûs & chargés de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue navigation, nous mimes à la voile; ce fut le 21. Août 1721. Nous étions accompagnés d'un grand nombre d'autres bâtimens. Nous eumes aussi un vent très-favorable, mais il ne dura pas longtems, & devint contraire le lendemain; ensorte que nous fumes obligés de louvoyer pendant trois jours dans la Manche. Tantôt nous vimes les côtes d'Angleterre, tantôt celles de France. Enfin le quatrième jour nous entrions dans les mers d'Espagne: on le fait par la profondeur de l'eau. Il est nécessaire, lorsqu'on y

y entre, d'obſerver le véritable courant, ſans quoi on s'expoſe à de grands dangers.

Nous continuames notre cours à Sud-Oüeſt pour atteindre la hauteur des côtes de Barbarie. Mais un gros tems s'éleva avec tant de violence, que nous nous crumes tous péris. Ce péril s'augmenta par un grand calme qui ſuccéda tout à coup; car, comme nos voiles n'étoient plus deploiées faute de vent, les vagues, qui ne s'appaiſent pas ſi-tôt, jetterent nos vaiſſeaux çà & là. Les coups en ſont quelquefois ſi rudes, qu'ils font abbattre la grand' hune & même le mât de miſaine. Pendant un pareil mouvement du vaiſſeau il eſt impoſſible de ſe tenir debout, & encore moins de manœuvrer. Dans le navire où j'ai été, nous étions le plus expoſés. Nous perdimes la vergue de la grand' voile; comme elle fut briſée, les piéces bleſſe-

blesserent plusieurs de nos gens. Peu s'en fallut même que la chaloupe ne fût détachée du vaisseau. Enfin, au bout de deux jours les flots se calmerent, & le vent s'éleva ensorte que nous fumes en état de réparer les dégâts du vaisseau. Il est certain que dans les mers d'Espagne on est plus en sûreté durant la tempête que pendant un grand calme qui suit immédiatement la tempête, malgré les vagues épouvantables, qui en se poussant les unes les autres, s'élevent à une hauteur prodigieuse, & même dix fois plus que dans la mer du Nord & dans la mer Baltique. La raison en est la profondeur immense des mers d'Espagne, qui fait que les flots se poussent fort lentement & portent ainsi doucement le vaisseau; au lieu que dans les mers où il n'y a pas beaucoup de profondeur, ils donnent de rudes secousses au navire

vire & l'exposent à de grands dangers. On peut voir cette différence sensible, lorsqu'en sortant des mers d'Espagne, on entre dans le Canal, ou de l'autre côté, quand on entre dans la mer du Nord. La profondeur des mers d'Espagne est comme un abîme: on y a emploié souvent des sondes dont les cordes étoient de plusieurs millions de brasses, mais jamais on n'a pû trouver fond.

Après que nous fumes échapés à ce danger, nous eumes un vent gaillard qui nous fit faire beaucoup de progrès; & notre cours alla à Sud-Oüest vers les Isles de Canarie. Nous vimes souvent avec étonnement une grande quantité de poissons volans, dont quelques-uns tomberent dans nos vaisseaux. Nous vimes aussi au travers de l'eau un grand nombre de bonites & d'albicores; ce sont des poissons de proie qui donnent la chasse aux pois-

poiſſons volans qui leur ſervent de nourriture. J'en ouvris un qui avoit dans le ventre ſix poiſſons volans. Ce dernier poiſſon reſſemble beaucoup au harang ; ſes aîles ſont comme celles des chauves-ſouris; il eſt fort bon à manger. Les gens de mer même le nomment à cauſe de ſon goût, le Roi des poiſſons. Le bonite eſt un poiſſon long d'environ deux pieds; ſa peau eſt raïée en long, d'une couleur griſâtre. Sa tête reſſemble à celle d'une carpe, hormis qu'elle eſt un peu plus pointue. La chair en eſt ſéche, dure, coriace & d'un goût deſagréable. Les albicores ſont longs de cinq à ſix pieds, larges de trois pieds. J'en ai vû qui peſoient juſqu'à cent cinquante livres ; de ſorte qu'avec ce poiſſon ſeul on peut donner un repas à tout l'Equipage d'un vaiſſeau. A l'égard de la couleur, de la figure de la tête & du

goût

goût, ils ressemblent aux bonites, & n'en différent que par la grosseur. Nous vimes aussi chaque jour plusieurs sortes d'oiseaux aquatiques, & enfin aussi des cercelles. Lorsqu'on voit ces derniers, les mariniers disent qu'on n'est pas fort éloigné de terre. Il y a deux différentes sortes de cet oiseau. Les uns ont la queuë longue en forme de fléche; d'autres au contraire l'ont plus courte & fourchue comme celle de certains poissons. Ils sont tous d'une couleur grisâtre; mais leur plumage entre les aîles sur la poitrine est moucheté de noir & de brun. Ils sont environ de la grosseur d'un canard.

Enfin, nous arrivames à la hauteur de vingt-huit dégrés, où nous crumes ne pas être fort éloignés des Isles de Canarie. Mais avant que nous étions dans la distance à voir la terre, le Gabier de la hune du grand mât cria qu'il s'appercevoit,

voit d'un vaiſſeau faiſant voile vers nous, & portant de même que nous pavillon Anglois. Auſſitôt que ce navire fut dans une diſtance à pouvoir être apperçû de nous, nous remarquames qu'on ôtoit ſon pavillon; qu'il ſe tournoit & s'éloignoit de nous. Mais une heure après il revenoit accompagné de quatre autres navires, & arboroit tantôt un pavillon blanc, tantôt rouge, & tantôt d'une autre couleur; ce manege nous fit penſer, qu'ils pourroient bien être des Ecumeurs de mer ou Pirates. Nous nous mimes donc en poſture de les bien recevoir, au cas qu'ils vinſſent nous attaquer. Notre Amiral donna d'abord le ſignal pour nous ranger en ordre de bataille. Nous fimes donc d'abord caler les grandes voiles des mâts, & enfermer les hamacs dans leurs lacis; & après avoir fait tenir les vergues par les chaines, nous tinmes prêt un

grand nombre de grenades. Après cela nous eumes aussi le bonheur de gagner le vent, avantage considérable dans un combat naval. Les Pirates, voiant nos préparatifs & nos résolutions de nous bien défendre, arborerent un pavillon noir, où étoient peints un poudrier, & une tête de mort, & au-dessous deux ossemens mis en croix. Ils se rangerent aussi en bataille. Aussitôt que nous fumes de part & d'autre à portée à nous charger, nous leur présentames le stribord du Vaisseau-Amiral. Nos deux autres vaisseaux furent attaqués de la même manière de nos ennemis; mais sans grande perte. Après que le combat eut duré environ deux heures, les Corsaires prirent la fuite avec précipitation. On ne les poursuivit point, parce que l'Amiral disoit à ceux qui songoient à le faire: *Laissés aller ces co-*

coquins. Si le Lecteur est surpris de la retenuë & de la contenance que l'Amiral fit paroître dans cette occasion, il faut qu'il sache, qu'il n'est pas permis aux vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales ni à ceux de la Compagnie des Indes Occidentales de se détourner de leurs cours. S'ils sont attaqués, ils doivent uniquement se défendre sans poursuivre l'ennemi; c'est en partie la teneur de l'Instruction qu'on donne aux Chefs. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que les Commandans poursuivent l'ennemi, comme j'en ai été témoin dans une autre occasion; mais dans ce cas-là ils se rendent responsables de tous les malheurs qui arrivent. Nous étions cependant bien aises de nous voir débarrassés de ces Pirates. Nous eumes dans le Vaisseau-Amiral quatre hommes de tués, entre lesquels se trouvoit un Quar-

tier-maître, & neuf de bleſſés; le nombre des morts & des bleſſés étoit dans chacun des deux autres vaiſſeaux à peu près le même. Nos Charpentiers cependant eurent bien de l'ouvrage après ce combat, un des bords de notre vaiſſeau aïant été extrêmement endommagé par les coups de bale.

Auſſi-tôt que nos navires furent radoubés, nous continuames notre voïage; & ce fut le 5. Novembre que nous arrivames à la vûë de l'Iſle Madere. Cette Iſle paroît charmante à la voir de loin. Elle eſt ſituée à la hauteur de vingt-huit dégrés de latitude. Elle eſt chargée de montagnes, de brouſſailles & de bois; fertile en grain, vin, ſucre, miel & en toutes ſortes d'excellens fruits. On y trouve auſſi du bois de cedre & d'ébene. Son commerce avec les Portugais à qui elle apartient, eſt

est considérable. Les Hollandois & les Anglois y trafiquent aussi ; mais leurs vaisseaux se tiennent toujours à la rade, fort éloignée de l'Isle. Sa situation est très-propre à y mouiller & faire de l'eau ; quoiqu'on remarque que les vaisseaux des Compagnies des Indes Orientales & Occidentales y abordent rarement. Il y a deux villes & plusieurs villages. Dans le voisinage de Madere on voit une Isle déserte, où les Corsaires vont souvent y faire l'eau & chercher des rafraîchissemens. Au Nord-Oüest est l'Isle de Pont-Saint, très-fertile en grain & paturage, & plusieurs bons fruits. On y trouve la gomme nommée sang de dragon. Nous vimes le Pic de Canarie, montagne extrêmement haute en forme de pain de sucre, dans l'Isle de Téneriffe ; nous en étions, selon nos conjectures, alors éloignés d'environ

vingt-cinq lieuës. C'eſt de ce point que les Hollandois tirent leur Méridien.

CHAPITRE III.

Voïage depuis les Iſles de Canarie jusqu'au Brezil.

EN quittant les Iſles de Canarie, nous cinglames toujours à Sud-Oüeſt vers les Iſles de ſel. Nous eumes conſtamment un vent de Nord-Eſt qui nous étoit très-favorable, & nous continuames notre cours avec beaucoup de ſuccès & tant de facilité, que pendant ſix ſemaines nous n'eumes pas beſoin de toucher ni aux cables ni aux voiles. Pendant ce trajet il y eut des jours, où l'ardeur du ſoleil étoit presqu'inſupportable. Pluſieurs de l'Equipage commencerent à murmurer & à ſe plaindre de la portion de boiſ-

boiſſon qu'on leur diſtribuoit, diſant qu'elle n'étoit pas ſuffiſante à étancher la ſoif. Un de nos Mouſſes extrêmement altéré, entamant un tonneau d'eau de vie, en prit tant qu'il devint yvre. Dans cet état il chercha querelle, & deſcendant auſſi-tôt dans le fougon, il renverſa un plat rempli de graiſſe. Le Cuiſinier qui étoit préſent, fâché de voir la graiſſe répandue, ſans examiner ſi c'étoit par inadvertance, ou par malice du Mouſſe, lui dit, *Maraut, je vous tordrai le col.* Le Mouſſe ne reſtant pas court, lui répondit: *& moi je vous tuerai, ſi vous faites le moindre bruit.* Auſſi-tôt dit, il ſe ſaiſit d'un couteau & s'élança ſur le Cuiſinier, ſans cependant l'attrapper. Ce tumulte fit accourir quelques-uns, qui d'abord faiſoient tous leurs efforts d'arracher le couteau des mains de ce furieux ; ils en vinrent auſſi à

bout, mais non sans empêcher que le Cuisinier ne reçût deux ou trois estaffilades au visage. On fit aussitôt donner la bastonnade au Mousse; ce qui le piqua si fort, que dans la rage il courut vers le mât d'artimon, d'où il se laissa tomber au second pont. Là il se saisit d'un couteau, avec lequel il se donna trois coups dangereux dans le ventre. On eut pourtant soin de lui, & il fut enfin guéri; mais il n'évita pas le châtiment qu'il avoit mérité. Sa punition se fit après sa guérison de la manière suivante. Premiérement on le déclara infame. Après cela on le plongea trois fois dans la mer, en le faisant passer chaque fois par dessous le vaisseau. Ensuite il reçut trois cens coups avec tant de force, que ses culottes furent emportées par piéces. De plus, d'un couteau on lui perça une de ses mains, & l'accloüa ainsi au mât. Quelques

ques momens après on l'enchaina à l'extrémité du vaiſſeau, où pour ſa nourriture il n'eut que du pain & de l'eau. Le tems marqué pour la durée de ce dernier châtiment étant fini, on le mit aux fers, & on le garda juſqu'à ce qu'on pût l'expoſer quelque part; ce qui fut enſuite exécuté dans le Brezil, comme je dirai ci-après.

Pendant ce cours il ne nous arriva rien de remarquable. Nous vimes de tems en tems des oiſeaux aquatiques, & nous primes quelquefois des poiſſons. Vers la fin du mois d'Octobre nous arrivames à la vûë de Bonaviſte. Cette Iſle eſt ſituée à la hauteur de ſeize dégrés de latitude Septentrionale. Elle eſt pourvûë d'un fort aſſez conſidérable; pluſieurs maiſons y ſont ſituées le long des côtes. Il n'eſt pas permis ici de ſonner des cloches, parce qu'on dit qu'auſſitôt qu'on le fait, les habitans, tant

de cette Isle que de celles qui sont voisines, courent aux armes, s'imaginant qu'on veut les attaquer. On voit ici plusieurs de ces Isles, nommées Isles de sel à cause de la grande quantité de ce mineral qui s'y trouve. Elles sont situées à diverses latitudes. Quelques-unes en sont très-fertiles; & on y trouve des cochons, des boucs & toutes sortes de volaille. Elles sont toutes sous la domination du Roi de Portugal. Les habitans sont la plûpart gens sans aveu & bandits, chassés pour crime, de leur patrie. On peut appliquer à ces Isles le proverbe qui dit: un *ciel d'airain & une terre de fer*, parce qu'il n'y pleut jamais. Mais on m'a assuré qu'il y tombe une espèce de brouillard ou de rosée qui humecte la terre & la rend fertile; aussi y trouve-t-on en quelques endroits des herbes & d'excellens fruits. Il y a d'au-

d'autres païs où il ne tombe jamais de pluie, comme à Rio de Lagoa, sur les côtes d'Afrique, où les Chrétiens qui y habitent, ne se souviennent point d'y en avoir jamais vû. Il n'en tombe point non plus sur les côtes du Perou, depuis Capoblanco jusqu'à Coquimbo, à trente dégrés de latitude Méridionale; & c'est la raison pourquoi les habitans y bâtissent des maisons peu solides, comme ne pouvant être exposées ni aux orages ni à l'humidité. Tout le monde sait aussi, qu'il ne pleut jamais en Egypte; la raison, selon moi, en est, qu'il n'y a que les vents de Norst-Est & de Sud-Est qui y soufflent & qui y regnent tour à tour. Ces deux vents n'amenent pas, comme fait le vent d'Oüest, des vapeurs & des particules humides qui se changent en eau, mais tout au plus une sorte de rosée dont on

ne s'apperçoit presque point. Il arrive aussi très-rarement ici, qu'on voit tomber de la pluie par le vent d'Est, puisque ce vent, lorsqu'il est accompagné, du côté du Midi de la ligne équinoctiale, d'un vent de Zud, est rude & sec. La même chose arrive lorsque le vent d'Est se joint en deçà de la ligne au vent du Nord. Mais le vent du Nord soufflant directement par la ligne, est agréable & chaud, & fait le même effet que le vent du Zud chez nous. On observe aussi dans toute l'Asie, qu'il y regne pendant toute l'année deux Moussons ou vents réglés, savoir l'un de Nord-Oüest, & l'autre de Sud-Est, chacun pendant six mois; & qu'il n'y pleut jamais que par les vents d'Oüest. La pluie y est souvent mêlée de tonnere & d'éclair, & tombe en si grande abondance que ses raïons sont quelquefois
de

de l'épaiſſeur d'un doigt. On peut inférer de tout cela, que le vent de Sud-Eſt ſoufflant conſtamment vers le Pole Arctique, & le vent de Nord-Eſt ſoufflant vers le Pole Antarctique, doivent être la ſeule cauſe pourquoi on ne voit jamais tomber de pluie dans pluſieurs endroits de la terre.

Nous continuames toujours notre cours vers la ligne ; le trop grand changement de pluſieurs vents nous le rendoit aſſez incommode, & la ſoif s'augmentoit à meſure que nous y approchions. Pluſieurs de nos gens furent attaqués du ſcorbut ; & lorſqu'il regnoit un grand calme, & que par conſéquent le ſoleil étoit ardent, on en vit qui devinrent enragés. D'autres furent attaqués de la fiévre chaude, ou tomboient en défaillance. La plûpart de nous perdirent l'appetit, à cauſe de l'excès de la ſoif. L'eau douce que

que nous avions ; étoit gâtée & remplie de vers. Les viandes salées, notre nourriture ordinaire, commença aussi à se gâter, & étoit plus propre à exciter la soif que l'appaiser. On dit communément, que la famine est de tous les maux le plus terrible, mais que la soif le surpasse encore. Quelqu'un aïant envie d'en faire l'expérience, n'a qu'a passer la ligne dans le tems que le soleil se trouve dans l'Equateur, ou lorsqu'il fait un grand calme. Dans le tems que nous étions sous la ligne, il arrivoit quelquefois vers le soir, que toute la mer étoit en feu & paroissoit couverte de souffre allumé. Ce phénomene nous surprit beaucoup. Nous fimes remplir quelques seaux de l'eau de la mer pour l'examiner de plus près. On la trouva remplie d'une infinité de boules ou goutelettes, ressemblant à des perles ordinaires & pour la gros-

groſſeur & pour la couleur. Lorſqu'on les mettoit ſur la main, elles y reſtoient quelques momens avant que la lueur s'en allât ; & en les ſerrant entre deux doigts, on vit qu'elles n'étoient qu'une ſubſtance terreuſe, graſſe comme du limon.

Ceux d'entre nos matelots qui avoient le plus d'expérience, diſoient n'avoir jamais rien vû de pareil. Je laiſſe aux Phyſiciens d'expliquer ce phénomene, & en découvrir la cauſe. Il me ſemble cependant, que ſans l'attribuer ni au ſouffre ni au ſalpétre, comme il paroît d'abord qu'on dût penſer, on peut dire, que ce ne ſont que des parties phlegmatiques & groſſiéres de ſel, qui pendant un grand calme s'amaſſent par la chaleur du ſoleil, & qui enſuite étant diſperſées par le vent, offrent à la vûe un ſpectacle ſi extraordinaire ; à quoi contribue beaucoup le cou-

rant

rant de la côte de Guinée en Afrique, à la hauteur de laquelle on voit souvent la même chose.

Enfin nous passames la ligne avec plusieurs petits grains de vent jusqu'à trois dégrés de latitude. La Mousson se leva alors qui nous fit avancer avec beaucoup de diligence. Ce passage étoit fort heureux: nous ne perdimes qu'un seul homme sous la ligne, qui mourut de la fiévre chaude. Ceux qui étoient malades furent ensuite tous rétablis dans le Brezil. A cinq dégrés de latitude Méridionale nous avions le soleil directement sur nos têtes; la chaleur y étoit presque aussi forte que sous la ligne même. On ne sauroit alors prendre hauteur, n'y aïant aucune ombre sur l'astrolabe. On est dans le même embarras lorsque le soleil passe le Tropique; on ne peut alors prendre aucune latitude pendant cinq ou six jours, soit

vers le Nord, soit vers le Sud, toute la différence n'étant que de cinq ou six minutes. Nous primes ici une grande quantité de poissons, qu'on appelle Dorade & Dauphin. A dire le vrai, c'est le même poisson: Dorade est la femelle, & Dauphin le mâle. Quelques-uns sont longs de six pieds, mais peu larges à proportion. Ils ont la tête courte, semblable à celle d'une carpe ; la peau en est belle. En les voiant dans l'eau, ils offrent à la vûe des rayes d'or. Ce poisson est d'un goût agréable. Nous primes aussi plusieurs poissons de proie, nommés Requins, dont il y eut un qui étoit long de dix pieds. Ils ont la gueule de travers au-dessous de la tête. Ils mangent les corps morts qu'on jette dans la mer. Dans les Indes il y en a une grande quantité. Les baigneurs s'y exposent beaucoup ; on a des exemples que ces

poissons leur ont arraché une jambe ou un bras. Les matelots mangent ce poisson; la chair en est cependant fort coriace & d'un goût desagréable.

Notre voïage avança beaucoup vers le Brezil. Nous eumes constamment un vent gaillard. Nous passames plusieurs Isles désertes, comme celle de la Sainte Trinité & d'autres. Sur la fin de Novembre, nous vimes à notre grande joye la côte du Brezil. Nous la côtoïames avec un vent favorable. Notre dessein fut d'abord d'aller à l'Isle de Riogrando. Mais l'aiant déja doublée de huit lieuës, nous nous trouvames obligés de chercher quelque autre port; & nous entrames enfin à vingt-quatre dégrés de latitude Méridionale dans celui de Porto, où nous fimes jetter l'ancre.

CHA-

CHAPITRE IV.

Détail de ce qui nous eſt arrivé à St. Sébaſtien.

AUſſitôt que nous fumes arrivés à la vûe de Porto, pluſieurs de notre équipage ſe mirent dans un eſquif pour aller à terre ; j'en étois du nombre. Notre deſſein étoit d'y enſévelir un de nos ſoldats, de faire de l'eau & chercher d'autres rafraîchiſſemens dont nous avions grand beſoin. Avant que d'y aborder, nous vimes de loin une troupe de Portugais armés, qui avançoient avec beaucoup de diligence du coté où nous voulions mettre pied à terre. Ils nous firent connoître par des geſtes, qu'ils vouloient que nous nous éloignaſſions du rivage, ou qu'ils feroient feu ſur nous. Mais leur ayant montré le cadavre, ils

nous laiſſerent aborder, & nous montrerent même un lieu de ſépulture. Comme nous deſirions être informés de ce qui regardoit le païs, nous leur fimes pluſieurs queſtions. Ils nous diſoient pour toute réponſe, que Porto étoit un avant-port de St. Sébaſtien, mais qu'il n'étoit pas marqué ſur les Cartes. Ils ajoutoient qu'ils étoient habitans de Rio de Janeiro, éloigné d'environ huit milles.

Nous les priames d'aller à bord d'un de nos vaiſſeaux, mais ils le refuſerent, penſant que nous pourrions bien être des écumeurs de mer. Ils n'avoient pas tant de tort de ſe défier de nous, puiſqu'il arrivoit ſouvent, que des Pirates y venoient ſous prétexte de faire de l'eau, mais qui enſuite pilloient tout ce qu'ils trouvoient. Six mois auparavant de notre arrivée, il y en eut un qui y aborda; mais

mais un vaiſſeau François ſurvint, & le coula à fonds. Un autre eut le même ſort près de Catrie. La charge du premier eſtimée pour la valeur de ſept millions, périt preſque toute entière dans un endroit où il n'y avoit que treize braſſes de profondeur. On avoit fait venir exprès des plongeurs de Portugal, pour retirer s'il ſe pût, une partie de ces richeſſes.

Enfin à force de prieres, deux de la troupe vinrent à bord de notre vaiſſeau. Nous les reçumes avec beaucoup d'honnêteté. On leur donna des habits, & on leur fit pluſieurs autres préſens pour les engager à nous conduire dans quelque bon port. Ils nous le promirent, & tinrent parole.

Le port de Porto eſt de très-bon ancrage. Sa profondeur eſt de ſix juſqu'à huit braſſes. On peut dire que c'eſt plûtôt une ri-

vière qu'un Golfe, puiſqu'après l'avoir traverſé, nous ſortimes du côté oppoſé. En y entrant du côté de Sud-Oüeſt, on voit à droite la terre ferme & à gauche une Iſle fort étenduë. Toute la côte le long de laquelle nous paſſames, eſt fort haute, entrecoupée de montagnes & de vallons chargés de brouſſailles & de bois. Porto eſt à peu près dans une aſſiette pareille, mais il n'y habite perſonne. Nous pêchames ici des poiſſons & des tortues d'un goût exquis. Cette nourriture ſoulagea beaucoup nos malades, parmi leſquels il y avoit déja quarante d'attaqués du ſcorbut. Après avoir relâché ici deux jours, & après avoir fait des proviſions en bois & eau douce, on leva les ancres, & nous remimes à la voile. Nous continuames notre chemin vers le Sud-Oüeſt. Après un trajet de ſix lieuës qui nous fit dé-

cou-

couvrir plusieurs petites Isles, nous nous trouvames à la rade de St. Sébastien. Aussi-tôt que nous fumes arrivés à l'embouchure de la rivière, il s'éleva une tempête avec tant de violence, que pour empêcher que nos vaisseaux ne donnassent contre les rochers, on fut obligé de jetter l'ancre, & d'attendre la marée. Le lendemain matin on remit à la voile, & nous vinmes mouiller sous la ville. Nous la saluames dabord de sept, cinq, & trois coups de canon. On ne nous répondit cependant pas, soit que leurs canons ne fussent pas en état, soit que notre arrivée ne leur fut pas agréable. Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitans de la ville nous prirent aussi pour des Pirates, quoique nous portions pavillon Hollandois. Notre Amiral écrivit aussi-tôt une lettre au Gouverneur, le priant de nous fournir

ce dont nous avions beſoin, comme du bêtail, des herbes, fruits, de l'eau & du bois, le tout pour de l'argent. Il le prioit auſſi de nous donner quelques cabanes à y pouvoir mettre nos malades à couvert, pour les y ſoigner plus commodément. Le Gouverneur répondit, que dépendant de celui de Rio de Janeiro, il ne pouvoit rien faire de ſa propre autorité; qu'il y alloit envoier un Exprès pour lui donner connoiſſance de notre arrivée & de notre demande. Il ajoutoit que comme il étoit obligé d'exécuter les ordres qu'il en recevroit, il faudroit que nous priſſions patience juſqu'au retour de cet Exprès. Cette réponſe ne ſatisfit point notre Amiral, qui fit dire au Gouverneur, que s'il ne vouloit point nous accorder de bonne volonté ce que nous avions demandé, il ſe verroit obligé de l'obtenir par un

moïen

moïen qui ne lui ſeroit pas agréable. En attendant la réponſe, nous apprimes qu'il y avoit dans la ville un Monaſtere de Franciſcains. L'Amiral y envoia quelqu'un pour notifier notre arrivée à ces Peres, & leur faire part de la réponſe du Gouverneur; ce meſſage étoit accompagné de quelques préſens pour eux. Heureuſement pour nous, le Prieur de ce Monaſtere étoit de la Province d'Utrecht, nommé Thomas. Il ſe rendit d'abord avec beaucoup d'empreſſement à bord de notre vaiſſeau, accompagné de pluſieurs Religieux. Il ſe réjoüiſſoit beaucoup de voir encore avant ſa mort des perſonnes de ſa patrie, diſant que deſormais il mourroit content, puiſqu'il avoit pû joüir d'un bonheur après lequel il avoit ſoupiré depuis vingt-deux ans. Nous traitames de notre mieux ces bons Peres, & nous leur fourni-

mes pluſieurs choſes, dont ils diſoient avoir beſoin dans leur Couvent. Nous nous plaignimes envers eux de la réſolution du Gouverneur, qui ne vouloit pas nous aſſiſter; & nous ajoutames, que ſon refus nous obligeroit à avoir recours aux armes, & d'obtenir par la force ce que nous pouvions obtenir pour de l'argent & de bonnes paroles. Le Pere Prieur nous promit de mettre tout en uſage auprès du Gouverneur, pour le faire changer de réſolution; nous priant d'avoir patience pendant quelques jours juſqu'au retour de l'Exprès envoyé à Rio de Janeiro; qu'il envoieroit en attendant de ſon Couvent tout ce qui étoit néceſſaire pour la table de l'Amiral. Après cette aſſûrance le Prieur & les Peres prirent congé de nous, & s'en retournerent chez eux. Sur ces entrefaites les Portugais vinrent

rent en foule ſe poſter ſur les côtes, particuliérement dans les endroits où ils virent bien qu'une de nos chaloupes aborderoit pour faire de l'eau. Ils tirerent enſuite ſur elle, & bleſſerent un de nos gens à l'épaule. On leur répondit ſur le champ de la mouſquetterie, & deux d'eux furent couchés à terre. Ce malheur ſaiſit les autres de fraïeur: ils quitterent leurs poſtes, la chaloupe aborda, & on fit ainſi de l'eau les armes à la main.

Après que la chaloupe fut de retour & qu'on eut appris les circonſtances de cette hoſtilité, notre Amiral fit faire des préparatifs pour attaquer la ville. Il aſſigna à chaque vaiſſeau l'endroit de l'attaque. Le plus petit devoit approcher de la ville le plus près qu'il ſeroit poſſible. Le Tienhoven devoit garder les côtes; & le vaiſſeau-Amiral ſe poſter près du Cou-

Couvent, pour y mettre le feu. Mais tout cela n'étoit qu'un jeu. Nous voulions ſeulement inſpirer de la terreur aux Portugais pour parvenir à notre but. Nous craignîmes que ces actes d'hoſtilités n'allumaſſent une guerre entre les deux nations. Auſſitôt que les Portugais s'apperçurent de nos préparatifs, un Capitaine qui étoit en même tems Sous-Gouverneur, vint à bord du vaiſſeau-Amiral pour pacifier les choſes, nous promettant des rafraîchiſſemens pour quelques jours de même que du bois & de l'eau, dont nous puiſſions avoir beſoin. Mais l'Amiral exigea qu'on laiſſât à ſa diſpoſition quelques maiſons pour y mettre nos malades; & qu'on nous fournit du bêtail, des herbes &c. Il demanda auſſi ſatisfaction de l'inſulte qu'on nous avoit faite, en tirant ſur ceux qui avoient été dans la chaloupe. De

l'au-

l'autre côté il donna les aſſûrances les plus fortes qu'on ne feroit aucun mal aux habitans ; & pour ce qui eſt des vivres, qu'on leur donneroit en échange des marchandiſes Européennes. Mais on ſe défioit de nous ; les Portugais craignoient que nous les traiterions de la même manière que firent les François il y avoit quelque tems, qui au lieu de dégager leurs promeſſes, menaçerent des coups de canon ſi l'on s'aviſat de leur demander la moindre choſe. Enfin, après pluſieurs rapports & mouvemens, on tomba d'accord de part & d'autre, & nous obtinmes tout ce que nous avions demandé. L'expérience a fait voir avec combien de ſincérité & d'équité nous avons agi à leur égard. Nos malades furent dabord logés dans quelques maiſons de l'Iſle de St. Sébaſtien, ſituée vis-à-vis de la terre ferme. On

nous fournit enſuite pour notre entretien, pendant le ſéjour que nous fimes ici, des bêtes à cornes, des moutons, toutes ſortes d'herbes, de fruits, enfin de tout ce que le païs y produit. Nos malades ſe rétablirent peu-à-peu. Ceux de notre équipage qui ſe portoient bien, ne ſongeoient qu'aux plaiſirs & aux divertiſſemens. Ils firent connoiſſance avec les Portugais, leur vendant toutes ſortes de marchandiſes, & achetant d'eux en échange, du tabac, du ſucre, & de l'eau de vie, malgré les défenſes du Gouverneur. Ainſi nos brouilleries ſe changerent en amitié au point, que les Portugais, lorſque nous primes congé d'eux, ne purent s'empêcher de verſer des larmes. Ils nous diſoient qu'ils n'avoient jamais crû, que les Hollandois fuſſent de ſi bonnes & de ſi honnêtes gens; ajoutant que nous étions

étions bien différens des François, qui quoiqu'ils professassent la même Religion, leur avoient fait souffrir bien des maux. Ils avoüoient aussi, que le souvenir de ces mauvais traitemens de la part des François, & la peur d'en essuier de pareils & d'être pillés par nous, les avoient portés, dès notre arrivée, à sauver & cacher leurs meilleurs effets.

CHAPITRE V.

Description de la Ville de St. Sebastien & de l'Idole qui s'y trouve. Départ de cette Ville.

LA ville de St. Sébastien est située à 24. dégrés de latitude & 60. de longitude. Son étendue est médiocre. Elle est peu fortifiée, entourée de palissades, & pourvue de quelques canons. On y a bâti une Eglise as-

ſez belle. Le palais, où le Gouverneur réſide, eſt magnifique ; les maiſons en général ſont bâties à la manière des Indiens. Du côté du Sud il y a un Monaſtere de l'Ordre de St. François ; on y entretient environ trente Moines. Le Pere Prieur, nommé Thomas, dont j'ai déja fait mention, nous y fit voir un Idole qu'on y conſerve, que les anciens habitans adorerent. C'eſt une ſtatue de la figure moitié Tigre moitié Lion, haute de quatre pieds, & large d'un & demi. On nous dit que la matière en étoit d'Or maſſif. J'ai de la peine à y ajouter foi, & crois qu'elle eſt ſimplement dorée. Ses pieds reſſembloient aux pattes de Lion. Sa tête étoit ornée d'une double couronne, hériſſée de douze fléches, de la figure des dards ou javelots Indiens, dont il y avoit de chaque côté une briſée à demi.

mi. Derrière la tête il y avoit de chaque côté une aîle semblable à celles d'une cicogne. Dans l'intérieur de la statue se trouve celle d'un homme armé de toutes piéces à la manière du païs, portant sur son dos un carquois plein de fléches, tenant de sa main gauche un arc, & de sa droite, une fléche. La queuë de ce monstrueux Idole étoit fort longue & entortillée trois ou quatre fois autour du corps de l'homme armé; sa pointe ou tête ressembloit à celle d'un dragon. Les habitans appelloient cet Idole *Nasil Lichma.* Nous ne pumes le regarder sans étonnement. Outre cette statue il y avoit plusieurs autres antiquités tant d'Europe que d'Amerique, dont ce Couvent étoit en possession.

Le port, ou plutôt la rivière de St. Sébastien contient trois ou quatre lieuës en longueur & une demie en largeur. Vers le Nord-

Est se trouve une Isle fort belle, dont l'étendue est d'environ quatre milles; elle est entourrée de plusieurs autres petites Isles. La grande, porte comme la Ville, le nom de St. Sébastien. Au reste on peut dire, que le Brezil est un très-grand & très-riche païs; on prétend même que le Roi de Portugal en tire plus de richesses que le Roi d'Espagne n'en tire de toute l'Amerique. La raison en est, que ce dernier Roi n'a que la dixième partie de tout ce que les mines d'or & d'argent y produisent, au lieu que le Roi de Portugal garde tout pour lui sans aucun partage. Les Provinces du Brezil s'étendent vers le Zud, l'Est, & le Nord. Du côté de Midi est Rio de la Plata; ses principales Villes sont Salvator, Ville capitale, Siara, Olinta, Reiff, Seregipidel, Rey, Rio de Jenairo & St. Vincentes. Plusieurs de ces Villes sont forti-

fiées & pourvues de bons ports. Cette Province fut découverte par Petro Alvano en l'an 1501. lorsqu'il y fut jetté par une tempête. Les rivières qui arroſent ce païs, ſont Mananhou, Tapicuau, Mangnodaluis Bopa, St. François & Jenairo. Les anciens habitans étoient Antropophages, & ils vendoient la chair humaine comme nous vendons dans nos boucheries le bœuf ou le mouton. Mais aujourd'hui que les Chrétiens y dominent, ces horreurs y ceſſent: on dit cependant qu'on y en trouve encore quelques uns de ces monſtres. Les habitans ſont en géneral fort groſſiers, d'une taille ramaſſée, aſſez noirs. Ils ont de groſſes lévres, le nez plat & écraſé.

Leurs cheveux ſont friſés, comme la laine de mouton; ils ont les dents extrêmement blanches. Il y a dans ces Provinces un grand

nombre de Portugais, tant de ceux qui y ſont nés que de ceux qui viennent s'y établir de tems en tems. Tous les habitans ſe nourriſſent des fruits du païs, comme de Citrons, Piſans, Cocos, Ananas & d'autres. Ils plantent auſſi du Tabac.

Les Portugais y avoient découvert une mine de Diamans; mais ils n'en étoient pas les maîtres dans le tems que nous étions à St. Sébaſtien. Ils méditoient alors une expédition contre les Naturels du païs pour s'en mettre tout-à-fait en poſſeſſion: ils nous prierent même de les aſſiſter & prendre part à ces richeſſes; ce qui éblouït tant nos ſoldats, que neuf d'eux déſerterent. Je ne ſais s'ils ont été heureux, n'en aiant vû aucun depuis ce tems-là. Il eſt certain au reſte que les Portugais tirent préſentement du Brezil une quantité conſidérable de Diamans, qui ſe répandent enſuite dans toute l'Europe.

rope. On les trouve sur des montagnes dans une terre rougeâtre mêlée d'or, dont le sable entrainé par les torrens est jetté dans les rivières voisines. Cette découverte a fait tomber beaucoup le trafic des Diamans qui nous viennent de l'Orient.

Le Brezil abonde en toutes sortes d'oiseaux, de poissons & d'animaux, tant apprivoisés que fauves. Les tygres y font de grands dégâts. Les élephants sont au contraire d'un grand profit à cause des dents, dont il se fait ici un commerce fort avantageux. Dans les endroits déserts il y a beaucoup de serpens & d'autres bêtes vénimeuses. La Religion dominante ici est la Catholique-Romaine. Mais les habitans qui demeurent bien avant dans le païs, sont adonnés aux divers cultes d'idolatrie. Les Portugais n'ont pas encore pû les réduire : ils sont cruels,

vindicatifs; & quand un Chrétien a le malheur de tomber entre leurs mains, il doit s'attendre à être égorgé & leur ſervir de nourriture. L'air eſt ici fort ſain; mais il y fait en certains tems marqués une chaleur exceſſive. Le païs en géneral eſt fort élevé: les montagnes en quelques endroits ſe perdent dans les nuës. Les vents qui ſoufflent ſur les côtés, ſont des vents de terre & de mer, dont les derniers contribuent beaucoup à la fertilité du terroir, & à la pureté de l'air. J'en ai reſſenti l'effet; & me remis entiérement de quelques indiſpoſitions qui m'incommodoient. Nos malades ſe rétablirent auſſi & reprirent leurs forces. Nous primes ici chaque jour une grande quantité de toutes ſortes de poiſſons & de tortues dont le goût étoit exquis. Il faut bien que les habitans ſe méfioient beaucoup de nous, puiſque toutes les nuits ils
avoient

avoient mis sentinelle en plusieurs endroits ; & ils n'eurent pas plutôt entendu le moindre bruit, qu'on les vit courir aux armes & garnir les côtes. Quelques-uns de notre Equipage s'étant trop familiarisés avec les femmes Indiennes, on en porta des plaintes à notre Amiral, qui fit châtier les coupables comme ils l'avoient mérité, & leur défendit d'aller desormais à terre. On est ici incommodé des mousquites, espèce de cousin dont la piqure est dangereuse. Quelques-uns de notre Equipage s'en ressentirent par des enflures terribles. Le Pilote du vaisseau sur lequel je me trouvai, aiant un jour trop pris d'eau de vie, faite à la manière des Indiens, & s'étant couché peu après, trouva à son reveil ses mains, ses jambes & sa tête si fort enfleés, qu'il étoit méconnoissable ; & peu s'en fallut qu'il n'eut perdu la vie. Sa gorge

étoit fermée tellement, qu'on n'y pouvoit pas faire passer une goute d'eau. Enfin au moïen de plusieurs remedes & des soins infinis il échappa & fut guéri.

Après avoir séjourné ici quelque tems & fait radouber nos vaisseaux, comme rien ne dut nous arrêter plus long-tems, & que d'ailleurs nos malades étoient entiérement rétablis, nous fimes des préparatifs pour continuer notre voïage. Sur ces entrefaites il arriva un vaisseau de Rio de Janeiro. Nous ne pumes savoir à quoi il étoit destiné; & c'étoit peut-être à visiter les nôtres. Il est certain que le Gouverneur de St. Sébastien avoit appris de quelques-uns de nos déserteurs, que notre dessein étoit d'aller faire la découverte des Terres Australes. Comme cette nouvelle ne lui fit pas plaisir, il crut devoir en empêcher l'exécution autant qu'il dépendoit

de

de lui. Pour cette fin voulant nous priver des provisions & d'autres choses nécessaires pour continuer notre route avec succès, il songea un moïen de nous faire quitter au plûtôt ces côtes; & il nous menaça de l'arrivée de cinq ou six vaisseaux de guerre, qu'il attendoit incessamment de Jenairo, qui nous obligeroient bientôt de nous éloigner. Mais nous tinmes bonne contenance & achevames nos préparatifs. Il est vrai, que pour éviter ici toute fâcheuse rencontre, nous avions toujours dit que notre dessein étoit d'aller sur les côtes de Chili & du Perou & d'y trafiquer avec les Espagnols. Il se peut qu'on eut songé à nous attaquer; mais comme on n'ignoroit pas nos forces, on n'ôsoit peut-être pas. Ainsi tout fut tranquille de part & d'autre. Avant que de partir nous fimes réclamer nos deserteurs, mais en vain. Nous les

abandonnames donc, ne voulant pas les ravoir par force. Nous donnames aussi au Gouverneur pour les rafraîchissemens toutes sortes de marchandises Européennes, comme des armes, chapeaux, bas de soye, linge, eau de vie distillée, beurre, Stockvis; & par dessus tout cela on lui fit encore un présent. Il fut reconnoissant, & nous envoia du bêtail. Ainsi finit le séjour que nous fimes à St. Sébastien. Le Gouverneur de même que les habitans nous témoignerent combien ils étoient contens de nous, & combien ils s'etoient trompés à notre égard. Nous remimes donc à la voile; mais avant que de gagner la hauteur, nous fimes exposer le Mousse arrêté, dont j'ai fait mention ci-dessus, dans une Isle à trois lieuës de la Ville. Nous primes ensuite notre cours à Sud-Oüest vers l'Isle d'Aukes Magdeland.

Chapitre VI.

I. *De l'Iſle Aukes Magdeland.* II. *D'un violent Ouragan.* III. *La cauſe de cet Ouragan.* IV. *Du Hoos ou Trompet.* V. *De la découverte de l'Iſle nommée Belgie Auſtrale.*

NOus arrivames enfin à la hauteur de trente dégrés de latitude Méridionale, où doit être ſituée l'Iſle d'Aukes Magdeland, ainſi appellée du nom de celui qui l'a découverte, il y a plus de cent ans. On dit que lorſqu'il la découvrit, il vit du feu allumé, mais qu'il n'y fit point de deſcente.

Comme ſa ſituation doit être fort avantageuſe & dans un bon climat, notre Amiral ſongeoit d'abord à y établir un colonie pour la commodité des vaiſſeaux

qui

qui iroient dans les Terres Auſtrales & qui en reviendroient. On ſe promettoit d'autant plus d'avantages de ce projet, que par ſon exécution on pouvoit éviter toutes les côtes des païs qui ſont ſous la domination des Portugais, lorſqu'on veut faire de l'eau, ou qu'on cherche des rafraîchiſſemens. Mais toutes nos recherches furent inutiles. J'ignore ſi ce qu'on dit de cette Iſle eſt une pure fable, ou ſi nous avons mal pris nos meſures pour la découvrir. Ceux qui feront une ſeconde expédition dans les Terres Auſtrales, en pourront parler avec plus de certitude. Nous changeâmes donc notre cours, & cinglâmes à Sud Oüeſt vers les Iſles neuves, appellées par un Armateur François Iſles de St. Louis. Nous fimes beaucoup de progrès avec des vents de terre & de mer, puiſque dans le commencement

nous ne nous éloignâmes des côtes de l'Amerique que de quarante ou cinquante lieuës ; ce qui eſt néceſſaire à faire, puiſque ſi l'on s'en éloigne un peu plus, on tombe immanquablement dans la Mouſſon d'Oüeſt: ainſi le moïen le plus ſûr de l'éviter, eſt de ſe tenir le plus prés des côtes qu'il eſt poſſible. Tout voïageur aura ſans doute remarqué, que lorſque le ſoleil revient du Zud, les vents d'Oüeſt ſont abſolument contraires.

Le 21. Décembre lorſque nous étions à la hauteur de quarante dégrés de latitude Méridionale, il s'éleva tout à coup un Ouragan des plus véhemens, accompagné de tonnere & d'éclairs. Ce que nous pumes faire de meilleur, c'étoit d'attacher d'abord nos voiles. La mer étoit ſi groſſe, que nous appréhendames à tout moment d'être engloutis par les vagues. Le vaiſſeau le *Tienhoven* fut d'abord

bord détaché de nous par la violence des vents, & nous ne le retrouvames que trois mois après. Cette tempête dura environ quatre heures, & ne s'appaisa entiérement qu'au bout de quelques jours. Comme le vent se tournoit alors au Nord-Est, nous fimes caler la voile du mât de misaine. Ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous pendant la violence de cette tempête, c'est qu'aucun de nos mâts ne fut abattu: ils tinrent ferme; on auroit dit qu'ils étoient de fer. Ces Ouragans sont extrêmement dangereux & brisent souvent des vaisseaux avec une rapidité & une véhemence incroiables. Ils sont plus fréquens dans les Indes Occidentales que dans les Indes Orientales. Ils arrivent ordinairement dans certaines saisons de l'année, principalement dans la Mousson d'Oüest, qui est environ depuis le 20. Juillet jusqu'au

qu'au 15. Octobre. C'est pour cette raison que dans plusieurs endroits les vaisseaux, selon le cours qu'ils doivent prendre, restent dans les ports jusqu'au tems qu'on peut calculer qu'il n'y a plus rien à craindre. Mais comme ces Ouragans ne s'élevent pas toujours au tems fixé, & qu'il se passe même quelquefois une année entière sans qu'ils arrivent, les vaisseaux sont souvent attrappés. Cependant dans la mer Méditerranée on a une espèce d'ouragan, qui revient tous les ans au tems marqué. Sur le fleuve de Gange dans le Royaume de Bengale, on en a par an quelquefois jusqu'à huit, à ce que disent les mariniers. On donne dans ces quartiers de même que dans la mer Méditerrannée le nom d'*Eliphant* à cette sorte de tempête. Ceux qui font le voïage au Japon, sont souvent exposés à cet inconvénient;
aussi

aussi la navigation vers cette Isle est regardée comme la plus dangereuse dans toutes les Indes. On a des exemples que des vaisseaux ont été obligés d'errer sur mer pendant trois ans sans y avoir pû arriver. Le signe le plus ordinaire qui annonce un Ouragan, est premiérement le beau tems, un grand calme qui regne ensorte qu'on ne voit pas la moindre ride sur la surface de l'eau. Ensuite paroît dans l'air une petite nuée noire de la grosseur d'un poing, qui dans un moment couvre le ciel. Le vent commence alors à souffler à l'Oüest, fait le tour de la boussole, & éleve des vagues effroiables: & comme il souffle tantôt d'un côté tantôt d'un autre, les flots contraires en se brisant, donnent de furieuses secousses aux vaisseaux; en sorte qu'ils échappent rarement au naufrage. Ceux qui apperçoivent la petite nuée, dont je viens de parler,

ler, ne peuvent faire mieux que d'appareiller au plûtôt & s'éloigner de la terre. Ce qu'il y a de remarquable, eſt que plus on approche du Pole les Ouragans ſont moins fréquens, & à cinquante ou ſoixante dégrés on n'en a plus rien à craindre. Il eſt vrai que les vents deviennent ſous ce climat plus véhemens & l'air plus vif; mais ils ne ſe contrarient point, ou plûtôt le même vent ne fait pas auſſi rapidement le tour de la bouſſole. Ils diminuent auſſi avec plus de lenteur que ne font les vents ſous les Tropiques, qui s'élevent avec violence, & ceſſent quelquefois tout à coup. La cauſe de cette différence eſt peût-être l'air chaud ſous les Tropiques & la conſtance des vents, ſoufflant du Nord & du Sud ſous les deux Poles. On obſerve auſſi que les Ouragans ſe font rarement ſentir au milieu du grand Océan. Ils arrivent ordinairement

du côté des côtes remplies de mineraux, & aux environs des embouchures des grands fleuves. Fondé sur cette observation on peut dire, que les particules d'air, d'eau & de mineraux étant poussées par la chaleur dans certains tems réglés, principalement pendant la Mousson d'Oüest, causent cette fermentation si funeste à ceux qui courent les mers. Il y a des gens qui croient que les Ouragans sont causés uniquement par les particules d'air raréfié & échauffé, lesquelles étant enfermées dans la terre, doivent par leur agitation faire une éruption que quelque ouverture leur facilite, ou qu'elles se font elles-mêmes par la force. Un autre phénomene surprenant sur la mer, sont les tourbillons qu'on appelle Syphons. Les Hollandois les nomment *Hoos ou Trompe.* Ces tourbillons sont causés par le soleil; en tournant toujours en rond, ils enveloppent

loppent tout ce qu'ils rencontrent & engloutissent quelquefois des vaisseaux. Ils emportent souvent des poissons, grenouilles & d'autres choses ; ce qui de loin paroît comme une fumée ou vapeur épaisse. Les Anglois, pour en arrêter le cours, tirent dessus ; & quand ils peuvent diviser le tourbillon, tout ce qui étoit attiré, retombe, & la mer redevient calme.

Après cette digression je reviens au recit de notre navigation. Aussitôt que l'Ouragan eut entiérement cessé, nous nous trouvames à Sud-Sud-Oüest ; d'où continuant notre route, nous vinmes à l'aide des vents de terre à la hauteur du Détroit de Magellan. Nous y découvrimes une Isle, qui a deux cens lieuës de circuit, éloignée des côtes de l'Amerique d'environ quatrevingt lieuës. Comme nous n'y vimes ni feu, ni aucun navire, nous crumes qu'elle ne dut pas être ha-

bitée. Autrefois elle n'étoit point fréquenteé du côté d'Orient; mais un Armateur François y avoit abordé du côté d'Occident, & lui avoit donné, comme je l'ai deja dit au commencement de ce Chapitre, le nom de St. Louis: les Hollandois l'appellent les Isles neuves, parce qu'ils croient que certains caps ou pointes en étoient séparées. Cette Isle est située à cinquante-deux dégrés de latitude Méridionale & à nonante-cinq de longitude. Comme elle n'étoit pas encore connue du côté d'Orient, nous appellames ses premières pointes, *pointes de Rosendahl*, nom que portoit le Capitaine d'un de nos vaisseaux, qui les avoit vûes le premier. A l'égard de la derniere pointe, on l'appella pointe de nouvel an, parce qu'elle fut découverte ce jour-là. Nous donnames le nom de *Belgie Australe* à toute cette côte, comme étant située

à

à la même hauteur au Sud, que les Païs-Bas le sont au Nord. Ici nous étions véritablement antipodes des habitans des Païs-Bas, puisqu'à la hauteur de cinquante ou soixante dégrés les Poles sont directement opposés. En allant au-delà de soixante dégrés, on a pour antipodes les habitans de Laponie, de Siberie & de Groenlande. Cette Isle paroissoit un païs très-beau & très-fertile. Elle est entrecoupeé de montagnes & de vallées, chargée de beaux arbres. La verdure étoit par tout charmante; & comme c'étoit dans la belle saison, il y a de l'apparence que si nous y avions fait des recherches, nous y aurions trouvé d'excellens fruits. Mais notre Amiral ne voulut pas perdre du tems, parce que ce retardement auroit pû causer des obstacles à passer le Cap de Horn. Ainsi il voulut différer cette recherche jusqu'au retour des Ter-

res Auſtrales; deſſein qui n'a point été executé, puiſque nous primes, pour retourner, la route des Indes Orientales. Cette belle Iſle demeura donc inconnuë; & notre Amiral eut dans la ſuite bien des regrets de ne l'avoir pas fait parcourir, du moins en partie, pendant quelques jours. En la quittant nous retournames au Détroit de Magellan, dans le deſſein d'y attendre le vent favorable pour continuer notre navigation.

CHAPITRE VII.

I. *Deſcription des Détroits de Magellan & de Le Maire.* II. *De pluſieurs monſtres marins.* III. *Des glaces de la mer du Sud.* IV. *De la côte de Chili & de l'Iſle Lamoche.*

ENfin le vent d'Oüeſt commença à tourner heureuſement pour nous, ſans quoi nous n'aurions

jamais pû passer le Détroit de Magellan. Ce Détroit est ainsi appellé de Ferdinand Magellan qui l'a découvert. C'étoit le premier & le seul passage pour entrer dans la mer du Sud jusqu'en 1616. que Guillaume Schauten de la ville de Horn découvrit le Détroit de Le Maire. Ce dernier passage, comme étant infiniment plus commode que le premier, a été depuis ce tems-là fréquenté de tous les voïageurs. Celui de Magellan est dangereux & sujet à mille incommodités. L'eau y est peu profonde; les deux flots de la mer du Nord & du Sud s'y joignent & s'y entre-choquent; & le fonds étant rempli de rochers, n'est pas de bon ancrage. D'ailleurs on y essuie presque en tout tems des tempêtes, qui soufflent avec fureur des montagnes dont ce Détroit est bordé. Il a environ cent vingt lieuës de longueur & deux, trois, cinq jus-

juſqu'à ſept de largeur. Notre vaiſſeau le *Tienhoven*, qui fut détaché de nous par l'Ouragan dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, prit auſſi ſa route par ce dernier Détroit.

La découverte du Détroit de Magellan doit être plûtôt attribuée à la vengeance qu'à l'intérêt. Voici ce qui en eſt: Ferdinand Magellan, Capitaine-Général des Galéres de Portugal en Afrique, demanda une petite augmentation de ſes appointemens. La Cour ne trouva pas à propos de la lui accorder. Piqué de ce refus, Magellan quitta le ſervice du Roi Emanuel, & alla en Eſpagne. Il y fut bien reçu. Tout le monde ſçait que le Pape Alexandre VI. pour finir les différends entre les Rois de Caſtille & de Portugal au ſujet des Indes, fit tirer en 1493. une ligne ou Méridien, paſſant ſur l'embouchure du fleuve Maragnon & par les Caps de Houmos & de Malabri-

go en Amerique. Par ce partage les Caſtillans devoient poſſéder tous les païs ſitués à l'Occident. & les Portugais ceux de l'Orient. Malgré cette convention les Iſles Molucques devinrent bientôt l'objet de diſpute entre ces deux nations, les Eſpagnols prétendant qu'on pouvoit y aller auſſi bien du coté d'Occident que d'Orient. Mais il n'étoit pas aſſez de le dire; il falloit le prouver par l'expérience. Pour cette fin les Eſpagnols cherchoient un paſſage pour aller à l'Orient, mais la fortune ne les favoriſa point, quoiqu'Americus Veſpucius qu'on avoit envoyé à faire cette découverte, ſe trouvât aſſez près de celui qu'on nomme aujourd'hui Détroit de Magellan. On conçut enſuite le deſſein de percer L'Iſthme de Darie, pour faire communiquer les deux mers du Sud & du Nord, & tranſporter par ce moïen les marchandiſes de l'une

dans l'autre. Cette entreprise donna lieu à bien des réflexions. Quelques-uns disoient, qu'elle étoit sujette à trop de difficultés; qu'on n'en viendroit jamais à bout, & que c'étoit une chose ridicule que de vouloir détruire ce que la nature avoit ainsi établi. D'autres prétendoient prouver que quand même on viendroit jusqu'à unir les deux mers, le risque & les dangers qu'on courroit dans la suite, étoient trop considérables, puisque selon toutes les apparences les eaux de la mer du Nord venant à être agitées comme d'ordinaire, inonderoient infailliblement les païs voisins. Ils ajoutoient que c'étoit aussi ce qui avoit empêché le Roi d'Egypte Selostris & l'Empereur des Turcs Soliman de percer l'Isthme Cathabatmique, comme ils en avoient conçû le dessein. Les choses étoient dans cet état & la Cour d'Espagne

gne fort embarrassée, lorsque Magellan y arriva. Aiant d'abord appris de quoi il étoit question, il présenta à l'Empereur Charles V. un mémoire dans lequel, en offrant ses services à S. M. il exposoit ses pensées touchant cette affaire. Il délivra en même tems un projet, promettant de l'aller exécuter, si l'on le trouvoit à propos. Son projet plut à ce Prince, qui fit équipper en toute diligence cinq vaisseaux, & ordonna à Magellan de faire voile le long de la côte de l'Amerique jusqu'au bout, à moins qu'il n'y eût trouvé auparavant un passage pour aller d'une mer à l'autre. Magellan partit avec cette Escadre & découvrit le Détroit, qui porte encore son nom, de la manière que tout le monde sait. Dans les païs situés autour de ce Détroit, il y a diverses sortes d'habitans, parmi lesquels on en trouve d'une hauteur extra-

traordinaire ; la plûpart ſont blancs, & ſe nourriſſent de fruits & de bêtes ſauvages. Les Eſpagnols y bâtirent une ville & un fort pour défendre l'entrée du Détroit contre les autres nations. Mais la Colonie qu'ils y avoient établie, ne ſubſiſta pas longtems. Elle eut trop à ſouffrir de la part des naturels du païs. Une bonne partie y mourut, & les autres ſe retirerent à Rio la Plata.

Quelques autres voïageurs ont entrepris de faire cette même découverte, mais ſans y réuſſir. Ils arriverent bien juſqu'au Détroit en queſtion : mais ils ne purent jamais s'imaginer que ce dût être un paſſage d'une mer à l'autre ; enſorte qu'ils s'en retournerent ſans avoir réuſſi. François Drak, Chevalier Anglois, grand voïageur de mer, en eut tout une autre idée. Il traverſa tout le Détroit juſqu'à Quivira. Il alla enſuite

ſuite même à Borneo dans l'eſperance d'y trouver vers le Nord un paſſage pour arriver par cette route ſur les côtes Septentrionales d'Angleterre. Mais il ne put exécuter ce deſſein à cauſe du froid exceſſif; ainſi après avoir atteint la hauteur de quarante-deux dégrés, il fut obligé de s'en retourner. Le Capitaine Dampier fut d'un autre ſentiment; qui étoit de naviger de Californie dans la Tartarie à l'endroit &c. mais que ſi la ſaiſon étoit trop avancée, il falloit dans ce cas paſſer l'hiver en Chine. La raiſon pourquoi cette route a demeuré cachée, c'eſt parce que la Terre Auſtrale n'étoit pas encore découverte. Au reſte il eſt à obſerver que lorſqu'on navige vers le Pole Méridional, on doit le faire, accompagné du ſoleil, pour m'exprimer ainſi; ſans cela on ne pourroit guères, à cauſe des vents d'Oüeſt, doubler le Cap de Horn.

Horn. Il faut ſuivre à cet égard l'exemple de ceux qui vont en Groenlande: ils y font voile lorſque le ſoleil tourne au Nord.

Mais il eſt tems de revenir à la continuation de notre voïage. Les vents étant devenus favorables, nous primes notre cours au Sud, pour paſſer par le Détroit de Le Maire. Pendant cette route nous vimes tous les jours quantité d'oiſeaux aquatiques, dont la plûpart étoient d'un plumage brun. Nous vimes auſſi pluſieurs monſtres marins, qui nous étoient tout-à-fait inconnus, de même que des baleines. Entre ces monſtres il y en avoit, dont la tête étoit extrêmement groſſe, ſur laquelle on appercevoit une ouverture. Quelques-uns de notre Equipage les prennoient pour des chevaux marins & des vaches marines. Un autre poiſſon, que les Hollandois nomment, *Diable de mer*, nous ſuivit pendant quatre ſe-

mai-

maines. Nous nous donnames toutes les peines du monde pour le prendre, mais sans succès. Il avoit la queuë extrêmement large, le corps large & court, & la queuë longue comme un Dragon. Enfin nous arrivames à la hauteur de cinquante-cinq dégrés, où nous présumames n'être pas fort éloignés du Détroit de Le Maire. Nous vimes d'abord le *païs des Etats*, & entrames ensuite dans ce Détroit. La fureur des vagues & les courans des eaux donnerent de terribles secousses à nos vaisseaux, & les jetterent çà & là; ensorte que nous craignimes beaucoup pour nos mâts & nos vergues. Nous aurions bien souhaité de prendre terre; d'autant plus qu'aiant jetté la sonde, nous trouvames le fond dans cet endroit de bon ancrage, mais le gros tems ne le permit pas. Ainsi nous passames ce Détroit qui a environ dix lieuës

en

en longueur, d'un bout à l'autre, & ſix dans ſa plus grande largeur. Ce paſſage ſe fit, à cauſe du courant d'eau, d'une vîteſſe incroïable. Ces mêmes courants au-delà du Détroit, joints au vent d'Oüeſt qui ſouffloit alors, nous éloignerent beaucoup des côtes de l'Amerique; de ſorte que pour être ſûrs de pouvoir paſſer le Cap de Horn, nous cinglames vers la hauteur de ſoixante-deux dégrés & demi. Ici nous eumes pendant trois ſemaines de ſuite des tempêtes terribles d'Oüeſt, accompagnées de grele, de neige & de froid. Nous appréhendames, que la violence des tempêtes pendant les brouillards ne pouſſât nos vaiſſeaux dans les glaces; dans ce cas-là il eût été preſque impoſſible d'échapper au naufrage. Pendant un tems clair & ſerain, nous n'eumes preſque pas de nuit, puiſque nous étions ici au milieu du
mois

mois de Janvier, & par conséquent dans le tems des plus longs jours d'été. Le Capitaine Davids, Anglois, étant obligé, il y a quelques années, de naviger jusqu'à la hauteur de soixante-trois dégrés, son vaisseau se trouva tellement engagé dans des montagnes de glace, qu'il le crut perdu, ainsi que rapporte Waffer dans sa description du Détroit de Darie. Ces montagnes de glace, qu'on peut déja voir lorsqu'on est à la hauteur du Cap de Horn, prouvent que les païs du Sud s'étendent aussi bien jusque sous leur pole, que les païs du Nord sous le leur ; étant certain que ces glaces ne peuvent, pour ainsi dire, pas croître dans la mer ou s'y former par le froid ordinaire. Il faut donc dire qu'elles sont causées par la force des courants & les vents froids qui soufflent des golfes & des rivières. De l'autre coté il

n'eſt pas moins certain, que les courants qu'on voit dans l'Océan, viennent tous des embouchures des rivières, leſquelles tombant d'un Continent un peu élevé & ſe jettant dans la mer avec impétuoſité, conſervent ce cours impétueux.

La grande quantité d'oiſeaux que nous vimes ici, auſſi bien que la force de ces courants, nous firent préſumer que nous ne devions pas être fort éloignés de quelque terre. On pourroit demander ici ſi ce Continent doit être habité ou non? Pour moi, je ſuis pour l'affirmative. On me dira peut-être comment il ſeroit poſſible que des hommes puſſent vivre dans un climat ſi éloigné juſques à ſeptante dégrés, où l'été eſt ſi court & l'hiver ſi long, & ou même pendant quelque tems il ne fait pas jour? Je reponds à cela en diſant, que ceux qui y demeurent, s'y rendent au commen-

men-

mencement de la belle saison à cause de la pêche qui y est bonne, & s'en retournent ensuite, imitant en cela les Russes & ceux du Détroit de Davis, qui après avoir fait leurs provisions de pêche sur les côtes des païs extrêmement froids, se retirent & se cachent dans quelques cavernes pour y vivre des poissons qu'ils ont pris. Si l'on croit quelques-uns de ceux qui vont réguliérement en Groenlande & au Détroit de Davis pour la pêche de la baleine, il doit se trouver des habitans dans ces païs-là jusques sous la hauteur de septante dégrés, en hiver aussi bien qu'en été.

Les vents contraires nous avoient éloignés du Continent jusqu'à la distance de cinq-cens lieuës; en sorte que nous jugeames alors être déja au-delà du Cap de Horn. Nous nous étions cependant détournés de notre cours

pendant un tems de trois ſemaines, en prennant la route de Nord-Eſt-Nord vers la côte de Chili. Ne voiant pas alors aucune terre, nous changeames d'opinion & crumes que nous n'avions pas paſſé le Cap de Horn, & que nous nous étions éloignés de l'Amerique, allant toujours au Nord; ce qui peu de tems après ſe trouva tout autrement. Enfin à la hauteur de trente-ſept dégrés & demi, le 10. de Mars nous vimes à la grande joye de notre Amiral & de l'Equipage la côte de Chili; & allames d'abord mouiller à la rade de l'Iſle de Lamocha, éloignée d'environ trois lieuës de la terre ferme.

CHA-

CHAPITRE VIII.

I. *Description de l'Isle de Lamocha & du païs de Chili.* II. *Arrivée à l'Isle Jan Ferdinando.*

NOus nous flattames de trouver dans cette Isle les rafraîchissemens, dont nous avions besoin, comme des moutons, des bœufs & des herbes; mais à notre grand chagrin nous la trouvames entiérement déserte ou plûtôt abandonnée de ses habitans, qui s'étoient retirés sur la côte de Chili, habitée autrefois. Nous y vimes cependant quantité de chevaux & d'oiseaux. Il y avoit aussi deux cabanes, où se tenoient quelques chiens. Comme nous apperçumes ensuite sur le bord de la mer les débris d'un vaisseau Espagnol, il y a de l'apparence, que ces chiens s'étant sauvés du naufrage, se retirerent là. A l'égard des chévaux que nous avions vûs, nous ne pumes

ſavoir, s'ils avoient appartenus aux Eſpagnols, ou ſi les habitans les y avoient laiſſés à cauſe de la bonté du paturage, & dans le deſſein de les reprendre quand bon il leur ſembleroit. Il faut cependant que le nombre des habitans n'ait pas été fort grand, & même que quelques diſtricts de l'Iſle n'aient été tout-à-fait déſerts, puiſque les oiſeaux n'avoient pas peur de nous & ſe laiſſoient prendre aiſément. Nous y tuames quantité d'oyes, de canards & d'autres oiſeaux ſauvages. Cette Iſle n'eſt pas fort étendue; nous en fimes le tour dans une journée. Elle eſt aſſez élevée, remplie de brouſſailles & d'arbriſſaux ſi fort entrelacés, principalement du côté du Sud, qu'il ne nous fut preſque pas poſſible d'y pénetrer. Elle eſt de difficile abord; & nous avons été obligés pour prendre terre, de paſſer par l'eau juſqu'au col,

côl, à cauſe des rochers, qui étant près les uns des autres, ne laiſſent qu'un petit eſpace d'eau entre eux ; de ſorte qu'un navire ne ſauroit y paſſer. Ces rochers qui y ſont en quantité, s'étendent dans quelques endroits juſqu'à quatre lieuës dans la mer; ce qui y rend la navigation très-dangereuſe: & peu s'en fallut que nous n'en euſſions fait une triſte expérience. La mer y produit des moules très rares, & d'autres choſes qu'on ne voit guères ailleurs. Comme il n'y avoit rien à faire pour nous dans cette Iſle, on ſongea à en partir au plûtôt. On aſſembla le Conſeil, dans lequel on reſolut de prendre la route des côtes de Chili, dans l'eſperance d'y trouver un port, & de pouvoir y faire proviſion des vivres & d'autres rafraîchiſſemens qui nous manquoient. Cette réſolution ne fut cependant pas exécutée: nous

craignimes d'être repoussés par le canon que les Espagnols y avoient planté en différens endroits, & dont les Garde-côtes y croisoient continuellement, qui auroient rendu notre dessein inutile. La côte de Chili en quelques endroits nous parut de loin extrêmement élevée; mais lorsque nous y approchames de plus près, nous ne la trouvames pas plus haute que les côtes d'Angleterre. Ce qui nous frappoit ainsi de loin, sont quelques montagnes qui se perdent dans les nuées, & dont la cime en quelques endroits est couverte de neige tant en été qu'en hiver. Le païs en général est très beau & très-fertile, & est situé sous le meilleur climat. On dit qu'il fut découvert l'an 1540. par Diedo Almagno. Il s'étend du côté de Septentrion au Perou, à l'Orient au Rio de la Plata, du côté de Midi au païs des Patagones, & au Couchant il

est

eſt borné par la mer du Sud. Il eſt rempli d'un grand nombre de belles villes, & pourvû d'un bon port. Les principales villes ſont Sterno, Mandoza, St. Jean, St. Lago, de la Conception, des los Infantes, Imperial, Villa Pica, Baldivia, Oſorno, Caſtro & autres. La plûpart de ces villes ſont fortifiées, & appartiennent toutes au Roi d'Eſpagne, qui tire du païs une grande quantité d'or, d'argent & de cuivre. Quoique cette Couronne y ait interdit tout commerce aux étrangers, & que pour maintenir cette défenſe, elle y entretienne des Gardes-côtes qui y croiſent continuellement, pluſieurs nations pourtant y trafiquent. Les François ſur-tout y viennent ſouvent de St. Malo, pour s'enrichir des tréſors de Chili & de Perou.

On trouve dans ce païs beaucoup de bêtes à corne & de moutons; ces derniers ſont ſi grands

& si forts, qu'ils peuvent pendant une journée entière porter une charge de soixante livres. Les fruits que le païs produit, sont en partie d'un meilleur goût que ceux de l'Europe. Dans les bois & forêts qui y sont fort étendues, il y a beaucoup de gibier. On y trouve entre autres des tygres. Les habitans de cette Province sont grands, robustes, colériques. On dit qu'ils sont adonnés aux sortileges, & qu'ils savent quelquefois susciter de fâcheuses affaires à ceux qu'ils haïssent. Il est certain du moins, que quelques-uns d'eux, qui n'étoient point soumis aux Espagnols, adoroient le Diable.

Comme nous n'ôsions pas faire ici une descente, nous levames l'ancre le troisième jour, accompagnés du vaisseau la Galére Africaine, qui malgré toutes les tempêtes ne s'étoit jamais séparé de nous.

nous. Nous primes la route à l'Oüest Nord-Oüest vers l'Isle Jan Ferdinando, éloignée d'environ quatre-vingt-dix lieuës. Il souffla alors un vent alisé de Sud-Est, qui nous étoit très-favorable, & qui nous mena à Caphorn, & dans la suite aux Indes Orientales. En continuant notre cours, & lorsque nous étions encore sous les côtes de Chili, nous y vimes la nuit plusieurs feux; apparamment que les habitans en nous voiant, nous prirent pour des Espagnols, à qui ces feux devoient servir de guides.

Le quatrième jour de notre départ, nous fumes à la vûë de l'Isle Ferdinando; mais comme il faisoit un grand calme, nous ne pumes dabord y mouiller. Le lendemain nous approchames de la côte; & nous fumes bien étonnés d'y apperçevoir un navire. Nous pensames d'abord que c'étoit un vais-

vaisseau Espagnol ou François; un moment après nous crumes fortement que c'étoit un Pirate. Ce qui nous le fit croire, étoit la nouvelle que nous avions apprise quelque tems auparavant ; savoir qu'un Pirate avoit échoüé sur les côtes de cette Isle. Nous vimes ensuite une chaloupe portant pavillon Espagnol, qui fit mine d'approcher de nous. A cet aspect nous nous préparames au combat. Mais quel fut notre surprise, lorsque nous la reconnumes pour la chaloupe du vaisseau l'Aigle, que nous crumes perdu! Nous nous étions donné la parole que si par malheur l'un ou l'autre vaisseau seroit detaché des autres, nous nous attendrions dans cette Isle pendant six semaines : qu'au cas que nous ne puissions nous y rejoindre, nous continuassions notre route jusqu'à la hauteur de vingt-huit dégrés de latitude Méri-

ridionale, c'eſt-à-dire, juſqu'à la hauteur du païs de Davis, où nous devions croiſer auſſi pendant ſix ſemaines: mais que ſi cet expédient ne réuſſit point, le Capitaine du vaiſſeau, qui auroit ainſi attendu en vain, ſeroit tenu d'ouvrir en préſence du Conſeil, aſſemblé à ſon bord, les inſtructions ſecretes & cachettées qu'on avoit remiſes à chacun, & auxquelles il ſe conformeroit entiérement. Nous eumes donc une joye extrême de revoir nos camerades. Le Capitaine Bauman ſe trouva luimême dans la chaloupe. Auſſitôt qu'il fut à notre bord, il donna le ſignal à ceux qui étoient reſtés dans ſon vaiſſeau, comme il étoit convenu avec eux, au cas que ce ſeroient nos deux vaiſſeaux, pour éviter les dangers qu'il y auroit à craindre de la part des étrangers. Ainſi nous nous ſaluames réciproquement de cinq coups de ca-

canon. Le Capitaine nous dit qu'il étoit arrivé la veille dans cette Isle. Il raconta ensuite de quelle manière il fut séparé de nous; avec combien de peines & de dangers il avoit passé le Détroit de Magellan; combien de tempêtes & d'ouragans il avoit éssuiés sous les côtes de l'Amerique, & que son vaisseau en avoit été fort endommagé; ajoutant qu'il n'auroit jamais cru de nous revoir, s'imaginant que nous fussions tous péris. Il nous invita après à son bord pour y manger de bons poissons, dont les côtes de cette Isle abondent.

Comme il faisoit un tems extrêmement calme, nous ne pumes ce jour-là mouiller à l'endroit où nous aurions souhaité, quoique nous eussions été assez près du rivage, & que nous tinmes prêt l'ancre touëux pour entrer dans le golfe du côté de l'Est, où se tenoit

roit le Tienhoven, & où le fonds étoit de bon ancrage. Ainsi nous fumes obligés de mouiller la nuit sur quatre-vingt brasses d'eau. Le lendemain nous eumes le bonheur d'y entrer tout-à-fait, & nous donnames fonds à quarante brasses à côté du vaisseau le Tienhoven, qui n'étoit éloigné du rivage que de la portée d'un fusil. . . Pour mettre nos vaisseaux à l'abri des tempêtes & des coups de mer, nous fimes encore jetter l'ancre d'affourche.

CHAPITRE IX.

I. *Description de l'Isle Jan Ferdinando.* II. *La demeure que deux personnes y avoient faites a donné lieu à l'histoire de Robinson Crusoë.*

AUssitôt que nos vaisseaux furent sur les ancres, nous mimes

mes nos chaloupes en mer, tant pour transporter à terre nos malades, que pour aller chercher des rafraîchissemens & des vivres. Je me portai très-mal alors d'une partie de plaisir que nous avions faite la veille de Noël à la hauteur de Magellan. J'y bûs un peu trop de ponche, sorte de boisson, dont les Anglois se servent, composée d'eau, de sucre, de noix de muscat & d'Arak, ou d'eau de vie Indienne, laquelle, comme je n'y étois pas accoutumé, me causa des reserremens & une colique des plus violentes; de sorte que je perdis non seulement la parole, mais par la quantité des médicamens, aussi toutes mes forces, jusques-là qu'on commença à douter de mon rétablissement. Il est certain pourtant, que cette même maladie a contribué dans la suite beaucoup à la conservation de ma vie, je veux dire, que comme nous avions été

deja

deja assez long-tems sur mer, & que la mauvaise nourriture en nous épaississant le sang, nous avoit donné le scorbut, tant de médicamens avoient tellement purifié le mien que je fus plus qu'aucun autre en état de me tenir sur mes pieds, lorsque nos maux parvinrent au comble, comme je le marquerai cy-dessous. Mais ce n'est qu'au Très-Haut, qui fortifie les foibles, que je dois principalement la conservation de ma vie. Après que nous eumes mis pied à terre, nous fimes d'abord construire quelques cabanes de paille d'avoine, pour y mettre nos malades. Les avoines y étoient en grande quantité & les tuyaux en quelques endroits si élevés, que la hauteur en égaloit celle d'un homme à cheval. J'ignore si cette graine s'y produit naturellement comme l'herbe, ou si elle y a été semée. Nous y trouvames aussi une grande quan-

tité de graine de moutarde, dont on peut ſe ſervir, outre une eſpèce de raves, mais qui ſont d'un goût amer.

Il y a dans cette Iſle pluſieurs petites rivières & ruiſſeaux, bordés d'herbes & de plantes. L'eau qui y coule ſort des montagnes & eſt chargée de mineraux, auſſi ne ſe gâte-t-elle jamais. On peut conclure de-là, que dans les païs montagneux il doit y avoir des metaux. Du côté de la baye d'Eſt ſont trois montagnes, dont celle du milieu reſſemble à la montagne de la Table au Cap de Bonne-Eſperance. Derrière ces montagnes il y en a encore pluſieurs autres, dont l'aſſiette & la figure ſont ſemblables aux montagnes, qui promettent des metaux; auſſi en voit-on exhaler un broüillard extrêmement épais qui ne peut provenir que des mineraux. Les vallées qui ſont entre ces montagnes ſont fort agréables, chargées

de

de bon paturage pour toutes ſortes de bêtail ; mais on n'y voit que des boucs ſauvages dont le nombre eſt prodigieux. Ce fut Jan Ferdinando de la Province de Biſcaye, qui découvrit cette Iſle ; & qui y fit mettre de cette eſpèce de boucs, qui depuis ſe ſont ainſi multipliés. C'eſt auſſi lui qui ſollicita le Roi d'Eſpagne d'envoyer une Colonie dans cette Iſle. Au Couchant le terrain eſt un peu moins inégal qu'au Levant. La mer y a formé un havre où les gros vaiſſeaux ſe peuvent tenir ; mais il eſt aſſez mauvais. Les montagnes y ſont chargées de toutes ſortes d'arbres, parmi leſquels on trouve auſſi des palmiers, dont le fruit eſt très-bon à manger. Cet arbre eſt de la même hauteur que le cocotier. Il porte ſur la cime une couronne ou une eſpèce de bourrelet. Le tronc en eſt ſi peu ſolide, qu'on

le peut couper facilement en deux avec un couteau. La moëlle qui ſe trouve au ſommet, eſt bonne à manger : lorſqu'on la coupe & qu'on la fait bouillir, elle a le goût des choux pommés. Les Hollandois l'appellent *Palmiten-Kohl*, chou de palmiſte. On la mange auſſi en ſalade, & elle eſt fort rafraîchiſſante. Les autres arbres qui y viennent, ſont pour la plûpart des palmiers ſauvages. Le tronc en eſt extrêmement dur & ſolide. Nos gens en voulant en abattre quelques-uns, gâterent leurs haches : on auroit dit que les coups donnoient ſur le fer, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on appelle ce bois, bois de fer. Cet arbre eſt ordinairement d'une couleur jaunâtre ; le tronc en eſt extrêmement gros, & peut-être autant que cinq ou ſix hommes enſemble. On en fait des ais des mâts & d'autres piéces qui compo-

posent un vaisseau. Les montagnes bien loin d'être steriles, fournissent au contraire outre les arbres, du bled & du paturage. On y trouve aussi une espéce de fruit qu'on nomme cubebes. Il y a de l'apparence, que le terroir est propre à produire tout ce qu'on voudroit y planter ou semer ; de sorte qu'il est dommage que ce païs ne soit pas habité. Je ne saurois mieux au reste décrire cette Isle qu'en la comparant au Cap de Bonne-Esperance.

A l'égard des bêtes sauvages, on n'y en voit d'autres que des boucs, des chats, & sur les côtes toutes sortes d'animaux de mer, des vaches-marines, lions marins, & des chiens-marins. Le bouc sauvage est assez grand; la chair en est fort bonne à manger. Nous n'en tuames pas beaucoup à cause du danger qu'il y avoit de le poursuivre dans

les montagnes éſcarpées & hautes, où ils ſe tiennent ordinairement. Un de nos bas Officiers, celui qui avoit ſoin de diſtribuer les vivres, y perdit la vie de la manière du monde la plus tragique. Il s'égara dans les montagnes, la nuit le ſurprit; & comme il vouloit deſcendre d'un rocher, il fit un faux pas & tomba d'une hauteur horrible; nous le trouvames le lendemain en piéces. Comme la pêche eſt fort abondante dans cette Iſle, nous nous souciames peu d'aller à la chaſſe. Nous primes une quantité de cabeljau, des brackſen, d'écreviſſes de de mer &c. Les vaches marines y ſont d'une grandeur prodigieuſe, il y en a qui peſent juſqu'à mille livres. Elles reſſemblent aux vaches domeſtiques, excepté qu'elles n'ont point de cornes. La chair en eſt bonne, & d'un goût agréable. En Afrique on s'en ſert comme

me d'une médecine. Les lions marins ont la tête & le cou d'un lion de terre; mais les autres parties tiennent plûtôt d'un chien marin. Ils ont dix à douze pieds de longueur, & autant de largeur. La chair n'est bonne qu'à en tirer de l'huile pour les lampes; ce que nous fimes aussi. La quantité de chiens marins & d'autres animaux de mer qui se trouvent sur ces côtes, est prodigieuse. Ils font quelquefois des hurlemens & des cris si affreux qu'on est saisi d'horreur. Ils se retirent ordinairement vers le soir dans la mer pour s'associer aux poissons, qui y sont en si grande abondance, que dans deux heures on en peut prendre pour rassasier cent personnes. Nous en fimes saler & secher quelques milliers, qui nous furent d'un grand usage dans la suite de notre voïage.

Je trouvai dans cette Isle deux

huttes ou cabanes, habitées autrefois par un Pilote Anglois, nommé Silkart, de la ville d'Edimbourg ; & ensuite par un Indien, nommé Hil. Le premier y fut relegué par Stratling Capitaine de vaisseau Anglois, parce qu'il ne pouvoit pas s'accorder avec ses camerades qui étoient dans le vaisseau, ou plûtôt parce qu'il vouloit absolument passer par le Détroit de Magellan ou de Cap Horn, malgré la défense du Capitaine. Le second y fut abandonné par un accident malheureux : ce pauvre Indien étant allé à la chasse des boucs sauvages, l'Armateur Anglois avec lequel il étoit venu, & qui mouilla à la rade de cette Isle, fut obligé de lever l'ancre & de s'enfuir pour échapper à la poursuite de quelques Capres Espagnols. Ainsi il fut dans la nécessité d'établir son domicile dans cette Isle le mieux

mieux qu'il put, comme avoit fait le Pilote Anglois. Les cabanes, lorſque je les vis, étoient couvertes de peaux de chien marin & de bouc ſauvage. Ces deux Solitaires y avoient vécu, l'un deux ans & l'autre trois, de la manière qu'on peut lire dans l'hiſtoire de Robinſon Cruſoë. Il y a dans cette hiſtoire bien des choſes qui ſont vraies à l'égard de ces deux hommes, comme on peut s'en aſſurer dans le rélations des voïages de Meſſieurs Dampier & Roggers, faits à la mer du Sud & autour du monde, à l'article de l'Iſle Jan Ferdinando. Le premier de ces voïageurs en y abordant, y trouva le Pilote & le remena dans ſa patrie; le ſecond en fit autant à l'égard de l'Indien. Il eſt certain que les avantures de ces deux hommes, ſur-tout la vie ſolitaire qu'ils ont été forcés de mener dans l'Iſle en queſtion, a donné naiſſance

à l'histoire de Robinson Crusoë; car outre la conformité de plusieurs particularités, ce livre parut en Angleterre l'an 1709. justement un peu après que le Pilote y fut de retour. L'Auteur cependant y a mêlé une infinité de fables, jusqu'à ne pas sauver même la vraisemblance; de sorte que son livre est plûtôt un Roman qu'une histoire. Il faut pourtant avoüer, qu'il savoit parfaitement bien l'art d'embellir son sujet: on y trouve des endroits des plus touchans, capables d'exciter jusqu'aux larmes la compassion du Lecteur. Cette matière parut si riche & si intéressante à quelques autres Auteurs, qu'en suivant la même route sous le même titre d'un second Robinson, ont forgé des Romans, ou les avantures qui y sont racontées, choquent si fort la verité, qu'on ne sauroit les parcourir sans ennui. Je me suis bien gar-

gardé de tomber dans le même défaut en donnant au Lecteur cette rélation des voïages que j'ai faits ; je n'y avance rien qui ne soit conforme à la verité.

Pour reprendre le fil de ma narration, je dirai que nous vimes aussi sur les côtes de cette Isle un vaisseau Espagnol qui y avoit échoüé. Les Espagnols en avoient sauvé & transporté les effets à Chili ; nous y trouvames cependant encore quelques vaiselles d'argent. Notre Amiral conçut d'abord le dessein de s'assûrer de la possession de cette Isle à son retour. Sa situation & sa fertilité étoient de grands motifs. Tous les vaisseaux qui seroient allés dans les Terres Australes, ou qui en seroient revenus, y auroient relâché & s'y seroient pourvûs de vivres & de toutes sortes de rafraîchissemens. On y auroit pû établir une nombreuse colonie, étant certain, que

plus de ſix cens familles y trouveroient aiſément leur ſubſiſtence. D'ailleurs il y a grande apparence, qu'avec le tems on auroit découvert quelque riche mine dans les montagnes. Mais comme notre grande expédition pour la découverte des Terres Auſtrales échoüa malheureuſement, ce beau deſſein de Monſieur Roggewein n'a pû s'exécuter. L'Iſle de Jan Ferdinando eſt ſituée à la hauteur de 33½ juſqu'à 34. dégrés de latitude Méridionale. Elle a quinze lieuës de circuit, éloignée d'environ cent lieuës des côtes de Chili. L'air y eſt fort ſain; & nos malades s'y rétablirent en peu de tems. Auſſi cette Iſle eſt-elle ſituée ſous le meilleur climat, ſavoir au milieu du cinquiéme. Tous les païs tant au Nord qu'au Sud, qui ſont ſitués dans ce climat, paſſent pour les plus fertiles; j'en parlerai plus au long dans le Chapitre ſuivant.

Auſſitôt que nous eumes aſſez de proviſion de vivres & de rafraîchiſſemens & que nos vaiſſeaux furent radoubés, nous remimes à la voile au mois de Mars, après avoir fait dans cette Iſle un ſéjour de trois ſemaines; & nous continuames notre voïage vers les Terres Auſtrales.

CHAPITRE X.

I. *Deſcription du cinquième climat.* II. *On prouve que ce climat eſt le meilleur de tous.*

POur ce qui regarde les endroits les plus fertiles de la terre, ils ſont tous ſitués, ainſi que l'Iſle dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, au milieu du cinquième climat, ſavoir à trente-trois juſqu'à trente-quatre dégrés de latitude. Il eſt certain que c'eſt au ſoleil qu'il faut attri-

attribuer le produit des fruits de la terre. Les païs froids ſont par conſéquent les moins fertiles. Mais de l'autre côté il n'eſt pas moins vrai que les païs extrêmement chauds n'aient le même défaut. C'eſt donc uniquement dans les païs temperés qu'on doit trouver la plus grande fertilité. Mais comme il faut établir leur ſituation & leur donner une hauteur fixe, voici ſimplement ce qu'il y a à obſerver. Les jours les plus longs de l'été, ſavoir à la hauteur de ſoixante-ſix dégrés trente minutes, étant de vingt-quatre heures, la hauteur que nous cherchons, en prennant le milieu, doit néceſſairement être à peu près au dégré trente-trois.

L'examen de cette poſition en pourra rendre la vérité plus claire. On conviendra aiſément, que les Provinces de Barbarie, de Perſe, de Syrie, de Chaldée, de l'Indoſtan, de

mê-

même que les Iſles de Candie, de Chypre & de Japon ſont les païs les plus fertiles de la terre. Elles ſont, comme chacun ſait, toutes ſituées dans le cinquième climat, ſavoir entre le trentième & le trente-ſixième dégré de latitude. On remarque la même choſe dans le païs de Canan, ou la Province de Galilée paſſe pour la plus belle & la plus fertile, parce qu'elle eſt ſituée au Septentrion, & par conſéquent plus près que les autres de la hauteur que nous venons de fixer. Il eſt de même du nouveau monde, dont les Provinces de Caroline, de Floride, du nouveau Mexique & de Californie, toutes ſituées au Nord ſous le cinquième climat, peuvent être comparées aux belles & aux plus fertiles régions de la terre; & c'eſt grand dommage que les habitans ne les cultivent pas autant qu'il faudroit.

Dans

Dans l'Amerique Méridionale il y a des Provinces qui par leur beauté & leur fertilité peuvent aller de pair avec les plus vantées de toute la terre. Le Cap de Bonne-Esperance est un païs si charmant, qu'il y en a peu qui le surpassent. L'air y est fort sain. La terre y produit en abondance du vin, du bled, des fruits ; & elle nourrit une quantité prodigieuse de toutes sortes de bestiaux & de gibier, tellement que les habitans y vivent comme dans un paradis. Le païs de Chili est encore une de ces belles contrées. Sa ville Capitale, nommée St. Jago, est située entre le 33. & 43. dégré de latitude. Les Espagnols, à qui cette Province appartient, disent qu'elle n'a point sa pareille. On trouve à peu près les mêmes richesses de la nature dans le païs de Panaguai, situé à l'Est de Chili. L'Uraguai la Plata, Tukuma

&c.

&c. toutes Provinces du cinquième climat, sont tellement fertiles, qu'on peut les mettre au-dessus de toutes les autres.

Ceux qui ont passé différens climats conviendront tous avec moi, que la chaleur est beaucoup plus forte dans l'isle de Ceylan & sur les côtes de Malabar que dans les païs situés sous la Zone torride ou sous le premier climat. De l'autre côté il est certain, que la chaleur dans le Royaume de Bengale & à Suratte est encore plus véhemente, comme étant dans le troisième climat, au lieu que Malabar est sous le deuxième. La chaleur d'été & la fertilité augmentent toujours à mesure de Suratte jusqu'à Detey, ville Capitale du Grand-Mogol, celle-là étant située à vingte-un, celle-ci à trente dégrés de latitude. Le soleil est beaucoup plus fort à Gameron, ville située dans le gol-

phe de Balsera, appartenante au Roi de Perse, qu'à Suratte, parce qu'elle est située dans le quatrième climat. La même augmentation de chaleur se fait sentir toujours à proportion de Gameron jusqu'à Hispahan, parce que la première est à vingt-six & l'autre à trente-deux dégrés de latitude. Tout ce que je viens d'avancer est si clair & si évident, qu'on ne sauroit raisonnablement y faire la moindre objection.

De toutes ces remarques fondées sur l'expérience on peut inferer & prouver d'une manière invincible, que les païs du cinquième climat sont les meilleurs & les plus fertiles. S'il n'en étoit pas ainsi, la chaleur dans les païs qui sont sous le premier climat ou la Zone torride, seroit si forte que personne ne pourroit y habiter ; le terroir même seroit comme brulé & incapable de rien produi-

duire pour ſervir de nourriture aux hommes & aux bêtes. D'autres régions d'un climat froid auroient par contre au milieu de l'été ſi peu de chaleur, que rien ne pourroit y croître. Cependant on ſait que dans nos païs de Nord comme la Suéde, Pologne, Livonie &c. la force du ſoleil en été fait plus d'effet dans deux ou trois ſemaines qu'il n'en fait pendant deux ou trois mois dans les païs qui ſont ſous la ligne même. La raiſon en eſt claire : c'eſt que dans les païs du Nord les nuits étant en été extrêmement courtes, le terroir ne ſauroit ſe rafraîchir, mais reſte toujours échauffé, & la chaleur y eſt quelquefois auſſi véhemente que ſous le premier climat. Mais elle ne dure pas longtems, car auſſi-tôt que le ſoleil commence à y darder ſes raïons obliquement, les nuits durent plus longtems; de ſorte qu'il arrive ſouvent que les

fruits & les plantes ne parviennent pas toujours à leur maturité.

Les païs du sixième climat sont moins fertiles que ceux du cinquième. Par la même raison ceux du septième, huitième & neuvième doivent le céder à ceux du sixième ; & c'est ainsi qu'ils diminuent en bonté & fertilité jusqu'au vingt-quatrième climat, sous lequel sont une partie de Laponie, la Russie, la Siberie.

Si quelqu'un vouloit, pour s'assurer de la vérité que je viens d'avancer, faire un voïage par les différens climats de la terre, il trouveroit que la position que j'ai établie *que les païs du cinquième climat sont les plus beaux & les plus fertiles*, est vraie & inébranlable. Supposé que quelqu'un voulût faire le voïage dans cette vûë, il faudroit qu'il allât d'abord à Tyr en Sirie, ville située à trentre-trois dégrés de latitude. Cette Province,

ce, sur-tout les environs de cette ville est un païs délicieux abondant en toutes sortes de bonnes choses. De-là le curieux voïageur seroit tenu de se rendre à Tunis ou à Salée, villes sur les côtes de Barbarie, & à la hauteur de trente-trois dégrés de latitude. On ne sauroit disconvenir, que la Barbarie, sur-tout les contrées de la dite hauteur ne soient une des Provinces les plus belles & les plus fécondes de toute la terre. Notre voïageur pourroit continuer sa route & aborder au Cap de Bonne-Esperance, où il trouvera un terroir qui produit les plantes les plus belles & des fruits les plus délicieux, & qui surpassent infiniment ceux des autres païs, parce que cette région est aussi située à la hauteur de trente-trois dégrés de latitude. Enfin il pourroit terminer son voyage en allant

à la Chine, & y examiner particuliérement les environs de Nankin, autrefois ville Capitale de cet Empire, & située à la même hauteur ; aussi ces contrées sont-elles des plus charmantes & des plus fertiles qu'on puisse voir. La Province de Honan, pareillement située dans le cinquième climat, peut aussi être mise au rang des païs les plus abondans & les plus délicieux ; ses fruits tant connus qu'inconnus en Europe en sont une preuve parlante.

Chapitre XI.

I. *Départ de l'Isle Ferdinando. Découverte d'une Isle.* III. *Description de cette Isle & remarques sur la cicogne.*

En partant d'ici nous primes notre route vers le païs de Davids, qui est une partie de la Ter-

Terre Auſtrale, ſituée à Oüeſt-Nord-Oüeſt. On dit qu'il fut découvert l'an 1680. par le Capitaine Davids qui commandoit alors un Capre Anglois. Dampier & Waffer l'aſſurent du moins dans leurs rélations de voïages faits à la mer du Sud. A dix milles de Joan Ferdinando nous vimes l'Iſle de petit Ferdinando. Elle étoit déſerte, & paroiſſoit moins fertile & plus petite que les autres Iſles que nous avions vûes. On dit qu'il s'y trouve beaucoup de boucs ſauvages. S'il eſt vrai, la chaſſe de ces animaux y doit être bien aiſée, à cauſe du peu d'élevation des montagnes. Je ne ſaurois dire, ſi cette Iſle eſt pourvûe de quelque havre, & ſi ſes côtes ſont de bon ancrage, parce que nous n'y avons pas abordé. Nous avançames toujours beaucoup par la Mouſſon de Sud-Eſt, qui nous mena preſque par toute la mer du Sud. Enfin

nous arrivames à la hauteur de vingt-huit dégrés de latitude Méridionale, & de deux cent cinquante-un dégrés de longitude. Nous nous flattames de trouver à cette hauteur le païs de Davids. Ce qui nous confirma d'abord dans cette opinion, fut une grande quantité d'oiseaux, parmi lesquels il y avoit beaucoup de serselles. A quoi il faut ajouter la variation du vent qui commença alors, ce qui sur les côtes où souffle la Mousson, est un signe qu'on n'est pas fort éloigné de terre. Quelques-uns même de notre équipage prétendirent l'avoir vûe. Mais nous ne vimes point de païs de Davids, au grand étonnement de notre Amiral. Je crois ou que nous l'avons passé, ou qu'il n'y a point de païs à cette heure. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des côtes des Terres Australes s'étendent vers l'Est & l'Oüest, ou

l'Est,

l'Eſt, le Nord & le Sud-Oüeſt; cette ſituation eſt peut-être une des principales cauſes, pourquoi ces terres ont demeurées inconnues à tant de voïageurs. Lorſqu'on a le vent d'Oüeſt-Nord-Oüeſt, on les paſſe; & avec le vent de Nord-Oüeſt on s'en éloigne entiérement. J'ai vérifié ceci après un examen des plus mûrs, par une carte exacte que j'ai dreſſée de toutes les Terres Auſtrales découvertes. On y voit clairement, que les voïageurs les ont toujours laiſſées à côté, ou qu'avec un vent de Nord-Oüeſt ils s'en sont détournés tout-à-fait. Nous allames encore vers l'Oüeſt à douze dégrés au-delà de la longitude çy-marquée; & nous vimes continuellement pluſieurs oiſeaux de terre & de mer, qui nous accompagnerent juſqu'à ce que nous atteignimes la hauteur d'une Iſle. Comme c'étoit le ſixième d'Avril,

jour de l'anniverſaire de la Réſurrection de Notre Seigneur, nous l'appellames l'Iſle de Pâques. Elle a dans ſon circuit environ ſeize lieuës. La Galere Afriquaine, un de nos vaiſſeaux, y approcha fort près, & rapporta enſuite qu'elle paroiſſoit très-fertile; & qu'il falloit qu'elle fût habitée, puiſqu'on y avoit vû de la fumée en quelques endroits. Le lendemain nous y fimes voile avec tous nos vaiſſeaux, pour y chercher un port. Un des habitans vint au-devant de nous juſqu'à deux milles dans un cannot. Nous lui fimes ſigne d'aller au bord du vaiſſeau Amiral où nous le reçumes bien. On lui donna d'abord une piéce de toile pour ſe couvrir, car il étoit tout nud. On lui offrit auſſi du corail & d'autres brimborions; il les pendit tous, avec un poiſſon ſec au col. Son corps étoit tout peint de toutes ſortes de figures. Il étoit brun;

ſes oreilles étoient extrêmement longues & pendoient juſqu'aux épaules, apparemment qu'il avoit porté des pendans d'oreille qui par leur peſanteur les avoient ainſi allongées, comme on voit pratiquer la même choſe parmi les Negres du païs du Grand-Mogol. Il étoit aſſez grand, fort & robuſte, d'une phiſionomie heureuſe. Il étoit gai, vif & agréable en geſtes & lorſqu'il parloit. On lui donna un verre de vin, il le prit, mais au lieu de le boire il ſe le jetta aux yeux; ce qui nous ſurprit beaucoup. Pour moi-je crois, que cet Inſulaire s'imagina, que nous eumes deſſein de l'empoiſonner; ce qui eſt aſſez en uſage parmi les Indiens. Nous l'habillames enſuite, & on lui mit un chapeau: mais on voioit bien qu'il n'y étoit pas accoutumé; il s'y prit fort lourdement. On lui donna auſſi à manger; mais il ne ſçut ſe ſervir ni de cuil-

cuiller ni de fourchette ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux Musiciens de jouër de plusieurs sortes d'instrumens. La symphonie lui donna beaucoup de gaieté; & chaque fois qu'on le prit par la main, il commença à sauter & à danser.

Quant à nous, nous étions charmés de l'arrivée de cet Insulaire. Comme nous ne pumes pas jetter l'ancre le même jour, nous le renvoiames chez lui en lui laissant tous ces petits presens, afin que les autres puissent savoir de quelle manière nous l'avions reçu. Mais il paroissoit nous quitter à regret. Il leva ses deux mains, tourna les yeux vers l'Isle, & commença à crier avec grande force, en proferant ces paroles: *Odorroga! Odorroga!* Il eut bien de la peine à se résoudre de rentrer dans son cannot; & il nous fit comprendre, qu'il souhaitoit qu'on le laissât dans notre vaif-

vaisseau & qu'on le debarquât ensuite dans son Isle. Il y a de l'apparence qu'en faisant ces cris il ait imploré son Dieu, puisque nous vimes quantité d'idoles dressés sur les côtes. Nous demeurames à la rade toute la nuit. Le lendemain à la pointe du jour nous entrames à Sud-Est dans un golfe pour y mouiller. Plusieurs milliers de ces Insulaires s'y rendirent. Quelques-uns nous apporterent des poules avec quantité de racines. D'autres restoient sur les côtes, courant & revenant d'un endroit à l'autre comme des bêtes sauvages. Ils vinrent aussi en foule voir nos vaisseaux de plus près, apparemment curieux de la nouveauté du spectacle, ou pour savoir ce que nous étions venus y chercher. Ils allumerent aussi des feux aux pieds de leurs idoles pour y faire des offrandes, & pour les implorer. Nous ne pumes cependant

pas y aborder ce jour-là. Le lendemain, de grand matin, nous vimes qu'ils s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs idoles. Nous fimes aussi-tôt tous les préparatifs pour la descente, mais avant que de l'exécuter l'Insulaire que nous avions reçû à notre bord deux jours auparavant, vint une seconde fois accompagné de plusieurs autres, nous apporter une grande quantité de poules & de racines aprêtées & accommodées à leur manière. Il y avoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc. Il portoit des pendans d'oreille ronds & blancs, de la grosseur d'un poing. Il avoit l'air extrêmement dévot, & il y a de l'apparence que ç'étoit un de leurs Prêtres. Un de ces Insulaires qui étoit dans son cannot, fut tué d'un

d'un coup de fusil, je ne sais comment. Cet accident malheureux répandit parmi eux une consternation si grande que la plûpart se jetterent dans la mer pour gagner les côtes à la nage; d'autres resterent dans leurs naisselles & tacherent de se sauver à force de rames. Enfin on fit la descente tant desirée, avec cent cinquante hommes tant soldats que matelots. Notre Amiral s'y trouva en personne, & me donna le commandement d'une petite troupe. Je fus le premier qui mis pied à terre. Les habitans vinrent aussi-tôt au-devant de nous en si grand nombre, que pour avancer il falloit presser la foule & se faire jour par force. Comme quelques-uns d'entre eux ôserent toucher à nos armes, on fit feu sur eux; ce qui les effraia & les dispersa tout à coup, mais quelques momens après ils se rallierent. Cependant ils n'approcherent pas
de

de nous aussi près qu'auparavant ; ils demeurerent toujours éloignés de dix pas, dans la persuasion d'être à cette distance à couvert & à labri de l'effet de nos mousquets. Par malheur le feu que nous avions fait sur eux en avoit tué plusieurs, entre lesquels étoit celui, qui étoit allé le premier au-devant de nous ; ce qui nous chagrina beaucoup. Ces bonnes gens, pour avoir les corps morts, nous apporterent de nouveau toutes sortes de vivres. Leur consternation étoit au reste très-grande. Ils firent des cris & des lamentations lugubres. Tous, hommes, femmes & enfans en allant au-devant de nous, portoient des branches de palme & une espece d'étendart rouge & blanc. Leurs présents consistoient en figues d'Indes, noix, cannes à sucre, racines potées. Ils se jetterent ensuite à genoux, planterent leurs drapeaux

peaux devant nous, & nous pré-ſentèrent leurs branches de palme en ſigne de paix. Ils nous témoignerent par leurs poſtures les plus humiliées combien ils ſouhaitoient d'avoir notre amitié. Enfin ils nous montrerent leurs femmes en nous faiſant connoître que nous pouvions diſpoſer d'elles & en emmener quelques-unes dans nos vaiſſeaux. Touchés de toutes ces démonſtrations d'humilité & de ſoumiſſion la plus parfaite, nous ne leur fimes aucun mal. Au contraire on leur fit préſent d'une piéce entiere de toile peinte, longue de 50. à 60. aunes, du corail, petits miroirs &c. Comme ils virent par-là, que notre deſſein étoit de les traiter en amis, ils nous rapporterent un peu après encore cinq cens poules, toutes en vie. Ces poules reſſemblent à celles de l'Europe. Ils les avoient accompagnées de racines rouges & blanches, &

d'une grande quantité de pommes de terre, dont le goût est à peu près comme celui du pain, aussi ces Insulaires s'en servent-ils à sa place. On nous donna aussi quelques centaines de cannes à sucre, outre beaucoup de *Pisans*. Ce sont des figues d'Indes, grosses comme une courge, & longues à proportion, couvertes d'une écorce verte. La chair en est douce comme du miel & comme des figues ordinaires. On en trouve quelques-fois jusqu'à cent à une seule tige. Ses feuilles sont larges de trois pieds, & longues de six à huit pieds. On prétend que ce sont les mêmes feuilles, dont nos premiers Parens se couvrirent après leur chûte; mais ce n'est qu'une conjecture fondée sur ce que cette feuille est la plus grande & la plus forte de toutes les plantes qui croissent dans le païs d'Orient & d'Occident.

Nous

Nous ne vimes dans cette Iſle d'autres animaux que des oiſeaux de toutes ſortes ; mais il ſe peut qu'au cœur du païs il y en ait d'autres, puiſque les habitans firent connoître d'avoir vû des pourceaux lorſqu'ils virent ceux que nous avions dans nos vaiſſeaux. Pour apprêter leurs mets, ils ſe ſervent comme nous des pots de terre. Il nous parut, que chaque famille avoit ſon hameau pour elle ſéparé des autres. Leurs cabanes ſont profondes de quarante à ſoixante pieds, larges de ſix à huit pieds, compoſées d'un grand nombre de perches, cimentées par une terre graſſe ou limon, & couvertes de feuilles de palmier. Pour ce qui eſt de leur entretien & leur ſubſiſtance, il eſt certain, qu'ils la tirent entiérement du produit de la terre. Tout y étoit planté, ſemé & labouré. Les arpens étoient ſéparés les uns des autres avec beau-

coup d'exactitude, & les limites tirées au cordeau. Dans le tems que nous y fumes, presque tous les fruits & plantes étoient dans leur maturité. Les champs & les arbres en étoient chargés abondamment. Je suis persuadé que si nous avions pris la peine de parcourir ce païs, nous y aurions trouvé encore bien des bonnes choses. Dans leurs maisons il y avoit peu de meubles & tous sans prix, excepté quelques couvertures rouges & blanches, qui leur servoient tantôt d'habit & tantôt de matelats. L'étoffe en étoit douce à toucher comme de la soye, & il y a de l'apparence qu'ils ont des metiers pour la fabriquer.

Ces Insulaires sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, & savent courir avec beaucoup de vîtesse. Ils ont l'air doux, agréable, modeste & soumis; & ils sont extrêmement

ment peureux & craintifs. Toutes les fois qu'ils nous apportoient quelques proviſions, ſoit poules ſoit fruits ou autre choſe, ils les jetterent à nos pieds avec précipitation, & s'en retournerent dans le moment auſſi vîte qu'ils pouvoient. Ils ſont en général bruns, comme les Eſpagnols ; on en trouve cependant qui ſont aſſez noirs, & d'autres qui ſont tout-à-fait blancs. Il y en a encore, dont le teint eſt rougeâtre comme s'ils étoient brulés du ſoleil Les oreilles leur pendoient juſques aux épaules ; & quelques-uns y portoient deux boules blanches comme une marque d'un grand ornement. Ils ont le corps peint de toutes ſortes de figures d'oiſeaux & d'autres animaux, les uns plus beaux que les autres. Leurs femmes ſont en général fardées d'un rouge très-vif & qui ſurpaſſe de beaucoup celui que nous connoiſſons ; nous

n'avons pû découvrir de quoi ces Insulaires composent une couleur si belle. Elles se couvrent de couvertures rouges & blanches, & portent un petit chapeau, fait de roseau ou de paille. Elles s'assirent souvent près de nous & se deshabillerent, en souriant & nous agaçant par toutes sortes de gestes. D'autres qui restoient dans leurs maisons, nous appelloient & nous firent signe de venir auprès d'elles. Les habitans de cette Isle ne portent point d'armes, du moins n'en avons-nous vû aucunes; mais j'ai remarqué, qu'en cas d'attaque ces pauvres gens se fioient entiérement sur l'assistance de leurs idoles, érigés en quantité sur les côtes. Ces statues étoient toutes de pierre, de la figure d'homme avec de grandes oreilles: la tête étoit ornée d'une couronne, le tout fait & proportionné selon les regles de l'art; ce qui

nous étonna beaucoup. Autour de ces idoles de vingt à trente pas à la ronde il y avoit un parquet fait de pierres blanches. Plusieurs des habitans servoient les Idoles plus fréquemment & avec plus de dévotion & de zele, ce qui nous fit croire que ç'étoient des Prêtres; d'autant plus qu'on voioit sur eux quelques marques distinctives: non seulement de grosses boules pendoient à leurs oreilles, mais ils avoient aussi la tête toute rasée. Ils portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires, qui ressemblent parfaitement à celles de cicognes; ce qui nous fit d'abord naître la pensée que ces oiseaux pourroient bien, en quittant l'Europe, se réfugier ici en partie. Cependant aiant refléchi depuis à cette conjecture, je ne l'ai pas trouvé fondée. Il est bien vrai, que si la circognie ne cherche autre chose que les païs toujours

chauds, elle le trouveroit bien ici, cette Isle étant située à la hauteur de vingt-huit dégrés & demi de latitude. Mais l'expérience nous montre le contraire, cet oiseau étant en Europe au commencement du printems. Pour moi je suis du sentiment, que lorsque la cicogne quitte l'Europe, elle s'envole vers le climat sous le Pole Méridional. Le principal motif, si j'ôse m'exprimer ainsi, que cet oiseau puisse avoir de changer ainsi de climat, est à mon avis la crainte de ne pas trouver en Europe sa nourriture au-delà de l'automne, & qu'il cherche un païs, où le printems, à son arrivée, commence, pour la trouver sûrement. Ainsi il se peut que la cicogne quittant l'Europe, cherche sa nourriture sous le climat de quarante à cinquante dégrés de latitude Méridionale, soit dans quelques terres inconnues, soit dans

le

le païs de Hernandus Gallego, découvert en l'an 1595, & qu'elle y reste jusqu'à l'automne, qui la fait retourner au Nord. On trouve d'ingénieuses observations sur la nature de cet oiseau dans les livres des Savans, comme d'Epiphane, Franciscus Heidelinus, Guicciardin, Munster & d'autres.

Vers le soir nous nous retirames tous au bord de nos vaisseaux, dans le dessein de revenir le lendemain & de parcourir le païs par tout pour le connoître plus particuliérement. Au reste nous ne pûmes savoir si ces Insulaires étoient soumis à un Chef ou Prince. Ils se voioient & se parloient sans distinction. Les plus âgés d'entre eux portoient sur la tête des plumes ressemblantes à celles d'autruche, & un bâton à la main. On pouvoit remarquer que dans chaque maison ou famille le plus ancien y gouvernoit & donnoit des ordres. Cette Isle est

fort commode à y relâcher, & y chercher des rafraîchissemens. Tout y est cultivé & labouré ; elle est remplie de bois & de forêts. Le terroir m'a paru propre pour la semence des grains ; & il y a des endroits élevés où l'on pourroit planter des vignes, chose très-commode pour ceux qui voudroient aller dans les Terres Australes. Il nous fut impossible d'exécuter le dessein que nous avions formé de parcourir cette Isle. Il s'éleva un vent d'Oüest avec tant de violence que deux de nos ancres furent détachées ; de sorte que nous nous trouvames obligés de gagner la hauteur, si nous ne voulions courir risque d'échoüer. Le malheur n'eut pas été fort grand, puisqu'à la perte de nos vaisseaux près, nous aurions pû vivre tranquillement parmi ces Insulaires, & nous servir de cette occasion à les convertir au Chris-

tianiſme. Nous flottames d'abord pendant quelques jours ſur la même hauteur, & fimes tout ce qui étoit poſſible en prennant differens cours pour découvrir le païs de Davis; mais toutes nos peines étoient inutiles. Nous fimes donc voile vers la Mauvaiſe Mer de Schouten, cinglant toujours à l'Oüeſt, dans l'eſpérance de découvrir quelque païs. Mais il y a de l'apparence, que nous fimes une grande faute & qu'il fallut prendre la route à Sud, & non pas à l'Oüeſt, parce qu'il s'éleva tout à coup un vent aliſé de Sud-Eſt, qui ſouffla avec impétuoſité, & que nous ne vimes plus aucun oiſeau, marques certaines que nous nous étions éloignés de terre. Ainſi je crois fermement, que ſi nous avions tourné à Sud-Oüeſt, nous n'aurions pas manqué de découvrir du païs. Il falloit donc nous conſoler par l'eſ-

l'espérance de pouvoir bientôt aborder à quelque Isle.

CHAPITRE XII.

I. *Découverte des* mauvaises Eaux, *& de cinq nouvelles Isles.* II. *Description des ces Isles.* III. *Naufrage & perte du vaisseau la* Galere d'Afrique.

EN partant de l'Isle de Pâques nous avançames avec beaucoup de rapidité, ensorte que nous fumes en peu de tems à la hauteur des *mauvaises Eaux* de Schouten. Cette partie de la mer du Sud fut découverte par ce Voïageur en 1615. Nous crumes pouvoir à cette hauteur découvrir une partie des Terres Australes. Mais en changeant la route d'Oüest-Nord-Oüest en Sud-Oüest, nous nous en détournames tous les jours. Comme nous nous ima-

imaginames cependant être dans la bonne & véritable, nous paſſames toujours par les mauvaiſes eaux juſqu'à trois-cens lieuës, ainſi cent cinquante lieuës de plus que n'a fait Schouten.

Ce Voïageur dit dans ſa Rélation ſur ce ſujet, qu'il avoit vû un jour une éſpece de naſſelle ou de cannot, qui pour ſe ſauver & lui échapper, s'étoit enfui en prennant ſa route vers le Sud; de-là il conlut qu'il dût y avoir des païs habités de ce côté-là. Dans la Carte que j'ai dreſſée des Terres Auſtrales, il s'y trouve une traite de deux mille lieuës. Pour y aborder, la route la plus ſûre eſt celledu Sud-Sud-Oüeſt, puiſqu'on va droit au païs, ainſi qu'on fait avec le cours de Nord-Eſt ou Nord-Nord-Eſt lorſqu'on veut aborder ſur les côtes de l'Amerique.

Nous avions déjà fait huit cens lieuës depuis l'Iſle de Pâques, ſans voir

voir aucune terre, & tout le changement que nous fimes dans notre route étoit inutile, jusqu'à ce qu'enfin à la hauteur de quinze dégrés & demi de latitude Méridionale nous découvrimes une Isle, dont la situation étoit très-basse, & les côtes remplies de sable jeaunâtre. Comme on apperçût au milieu d'elle une espéce de lac, nos Chefs présumerent que ç'étoit *l'Isle des Chiens*, découverte par Schouten, qui doit avoir cette particularité; & c'est pour cette raison qu'ils ne trouverent pas à propos d'y aborder. Pour moi, je suis d'un sentiment different & crois, que Schouten n'a jamais vû cette Isle. On trouvera que mon opinion à cet égard est fondée, si l'on fait attention à ce que Schouten dit de l'Isle *des Chiens*, de même qu'à sa longitude & à sa latitude; ainsi j'ai donné à l'Isle en question le nom de *Carls-Hof*; c'est-à-dire, *Cour de Charles.*

Sa

Sa ſituation eſt de quinze dégrés 45. minutes de latitude & de deux-cens-quatrevingt de longitude; & ſon circuit eſt environ de trois lieuës. Nous nous éloignames donc de cette Iſle ſans l'examiner de près. Le vent aliſé commença à changer & ſe rangea au Sud-Oüeſt, ce qui eſt ſigne de quelque terre voiſine. Ce changement pouſſa nos vaiſſeaux la nuit ſuivante entre pluſieurs Iſles ſans que nous pumes nous imaginer que dans cet endroit il dût y en avoir. Notre Vaiſſeau, la *Galere d'Afrique* étant l'avant-voilier parce qu'il prennoit le moins d'eau, s'engagea entre quelques rochers, dont il ne put ſe détacher. Dans ce danger il donna le ſignal coup ſur coup. Le *Tienhoven* qui étoit le plus éloigné, ſe mit d'abord en devoir de lui donner du ſecours; & le vaiſſeau Amiral, s'étant tourné pour le même but, ſe trou-

trouva si près d'une côte, que nous en eumes une extrême frayeur. On fit aussi-tôt jetter la sonde, & heureusement pour nous on n'y trouva pas de fond. Notre chaloupe se mit d'abord en mer pour tacher de sauver nos amis. On fit tout au monde pour dégager le vaisseau, mais inutilement; la force du vent l'aiant poussé trop avant & serré entre deux rochers, dont on ne put le degager. Comme nous vimes l'impossibilité d'en venir à bout, on tacha seulement de sauver le monde. Nous y réussimes assez. Plusieurs gens de l'Equipage avoient été cependant blessez par les contusions qu'ils reçurent des rochers; & tout le malheur tomba sur un pauvre matelot du vaisseau le *Tienhoven*, qui voulant aider ses amis qui avoient fait naufrage, se noya. Les Insulaires, au bruit qu'on fit de dégager le vaisseau, après avoir allumé des

des feux en pluſieurs endroits accoururent en foule ſur le rivage. Comme nous craignimes qu'ils n'euſſent quelque mauvais deſſein, on fit feu ſur eux pour les faire reculer. Le lendemain matin nous vimes clairement dans quel danger tous les trois vaiſſeaux avoient été la veille. Nous nous trouvames environnés de quatre Iſles eſcarpées de rochers; enſorte que nous ne pûmes pas ſavoir par quelle route nous y étions entrés. Nous eumes donc de fortes raiſons de remercier le bon Dieu de ce qu'il lui a plû de nous préſerver d'un danger ſi éminent. Nous n'en étions cependant pas tout-à-fait quitte, puiſqu'il ſe paſſa encore cinq jours, avant que nous pûmes, allant tantôt à la bouline, & tantôt par divers détours, gagner le large. Pendant ce tems ceux qui étoient reſtés dans le vaiſſeau-Amiral, ne purent être informés du ſort de la *Galere* d'*Afri-*

que & de ſon Equipage. Enfin la chalouppe du *Tienhoven*, après avoir fait le tour de ces Iſles, vint leur apprendre que le monde étoit ſauvé, hormis un ſeul matelot; & que les Inſulaires, après qu'on eut fait feu ſur eux, s'étoient retirés.

Auſſi-tôt que nous nous trouvames en ſûreté, l'Amiral envoia un détachement à l'Iſle où le naufrage étoit arrivé, pour y prendre les gens de l'Equipage. La chalouppe les aiant reçus, on vit qu'il manqua cinq hommes, ſavoir un Quartier-maître & quatre matelots. Comme pendant le tems qu'ils furent dans cette Iſle, ils s'étoient mutinés contre les Officiers & qu'enſuite ils avoient pris querelle entre eux-mêmes juſqu'à ſe battre aux coups de couteau, dont quelques-uns furent bleſſés, ils s'étoient cachés pour éviter le châtiment; d'autant que le Capitaine Roſenthael les eut menacé de les faire tous pendre,

dre, aussi-tôt qu'ils seroient à bord du vaisseau-Amiral. On trouva à propos de m'envoier vers eux avec un autre détachement pour les prendre ; mais à notre arrivée s'étant cachés dans les broussailles, ils firent feu sur nous, ensorte que nous n'ôsames pas mettre pied à terre. Enfin nous entrames dans l'Isle sans pourtant tirer sur eux, comme nous étions en droit ; nous les appellames en les priant de retourner avec nous, avec assurance qu'on ne leur feroit aucun mal ; que l'Amiral lui-même en avoit donné sa parole. Mais ils ne se fierent pas à nous, & crurent rien de tout ce que nous pûmes leur dire. Voiant donc que tout étoit inutile pour les pouvoir ramener, nous les laissâmes ; & nous allâmes chercher des herbes, des fruits & plantes maritimes qui se trouverent dans cette Isle en abondance.

Toutes ces Isles sont situées entre le quinzième & seizième dégré de latitude Méridionale, à douze lieuës vers l'Oüest de Carls-Hof; chacune peut avoir quatre ou cinq lieuës de circuit. Celle contre laquelle le vaisseau *la Galere d'Afrique* avoit échoüé, nous l'appellames *l'Isle pernicieuse*; deux autres *les deux freres*, & la quatrième la *sœur*. Elles étoient toutes quatre tapissées d'une verdure charmante, & garnies de beaux arbres, entre lesquels il y avoit beaucoup de cocotiers, dont je parlerai amplement dans le Chapitre suivant. A l'égard des herbes, elles étoient fort salutaires & servirent de grand soulagement à nos malades. Nous y trouvames aussi beaucoup de moules, de nacres, de mere-perle & d'huitres perlieres; de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence, qu'on pourroit y établir une pêcherie de perle très-

très-avantageuſe ; d'autant que nous trouvames auſſi des perles dans quelques huitres, que les habitans avoient arrachées des rochers. Ces Iſles ſont extrêmement baſſes, enſorte que quelques endroits en étoient inondés alors ; mais les habitans y navigeoient avec de bons cannots, & d'autres navires pourvûs de cables & de voiles. Il y avoit auſſi dans quelques endroits du rivage des cordes, dont le fil reſſembloit plûtôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'Iſle, où nous perdimes notre vaiſſeau, ſont plus grands que ceux de l'Iſle de Pâques ; & nous n'en avons pas trouvé depuis de plus grands. Quelques-uns de nos gens ont aſſuré qu'ils avoient vû des veſtiges de pied de ces Inſulaires, longs de vingt pouces. Ils avoient tous le corps peint de toutes ſortes de couleurs. Leurs cheveux ſont fort longs de couleur noire, &

brune, tirant un peu ſur le roux. Ils portoient des piques de la longueur de dix-huit juſqu'à vingt pieds. Leur phiſionomie ne préſage pas un naturel doux & humain ; ils l'ont tous fort cruelle & méchante. Ils marchoient par troupes de cent ou cinquante ; nous faiſant continuellement ſigne d'aller à eux, & ſe retirant toujours à l'autre côté de l'Iſle, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuſcade pour nous charger avec avantage & ſe venger ainſi de ce que nous avions tiré ſur eux. Comme il n'y avoit plus rien à faire ici pour nous, & que d'ailleurs le fonds de ces côtes n'étoit pas de bon ancrage, il fut réſolu de continuer notre chemin, avec toute la précaution poſſible, pour voir, ſi nous ne pouvions découvrir quelque païs, dont on pût tirer plus d'avantage que nous n'avions fait par le paſſé.

CHAPITRE XIII.

I. On découvre pluſieurs Iſles au nombre de neuf. II. *Deſcriptoin de ces Iſles.*

COmme ce fut déjà le dixième mois, que nous eumes couru les mers, & que d'ailleurs nous fumes mal nourris faute de rafraîchiſſemens, le ſcorbut & d'autres maladies nous emporterent du monde chaque jour. L'unique remede à ces maux eût été, en attendant, quelques herbes ſalutaires: nos malades ne ſouhaiterent autre choſe. Le lendemain de notre départ des *Iſles pernicieuſes*, nous vimes à huit lieuës de-là vers l'Oüeſt une Iſle que nous appellames l'*Aurore*, parcé que nous la découvrimes à la pointe du jour. Nous euſſions perdu ici notre vaiſſeau le *Tienhoven*, ſi le jour avoit

retardé d'une demi-heure. Il n'étoit éloigné des côtes escarpées que de la portée d'un coup de canon. La vûe d'un danger si éminent nous saisit de fraïeur. On donna aussi-tôt le signal à faire tourner le vaisseau. La manœuvre fut difficile, & on eut toutes les peines du monde de le sauver. Ce peril causa un tumulte parmi les matelots: déjà trop mécontens d'une si longue & pénible navigation, ils voulurent, pour ainsi dire, forcer l'Amiral de retourner, ou du moins leur donner une assurance du païement de leur solde; quand même il arrivât, qu'on perdit encore un vaisseau. Cette demande des matelots étoit bien fondée & juste. Leurs travaux étoient des plus rudes dans ces mers inconnües, & ils devoient à tout moment s'attendre à en perdre tout le fruit, la coutume voulant, que ceux qui reviennent en Hollande sans vais-

vaiſſeau, ſoient privés de leurs gages. L'Amiral eut la bonté de s'engager par ſerment, que quelque malheur qu'il pût arriver, tout leur ſeroit païé. On tint auſſi parole; & quoi que nous euſſions perdu le vaiſſeau la *Galere* d'*Afrique*, & que les deux autres fuſſent ſaiſis enſuite à Batavia, tous les gens de l'Equipage furent exactement païés, lors de notre retour à Amſterdam.

L'Iſle de l'*Aurore* dont j'ai parlé ci-deſſus, a environ quatre lieuës de circuit; elle eſt chargée de brouſſailles & d'arbres, & tapiſſée d'une très belle verdure. Comme nous n'y trouvames aucun endroit propre à mouiller, nous la quittames auſſi-tôt. Vers le ſoir du même jour nous arrivames à la vûe d'une autre, que nous appellames pour cette raiſon la *Vêpre*. Son circuit eſt environ de douze lieuës; elle eſt fort baſſe, au reſte très-

belle & garnie d'arbres. Nous continuames notre cours toujours à l'Oüest jusqu'à quinze à seize dégrés. Le lendemain nous découvrimes tout d'un coup d'autre païs ; & comme on vit par-ci par-là de la fumée, nous jugeames qu'il dût être habité. Nous y fimes voile avec toute la diligence possible, & nous apperçumes plusieurs des habitans se promener dans des cannots, le long de la côte. En y approchant de plus près, nous vimes que tout ce païs étoit un amas de plusieurs Isles situées les unes tout près des autres. Nous y entrames insensiblement si avant, que nous commençames à craindre de pouvoir nous dégager. On fit dabord monter au haut du mât un des pilotes pour qu'il avertit de l'endroit par ou on pût sortir. Un tems assez calme qui regna alors, fut notre bonheur, la moindre tempête auroit fait échoüer nos vais-

vaisseaux contre les rochers, sans qu'on y eut pû apporter le moindre secours. Nous sortimes donc sans aucun accident fâcheux. Ces Isles étoient au nombre de six, toutes fort riantes, & qui, prises ensemble, pouvoient avoir une étendue de trente lieuës. Elles sont situées à vingt-cinq lieuës à l'Oüest des *Isles pernicieuses* Nous leur donnames le nom de *Labyrinthe*, parce que pour en sortir nous fumes obligés de faire plusieurs détours. Comme il y eut trop de danger à y mouiller & que d'ailleurs aucun des habitans ne fut venu sur les rivages, nous résolumes de ne pas nous y arrêter. Nous continuames notre route, navigeant toujours à l'Oüest, & au bout de quelques jours nous nous trouvames à la vûe d'une Isle, qui paroissoit belle & élevée. Nous ne pumes pas trouver du fonds d'ancrage, & nous n'ôsames pas y approcher

cher de trop près. C'eſt pourquoi on mit les deux chalouppes en mer, chacune avec vingt-cinq hommes pour aller à terre. Les habitans ne s'apperçurent pas ſitôt de notre deſſein, qu'ils vinrent en foule ſe porter ſur la côte pour s'oppoſer à notre deſcente. Ils portoient de longues piques, & nous montroient combien ils ſavoient les manier. Ces chaloupes ne pouvant aſſez approcher de l'Iſle à cauſe des rochers, nous primes la réſolution de nous jetter dans l'eau, chacun portant ſes armes avec du plomb, de la poudre & quelques brimborions ſur la tête. Quelques-uns cependant y reſterent pour faire continuellement feu ſur les habitans, afin de nettoier le rivage & faciliter ainſi la deſcente. Cet expédient nous réuſſit à ſouhait; & nous touchames à terre ſans trouver de la réſiſtance de la part des Inſulaires, qui effraiés du

du feu de la mouſqueterie, s'étoient retirés. Auſſi-tôt que nous fumes dans une diſtance à pouvoir être vûs d'eux, nous leur montrames des petits miroirs, du corail &c. Ils approcherent alors de nous ſans héſiter, & ſans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces préſens, nous allames avec eux voir l'intérieur du païs & y chercher des herbes pour ſoulager nos malades. Nous en trouvames à ſouhait & en ſi gande quantité, que nous en remplimes en peu de tems douze grands ſacs, ſix pour le *Vaiſſeau-Amiral*, & ſix pour le *Tienhoven*. Les habitans eux-mêmes nous aiderent à en cueillir. Nous y vimes auſſi quantité de fleurs de Jaſmin. Ainſi nous fumes fort contens de cette petite expédition, & eumes lieu de l'être auſſi de ces Inſulaires. Nous apportames inceſſamment les herbes à nos malades,

qui en eurent plus de joye que ſi nous leur euſſions apporté de l'or ou de l'argent.

Le lendemain nous retournames dans l'Iſle en plus grand nombre que le jour précédent, non ſeulement pour y cueillir des herbes, mais auſſi pour tacher d'y faire quelque autre découverte avantageuſe. La premiere choſe que nous fimes en y arrivant, fut de donner au Roi ou Chef de cette Iſle des miroirs, du corrail, & quelques autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une eſpece d'indifférence & de dédain qui ne préſagea rien de bon. Il eſt vrai qu'en échange il fit d'abord chercher des noix de cocos, accommodées de deux differentes façons, une partie en ſervant à en boire, & l'autre à en manger. Ce Chef étoit diſtingué des autres Inſulaires par quelques ornemens conſiſtant en nacres de perle qu'il portoit

toit autour du corps & des bras, de la valeur d'environ six-cens florins de Hollande. Les femmes admirerent beaucoup notre teint blanc, nous regardant & nous touchant depuis les pieds jusqu'au cap, & nous faisant mille caresses. Mais elles étoient des traitresses; elles ne nous cajolelerent tant que pour nous endormir & nous tromper plus sûrement ; desorte que si ces Insulaires eussent pris autant de précaution en exécutant leurs mauvais desseins, nous eussions tous perdu la vie. Voici ce qui arriva. Aussitôt que nous eumes rempli d'herbes une vingtaine de sacs, nous avançames plus avant dans le païs en montant sur des rochers escarpés & qui bordoient une vallée profonde. Les Insulaires nous précederent & nous les suivimes sans avoir de soupçons. Mais lorsqu'ils virent que nous avions don-

donné dans le panneau, ils nous quitterent brusquement. Nous vimes alors en même tems quelques milliers qui sortirent des creux des montagnes ; de sorte que nous comprimes qu'ils avoient donné l'allarme pour nous accabler. Nous tinmes cependant bonne contenance, & eussions bien souhaité d'en venir aux mains dans une plaine, où il nous eut été facile de leur tenir tête. Leur Chef jugeant qu'il étoit tems de nous attaquer, nous fit signe avec son bâton de ne pas avancer ; mais au lieu d'y déférer, nous continuames toujours notre chemin. Là-dessus il donna le signal, & une grêle de pierres vint fondre sur nous, sans cependant faire grand mal. Nous leur répondimes de notre mousqueterie, qui leur tua beaucoup de monde, & par la premiere décharge nous vimes tomber leur Chef. Ils ne prirent pas pour cela la fuite, mais con-

continuerent avec plus de fureur à nous jetter des pierres; deſorte que nous fumes preſque tous bleſſés, & hors d'état de nous défendre plus longtems. Nous nous retirames donc, pour nous mettre à couvert des pierres, derriere un rocher, d'où nous tirames ſur eux avec tant de ſuccès, qu'un grand nombre mordit la pouſſiere. L'opiniâtreté de ces ſauvages étoit cependant ſi grànde qu'il ne nous fut pas poſſible de les faire reculer; de ſorte que nous fumes obligés de nous retirer, ſans avoir pû éviter une nouvelle gréle de pierres, qu'ils firent pleuvoir ſur nous. Nous eumes dans cette action quelques morts; & les bleſſures que pluſieurs de nos gens reçurent, quoique peu conſiderables d'abord, devinrent dans la ſuite mortelles par le ſcorbut qui s'y mit, de ſorte que peu d'entre eux en échapperent.

Après que nous nous fumes dégagés de ce mauvais pas, nous primes nos sacs remplis d'herbes, & rejoignimes nos vaisseaux, Le recit que nous fimes de ce malheur à ceux qui y étoient démeurés en garde, fit tant impression sur eux ; que dans la suite, toutes les fois qu'il s'agissoit d'entrer dans quelque Isle, personne ne vouloit le hazarder.

Nous appellames cette Isle, *L'Isle de Recréation* à cause des herbes salutaires que nous y trouvames. Elle est située à la hauteur de seize dégrés de latitude,& de deux-cens-huitante-cinq de longitude ; & son circuit est environ de douze lieuës. Le terroir en est très fertile ; il y avoit une grande quantité d'arbres, principalement des palmiers, des cocos, & du bois de fer. Il est fort vrai-semblable, que cette Isle cache dans son sein des métaux & d'autres choses précieuses ; mais com-

comme on ne l'a pas éxaminée, on n'en sauroit rien dire de positif. Ces Insulaires étoient fort adroits, d'une taille médiocre, forts & robustes, vifs, & bien faits; leurs cheveux étoient longs, noirs & luisans, engraissés d'huile de cocos, ainsi que c'est la coutume de plusieurs nations Indiennes. Ils avoient tous le corps peint comme ceux de l'Isle de Pâques. Les hommes se couvroient le milieu du corps d'un ret qui leur passoit entre les cuisses; mais les femmes étoient entiérement couvertes d'une étoffe, aussi douce au toucher que la soye. Elles portoient aussi en marque d'ornement des nacres de perle, autour du corps & des bras. Comme il n'y eut pas ici beaucoup de sûreté pour nos vaisseaux à cause du fonds qui étoit de mauvais ancrage, & que d'ailleurs il n'y eut pas moïen, vû la hauteur des rochers, de rencon-

noître l'intérieur de cette Isle, nous trouvames à propos d'en partir au plutôt.

CHAPITRE XIV.

I. *On assemble le conseil pour déliberer, si l'on devoit changer notre voïage & quitter les Terres Australes.* II. *Raison principale pourquoi nous n'avons pas réussi dans nos desseins.* III. *Route plus commode pour aller aux-Terres Australes.*

AUssi-tôt que nous eumes résolu de quitter l'Isle de Recréation, l'Amiral fit assembler le conseil à bord de son vaisseau. Il lui fit part du contenu de sa commission, portant que si à la hauteur de la longitude & de la latitude, où nous nous trouvames alors, on n'y pût découvrir quelques païs, lui Amiral seroit tenu de s'en retour-

tourner. Quelques-uns de nos Officiers furent fort ſurpris de cet ordre, & repréſenterent qu'étant déjà ſi fort avancés, la choſe valoit bien la peine d'aller encore plus loin. Mais l'Amiral repliqua qu'il y avoit déjà au-delà de dix mois que notre navigation avoit duré ſans qu'on eut pû réuſſir: qu'il y avoit encore à faire un voïage de longue durée, ſavoir celui des Indes Orientales par où il falloit paſſer pour repatrier. Il ajouta, que comme les vivres diminuoient tous les jours & les maladies de l'autre côté augmentoient, il n'étoit pas de la prudence ni de la charité de ſacrifier encore plus de monde pour l'amour d'un deſſein, dont l'exécution paroiſſoit ſi éloignée & ſi incertaine: que ſi le malheur voulut que nous perdiſſions encore vingt hommes, on ne feroit plus en état de manœuvrer & de gouverner nos vaiſſeaux, ſans parler
 d'au-

d'autres difficultés que je passe sous silence. Mais la véritable raison d'un changement si subit & d'un retour si précipité, étoit l'envie que la plûpart de nos Chefs avoient d'aller aux Indes Orientales. Ils craignoient de manquer la Mousson, par un plus grand retardement ; & dans ce cas-là nous aurions été forcés de rester dans la mer du Sud encore six mois. Ainsi avorta tout notre grand dessein pour lequel on s'étoit donné tant de peines. On résolut de naviger vers les Indes Orientales avec toute la diligence possible. Plusieurs de nous prévoioient les malheurs qui nous survinrent dans la suite pendant cette route. Il eût mieux valu, que nous eussions cinglé vers le païs de Quier, puisque selon nos conjectures, nous n'en étions éloignés qu'environ cent cinquante lieuës. Mais les sentimens contraires de nos Officiers empêche-

cherent qu'on ne pût prendre une résolution si salutaire : l'un vouloit aller à l'Orient, l'autre à l'Occident. Ceux qui se déclaroient contre le voïage des Indes Orientales, disoient qu'en continuant notre route, suivant notre premier projet, nous découvririons sans doute l'une ou l'autre Isle propre à y faire une descente, & à remettre nos malades. Pour y être en sureté & nous mettre à couvert des sauvages, on auroit pu dans ce cas y ériger un fort, & pour leur ôter tout ombrage, les traiter avec douceur & ainsi les ramener. On auroit de cette façon pu vivre en paix avec les habitans ; apprendre leur langue, & par ce moyen connoître à fonds le païs où nous aurions ainsi vécu. Par ce moyen on auroit été en état de pousser notre voïage toujours à l'Est, laissant à côté les Terres Australes, vers le Cap de Horn, & ainsi avec le tems

venir à bout de nos desseins. C'est une erreur de s'imaginer, que pour découvrir & connoître à fond une terre inconnue & en tirer quelque utilité, il faut y entrer avec une troupe de gens armés. On ne fait par-là autre chose que s'attirer les habitans à dos, qui, s'ils sont tant soit peu guerriers, auront toujours le dessus; outre qu'ils sont en état, en refusant des vivres & d'autres choses necessaires, de nuire beaucoup à ceux qui les visitent ainsi. Le meilleur moyen dans ces occasions est la douceur & les caresses. Lorsqu'on entre dans un païs inconnu les armes à la main, les habitans s'effrayent d'abord, s'imaginant qu'on veut leur faire la guerre, les rendre esclaves, ou les détruire. Dans cette idée il est naturel de penser qu'ils doivent s'y opposer. La douceur est d'autant plus nécessaire qu'on ignore les langues de la plûpart de ce peuples éloi-

éloignés ; & que par conſequent on ne ſauroit leur faire comprendre qu'on n'a aucun deſſein de les maltraiter. Une petite troupe de gens ſans armes, en entrant dans un païs ou une Iſle, fera toujours plus de progrès dans les recherches de ce qu'ils veulent ſavoir, qu'un grand nombre qui par les armes porte partout l'effroi & la mort. Les Eſpagnols en découvrant l'Amerique ont ſuivi la pernicieuſe maxime que je viens de blâmer. Ils y ont d'abord tirannifé, & maſſacré dans le ſeul Mexique plus d'habitans qu'il n'y eut alors dans toute la Caſtille. S'ils les avoient conſervés, ils ſe ſeroient épargnés depuis ce tems-là des ſommes immenſes qu'il a fallu dépenſer pour l'achat des Eſclaves, qu'on envoie dans ce païs-là au défaut de ſes habitans.

Enfin on réſolut de prendre notre cours vers la Nouvelle Bretagne

gne & la Nouvelle Guinée ; & de-là le continuer par les Iſles Molucques, juſqu'aux Indes Orientales, pour nous y pourvoir de vivres, de munitions, d'y enroller auſſi quelques matelots, & enfin d'y faire proviſion de tout ce dont nous euſſions beſoin pour notre retour. Ainſi nous n'abordames le païs de Pierre Ferdinand de Quier, nommé autrement Iſles de Salomon par Alvares de Savedra qui les a découvertes. Il les avoit ainſi appellées, parce qu'y aiant trouvé beaucoup d'or il préſuma qu'elles durent être le véritable Ophir où Salomon envoia autrefois ſes vaiſſeaux pour y prendre ce précieux métal. Je prouverai dans le Chapitre ſuivant, combien peu cette conjecture eſt fondée, en communiquant au Lecteur ſur ce ſujet quelques remarques par leſquelles je ferai voir où le vrai Ophir de Salomon doit être

être ſitué. J'y ferai auſſi mention de quelques terres auſtrales dont pluſieurs voïageurs parlent dans leurs rélations. Enfin j'y apporterai les raiſons pourquoi la Terre Auſtrale nous a été ſi longtems cachée & inconnue.

CHAPITRE XV.

I. *De la navigation de Salomon.* II. *Du vaiſſeau du Grand-Mogol deſtiné au tranſport des tributs.* III. *De la Mouſſon dans les Indes.* IV. *Du véritable Ophir.* V. *De la Terre Auſtrale.*

ON ſait par l'Ecriture, qu'autrefois des vaiſſeaux de Salomon firent une navigation conſidérable en partant d'Ezeon-Geber, éloigné de quarante-quatre lieuës de Jeruſalem & paſſant par la mer Méditerranée le long des côtes d'Afrique ; ainſi que firent alors quelques Rois des Païens. Comme les Juifs dans ce tems-là avoient

peu

peu de connoiſſance de la marine, les ſerviteurs du Roi Hiram accompagnoient ceux de Salomon pour leur ſervir de guides & de pilotes. Il y a beaucoup d'apparence, que les vaiſſeaux ne firent que raſer les côtes juſques aux Indes, non ſeulement ceux qui appartenoient à des particuliers qui y trafiquoient, mais auſſi ceux qui y alloient recueillir les tributs de pluſieurs Rois d'Orient, tous vaiſſaux de Salomon, comme on voit au 2. liv. des Chron. cap. 9. 23. 24. ainſi que fait aujourd'hui le Grand-Mogol. Les Hollandois nomment le vaiſſeau de ce dernier Monarque deſtiné à charger les tributs tous les ans, le *Mendiant de Mogol*, parce qu'à l'exemple des pauvres, qui mendient leur pain de maiſon en maiſon, ce vaiſſeau ne paſſe pas un ſeul havre ou port. Il entre dans tous, & à ſon arrivée les Rois tributaire ont

l'ar-

l'argent tout prêt, qui monte tous les ans à la même ſomme, pour laquelle ils ſont taxés. Ce vaiſſeau aiant fait le tour, s'en va à Moccha, ville ſituée dans l'Arabie Heureuſe ſur le bord de la mer Rouge, où il reſte juſqu'à ce que la Mouſſon d'Oüeſt ſoit paſſée. Alors porté par le vent d'Eſt & éſcorté par pluſieurs vaiſſeaux Moreſques, pour être à l'abri des Pirates & des Armateurs, il part pour Suratte, où ces contributions ſont miſes dans la Caiſſe du Grand-Mogol. Il ne faut pas s'imaginer que puiſque les vaiſſeaux de Salomon emploioient autrefois trois ans pour ce voïage, ils aïent pour cela toujours été ſur mer ; mais on doit croire, qu'ils ont été obligés, comme il arrive de nos jours, d'attendre les divers mouſſons ou changemens de vent. Les vaiſſeaux qui partent aujourd'hui aux Indes, & qui immédiatement en reviennent, n'emploient

ploient guères moins de dix-huit ou vingt mois, quoique par l'invention de la bouſſole ils aïent le chemin beaucoup plus court que n'ont eu ceux de Salomon, qui outre qu'ils ne perdoient jamais la terre de vûe, étoient obligés d'entrer dans tant differens ports. Les mouſſons qui ſoufflent du côté du fleuve Gange à Suratte, en Perſe, à Moccha, ſur les côtes de Mallabar, de Cormandel, dans l'Iſle de Ceylon, à Sumatra, dans les Iſles Molucques, en Chine & au Japon, changent tous les ſix mois, outre qu'il faut encore compter par an deux mois, qu'on nomme *mois douteux*, qui ſont ceux d'Avril & de Septembre, parce que le vent pendant ce tems-là varie beaucoup. Il y ſouffle après cela conſtamment pendant cinq mois; ſur quoi les mariniers ſe reglent, & prennent leurs meſures avec plus de certitude qu'ils ne ſauroient faire

faire dans les mers d'Eſpagne, du Nord ou dans la Méditerranée. La mouſſon d'Eſt commence dans les païs cy-nommés au mois d'Avril ou de Mai, & celle d'Oüeſt au mois de Septembre ou d'Octobre; & c'eſt ce qui ſépare dans ces contrées les deux grandes ſaiſons d'hyver & d'été. Cependant ces vents aliſés n'y ſont pas tellement fixes qu'on ne s'apperçoive de quelque irrégularité. De tout cela on peut inferer que le ſuccès des voïages aux Indes depend principalement des vents reglés lorſqu'on ſait en profiter à tems; & que la longueur en eſt inſéparable. Pour revenir aux vaiſſeaux de Salomon, il y a très grande apparence, qu'ils ont été uniquement deſtinés à apporter l'or que les differens Rois d'Aſie devoient païer comme un tribut. Car ſi ceux qui étoient dans les vaiſſeaux, euſſent gagné cet or par le commerce, ou tiré de quelques riches

riches mines, ils auroient ſans douté rapporté tantôt plus tantôt moins; mais l'Ecriture parle d'une ſomme fixe tous les trois ans, ſavoir quatre cens cinquante talens, autant de quintaux d'or. Pour ce qui regarde le nom d'Ophir, il y a quelque probabilité, que les Indes furent ainſi appellées par ſes habitans qui deſcendoient d'Ophir, petit-fils d'Ebers dont l'Ecriture parle. Cette nomination a peut-être commencé à avoir lieu lorſque les païs furent partagés, ou dans le tems de la première Monarchie fondée par Nimrod. Joſeph dans ſon Hiſtoire des Juifs Liv. 8. chap. 7. appelle Ophir *le païs d'or*, puiſqu'on y avoit trouvé une grande quantité de ce metal, dont Salomon s'étoit enrichi. On ne ſauroit dire, que cette richeſſe ſoit venue à Salomon de l'Amerique, puiſqu'il eſt certain, que les anciens n'avoient pas la moindre connoiſſance de ce nou-

veau

veau monde; de ſorte qu'on peut dire avec aſſurance, que cet précieux metal ne fut tiré dans ce tems-là que des païs d'Orient. Dans le Liv. de Moïſe chap. 2. les Indes ſont auſſi appellées Hevila, du nom d'un frere du Prince Ophir. On peut conjecturer par là, que dans les premiers tems ces deux freres regnerent dans les païs ſitués du côté de la Preſqu'Iſle de l'Inde, & du fleuve Gange, & qu'ils les appellerent chacun de ſon nom, Ophir & Hevila. Il ſe peut, qu'Ophir eût eu ſa réſidence dans le Royaume de Malacca, appartenant aujourd'hui aux Hollandois, & qui eſt proprement la clef des Indes, puiſque les vaiſſeaux, qui en paſſant par le détroit de la Sonde à côté de l'Iſle Sumatra pour aller aux côtes d'Aſie, ſont obligés de prendre ce chemin-là. C'eſt par cette raiſon qu'on rencontre toujours quantité de navires dans ce

paſſage; les Hollandois, Anglois, François, Portugais & d'autres s'en ſervent ordinairement. A douze lieuës de Malacca il y a une montagne extrêmement haute, qu'on peut voir aſſez clairement à une diſtance prodigieuſe. Les habitans, auſſi bien que les étrangers, l'appellent Ophir; & on dit qu'elle renferme de riches mines d'or. Cependant on en tire fort peu de ce metal, mais beaucoup plus d'étain. La montagne eſt entourée d'un grand marais qui fait qu'on ne peut y approcher d'aſſez près. Tout ce païs du tems que les Portugais le poſſedoient, fut appellé la *Malacca d'or*. On voit par-là que D. Alvarès de Savedra s'eſt trompé lorſqu'il avance que ce ſont les Iſles, qu'il a nommées Iſles de Salomon, où la flotte de ce Roi aborda autrefois; & d'ailleurs il eſt certain, que dans ce tems-là ni les Juifs ni les Païens n'eurent aſſez de

de connoiſſance de la marine, pour avoir jamais ôſé s'éloigner ſi fort de la terre ferme.

Après la découverte des Iſles de Salomon par Savedra, les Eſpagnols ont mis tout en œuvre pour découvrir quelques païs au Sud, juſqu'à ce qu'enfin Pedro Ferdinando de Quier & Louis Perez de Torres y réuſſirent. Le premier de ces deux Marins préſenta enſuite au Roi Philippe II. pluſieurs Mémoires, dans leſquels il lui communiqua ſes découvertes & ſes obſervations faites des Terres Auſtrales. Il y ajouta en diſant, *qu'il ſeroit très-avantageux à la Couronne d'Eſpagne, d'y établir quelques Colonies.* Avec la permiſſion du Lecteur je ferai ici quelques extraits du dernier Mémoire de de Quier, pour les mettre en parallele avec ce que diſent quelques autres voïageurs, & avec ce que j'ai obſervé moi-même.

De Quier en parlant de l'étendue de ce païs dit : *c'est une region qui fait à peu près la quatrième parnie de la terre* ; & il juge qu'elle est plus grande que l'Europe, l'Asie Mineure & la mer Caspienne toutes ensemble. Si l'on fait quelque attention à tant de différens peuples & aux païs qu'ils habitent, on verra que cette conjecture n'est pas sans fondement. Il est certain que la distance depuis la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée jusqu'aux bornes Orientales du païs de Hernando Gallego, est pour le moins de deux mille lieuës, en la prennant de la ligne équinoctiale jusqu'à la hauteur de cinquante - deux dégrés de latitude & de cent de longitude. Au nombre de ces régions il faut mettre la Nouvelle Hollande, la Nouvelle Bretagne, la Nouvelle Zeelande, le païs de Hernando Gallego, ceux de Diemen & de

de Quier, ou ce qui eſt la même choſe, le païs nommé par pluſieurs Terre Auſtrale inconnue, avec les Iſles de Salomon. Pour moi je crois, que ce vaſte païs du Sud ne va pas ſeulement juſqu'à cinquante-deux dégrés, mais qu'il s'etend même juſques ſous le Pole Auſtral, ainſi que les païs à l'oppoſite ſont vers le Pole Septentrional.

De Quier & Torres diſent encore, que c'eſt un païs beau & fertile, produiſant non ſeulement toutes ſortes de choſes, néceſſaires pour la ſubſiſtance de l'homme, mais auſſi de précieuſes, comme de l'or, de l'argent, des pierreries, des noix muſcates, du poivre, du gingembre, de la canelle &c. Il eſt vrai qu'ils ajoutent qu'ils n'avoient examiné ce païs que le long de ſes côtes Mais ils aſſurent que par ce qu'ils y ont vû on peut juger, que l'intérieur doit être un paradis. Pour moi, je ne ſuis

pas étonné de ce que ces deux voyageurs avancent sur ce sujet. Outre certaines marques extérieures que ce païs a de commun avec ceux où ces richesses se trouvent, sa situation va par tous les climats, depuis les plus chauds jusqu'aux plus froids; desorte que l'on en doit conclure, que la nature y a distribué les choses précieuses, chaque sorte en son endroit. Il seroit à souhaiter qu'on eût occasion d'examiner ce païs à fond, & que quelque curieux voyageur voulût entreprendre cette tache. Je suis persuadé, que ceux qui se donneroient cette peine, s'en trouveroient abondamment récompensés. Mais il faudroit pour cela de la patience, & ne pas se rebuter d'abord: les choses les plus précieuses & les plus rares, sont celles que la nature cache le plus. Elle n'en favorise ordinairement que ceux qui par leur travail & leurs soins les méritent

pour

pour ainſi dire. Si les voïageurs ont tant de fois échoüé dans ces ſortes d'entrepriſes, il le faut uniquement imputer au peu de conſtance qu'ils ont eue dans leurs recherches.

Dans les Terres Auſtrales on trouve trois ſortes d'habitans. Les uns ont le teint olivâtre, d'autres ſont tout-à-fait noirs & d'autres tout-à-fait blancs. Guillaume Schoutens rapporte, qu'à ſon arrivée il y vit un jour un grand nombre de Noirs, parmi leſquels ſe trouvoit un ſeul Blanc. Herera dit, que la pointe Orientale de la Nouvelle Guinée, principalement du côté de Madreo de Dio eſt habitée par des hommes blancs. Quant à moi, j'aſſûre y avoir vû non ſeulement des habitans blancs, noirs & jaunâtres mais auſſi d'autres qui avoient le teint rougeâtre, brulé ſans doute par l'ardeur du ſoleil. Ceci s'accorde auſſi avec ce qu'en dit de Quier.

Un certain Rabbi, nommé Aaron Levi du mont Sinaï, dans son petit traité intitulé *Muckwa Israël*, ou salut des Juifs, croit, que les hommes blancs ou olivâtres, qui habitent les païs du Sud, sont les descendans des dix Tribus du peuple Israël qui furent dispersées. Cette opinion est bien ridicule, car on sait que la connoissance de la marine n'étoit pas autrefois à beaucoup près aussi grande pour pouvoir naviger jusques dans les mers si éloignées; & qu'il est impossible d'aller dans le païs du Sud par terre. Elle est aussi contraire au sentiment de ceux qui prétendent que ces Israëlites allerent s'établir du côté de la mer Caspienne. Je me suis informé plusieurs fois auprès de quelques-uns qui demeurent dans la Nouvelle Guinée, pour savoir au juste l'origine de ces hommes blancs qui y habitent dans la pointe Orientale & dans d'autres

païs

païs du Sud ; mais on ne m'a rien sû dire de positif sur ce sujet. On me repondit seulement que ces hommes blancs n'avoient presque point de commerce avec les peuples voisins ; qu'ils étoient habillés à peu près comme les anciens Juifs ; qu'ils portoient de longues barbes ; que dans leurs temples on trouvoit peu ou point d'ornemens ; & que leur langue étoit toute différente de celle de leurs voisins. De Quier dit, que les habitans dans les Terres Australes sont extrêmement adonnés à l'idolatrie. Il n'en faut pas s'étonner. La doctrine Chrétienne n'y a jamais été prêchée ; & la secte de Mahomet n'y a pas été introduite, comme il est arrivé dans plusieurs païs des Indes Orientales. J'ai tout lieu de croire, que ces peuples ont à peu près le même culte que ceux de l'Isle de Pâques.

De Quier dit aussi, que les Na-

tions du Sud sont divisées entre elles en plusieurs factions. Guillaume Schoutens rapporte, qu'étant arrivé dans une certaine Isle de la mer du Sud, les habitans le prioient de les assister contre leurs ennemis. Leurs armes sont l'arc & la flêche; & toutes les fois que nous abordames quelque part, ils vinrent toujours au-devant de nous avec ces mêmes armes. Ils ne les quittent pas même lorsqu'ils se mettent dans un cannot; preuve certaine qu'ils ont des ennemis, & qu'ils prennent cette précaution pour pouvoir se défendre & s'attrouper les armes à la main, en cas de surprise.

A l'égard de la forme du gouvernement de ces peuples, de Quier dit, qu'elle ressemble à une République. Celle qui est établie dans l'Isle de Pâques est sans contredit celle de nos premiers peres. L'Ecriture nous apprend, que dans

ce tems-là l'ainé de chaque famille en étoit le Chef & le maître abſolu ; & elle allégue l'exemple de Ruben, l'aîné des fils du Patriarche Jacob, qui outre le ſouverain pouvoir dans ſa maiſon, avoit auſſi la direction des Sacrifices. La même forme de gouvernement a été auſſi établie dans pluſieurs Iſles de l'Amerique, & dura juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols & d'autres Nations étrangeres, qui en faiſant la conquête, y établirent chacune la ſienne. On peut bien juger, que ces petits Rois ou Princes étoient ſans éclat & ſans grande ſuite. Cependant il y a de l'apparence que le reſpect que l'on leur portoit, alloit fort loin. Guillaume Shoutens raconte, qu'à ſon arrivée dans l'Iſle de Horn & dans une autre, qu'il ne nomme pas, il avoit vû dans chacune un de ces petits Rois, dont il fut parfaitement bien reçû ; ajoutant, que chacun d'eux,

d'eux, pour lui faire honneur, ôterent leurs couronnes, faites de plumes de toutes ſortes de couleurs, & les mirent ſur la tête de quelques-uns de l'équipage qui l'accompagnoient.

De Quier, en parlant des vivres & des alimens qu'on trouve dans les Terres Auſtrales, dit qu'il y a une ſi grande quantité de bêtes à corne, de poúrceaux, de boucs, de poules &c. que le païs en peut non ſeulement nourrir ſes propres habitans, mais auſſi en fournir à d'autres. Cette vérité eſt confirmée par d'autres voïageurs, comme Guillaume Schoutens, Abel Taſman & Savedra. J'ai trouvé la même abondance, ainſi que je l'ai déjà dit, dans l'Iſle de Pâques. La bonne mine de ces Peuples tous forts, grands & robuſtes, prouve aſſez qu'ils ne manquent de rien, & que leur nourriture eſt bonne & ſucculente. Le même

me

me Auteur dit, que le pain dont ces peuples ſe ſervent, eſt nourriſſant, ſolide & d'un bon goût, & fait de trois ſortes de racines. Nous trouvames dans pluſieurs Iſles différentes ſortes de racines; nous en mangeames même avec plaiſir, le goût en étant fort agréable. Quelques-unes reſſemblent aux bette-raves de l'Europe, tant pour la groſſeur que pour la couleur. Mais je ne ſaurois dire, ſi ce ſont juſtement celles dont les habitans font leur pain. J'y ai trouvé auſſi une ſorte de pommes de terre, qui ont précisément le même goût, qu'une pâte faite de farine & d'eau que les Allemands nomment Klöſe.

Pour ce qui regarde les plantes & herbes, de Quier dit, que ces contrées en produiſent en quantité & de toutes ſortes. Quant aux cannes à ſucre, il eſt certain que preſque tous les païs chauds en produiſent. Ici il y en a beaucoup; les ha-

habitans nous en apportoient tant, que nous fumes souvent obligés de les renvoyer. Nous y vimes aussi quantité de fleurs de Jasmin des plus belles avec des noix de cocos, des Pisans ou figues d'Indes, des pommes de grenade & plusieurs autres fruits qui nous étoient inconnus.

On trouve parmi ces nations quelques sortes d'instrumens de Musique. Ils aiment aussi la danse; & il y a de l'apparence, que leur humeur les porte à la gaïété & aux divertissemens. Abel Tasman rapporte, qu'étant dans la Baye, nommée *Baye de Larron*, il éntendit un grand bruit d'un cors. Il ne savoit d'abord à quel dessein on sonnoit de cet instrument; mais il apprit ensuite qu'on s'en servoit lorsqu'on étoit menacé d'une invasion d'ennemi, pour donner l'allarme & avertir les habitans de courir aux armes. A l'égard des instrumens qui servent

aux

ıux plaisirs, Schoutens dit, que les
leux Rois, dont j'ai parlé plus
ıaut, faisoient joüer de la flute de-
vant eux, & que ceux qui l'accom-
pagnoient, commençoient à sau-
ter & à danser. J'ai dit aussi ci-dessus,
que cet Insulaire, qui vint au-de-
vant de nous dans un cannot, com-
mençoit à danser aussi-tôt que nos
Musiciens eurent touché de leurs
instrumens. Je ne saurois dire pré-
cisément, si outre la flute ces peu-
ples connoissent d'autres instru-
mens, & s'ils ont aussi des tam-
bours de basque, ainsi qu'on les
trouve parmi presque tous les In-
diens.

A l'égard des utensiles qu'on
trouve chez eux, ils sont pour la plû-
part faits de terre ; au moins de
Quier l'assûre. J'ai vû dans l'Isle
de Pâques que les habitans y apprê-
toient les poules dans des pots de
de terre. Le même Auteur dit
aussi, que ces Nations ont des navires
assez

assez bien construits, dont ils se servent pour aller d'une Isle à l'autre. J'en ai été témoin oculaire plusieurs fois; ensorte qu'on ne sauroit révoquer en doute ce qu'en dit de Quier. Guillaume Schoutens rapporte qu'étant dans les Mauvaises Eaux dans une distance d'environ cent lieuës des Isles de Salomon, il vit un bâtiment, qui aussi tôt qu'il s'apperçut de lui, tacha de s'échapper; mais qu'après avoir fait feu dessus, blessé & tué quelques-uns qui y étoient, les autres sauterent dans l'eau & se sauvoient à la nage; que s'étant ensuite rendu maître de ce navire, il y avoit trouvé quelques femmes & enfans, avec des provisions de vivres qui consistoient en poules. Il dit que ce bâtiment ressembloit beaucoup à un petit-Gallain de Java; c'est une espéce de bâteau, fait en forme de ceux, dont on se sert sur les rivieres de Main & de Rhin.

Nous

Nous trouvames aussi dans quelques Isles des voiles, fabriquées comme celles de Hollande. Le fil en ressemble à celui de chanvre; & ces voiles surpassent de beaucoup celles des Indes & de Java.

De Quier fait aussi mention d'un très-beau Golfe ou l'on peut commodément aborder, situé à la hauteur de quinze dégrés de latitude. Il l'appelle *Golfe de Philippe*, disant qu'il entre dans le païs jusqu'à vingt lieuës, & que les vaisseaux y sont à l'abri des tempêtes. Hernandus Gallego dit, qu'étant parti de la Nouvelle Guinée vers le Détroit de Magellan, il fut jetté par un vent d'Oüest sous le païs du Sud, qu'il regardoit comme une terre coupée; apparemment qu'il se trouva alors au Golfe dont parle de Quier. Abel Tosman rapporte qu'étant près d'une terre au Sud, il y trouva un Golfe des plus beaux & des

plus commodes. Guillaume Schoutens & Herera parlent de pluſieurs havres & rivieres des païs du Sud. Dampier a été auſſi bien avant dans un Golfe; deſorte qu'il préſuma, que c'étoit une riviere qui paſſe par tout le païs d'un bout à l'autre. Nous vîmes dans ces contrées pluſieurs bayes & embouchures conſidérables; ce qui me fait croire, que toute cette région doit être fort commode pour les vaiſſeaux & le tranſport des marchandiſes.

Chriſtophle Colomb n'étoit pas entiérement perſuadé de l'exiſtence des Terres Auſtrales; il le préſuma ſeulement fondé ſur les mêmes principes qu'il ſuivoit alors de la découverte de l'Amerique. C'eſt une choſe étonnante que depuis cette derniere découverte on ait regardé ceux, qui s'efforçoient de prouver l'exiſtence des Terres Auſtrales inconnuës, comme des viſionaires, ou comme on dit

en proverbe, comme des gens qui *ont passé la ligne.* Combien de railleries & de paroles piquantes Colomb n'a-t-il pas essuié au sujet de son projet, pour la découverte des Indes Occidentales! Il proposa d'abord la chose à la République de Genes, sa patrie; mais elle le renvoia. De-là il alla en Portugal, en Espagne, en Angleterre pour y offrir ses projets & ses services; mais il fut par tout balotté, une Cour le renvoiant à l'autre. Ces mauvaises réceptions ne le rebuterent point; il alla pour la seconde fois en Portugal, & y fit tant auprès du Roi, que ce Prince fit assembler tout ce qu'il y avoit dans son Royaume de gens habiles dans l'Astronomie, dans la Géographie & dans la Marine, pour examiner le projet de Colomb. Mais ils conclurent tous unanimement qu'il n'y avoit rien de si ridicule que ce même projet, &

que cet homme n'avoit pas le cerveau ſain.

Après ce ſecond renvoi, tout autre que Colomb auroit déſeſperé de réuſſir jamais; mais inébranlable dans ſes principes il alla faire une nouvelle tentative en Eſpagne. Il trouva le moïen de faire goûter ſon plan au Roi; mais quelque bonne volonté qu'eut ce Prince, ce projet n'auroit pas été exécuté alors, puiſque la Cour manquoit d'argent, ſi un nommé Luigi Péres de St. Angelo, Secretaire du Roi, n'eût avancé une ſomme de dix-ſept mille Ducats, pour l'équippement de quelques vaiſſeaux, avec leſquels Colomb ſe mit en mer. Tout le monde ſait de quelle maniere il réuſſit; ainſi je n'en dirai plus rien. Je ne m'y ſuis arrêté que pour faire voir combien les eſprits ſont ſouvent prévenus, & combien ils jugent mal des entrepriſes que l'évenement toutefois juſ-

juſtifie. Le Capitaine de Quier, qui s'eſt donné tant de peine pour la découverte des Terres Auſtrales, n'a pas pû porter le Roi d'Eſpagne à en prendre poſſeſſion. Il s'arrêta à ſa Cour près de quatorze mois, pendant leſquels il delivra pluſieurs Mémoires, où il faiſoit voir combien cette conquête feroit avantageuſe à la Couronne d'Eſpagne & de quelle maniere il faudroit s'y prendre. Mais ſoit qu'on n'eût pas trouvé trop fondé ce que de Quier dit ſur ce ſujet, ſoit que ce Prince fût trop épuiſé d'argent pour pouvoir ſubvenir aux fraix d'une expédition ſi importante, ce qui eſt le plus vraiſemblable, toute cette affaire, ſans qu'on donnât un refus formel, fut trainée en longueur juſqu'à ce que de Quier vint à mourir. La mort de ce Marinier fut cauſe qu'on oublia entiérement ce projet, & on n'y a plus fait la moindre attention

dans la ſuite. Je ſuis perſuadé que s'il ſe fût trouvé un autre Luigi de St. Angelo, prêt à fournir d'avance une groſſe ſomme pour l'exécution de ce projet, la Cour d'Eſpagne n'auroit pas manqué d'y conſentir.

Il faut cependant avoüer, que c'eſt peut-être un grand bonheur pour les nations des Terres Auſtrales, que les Eſpagnols aient négligé de faire cette conquête, du moins ſi l'on ſuppoſe qu'ils euſſent ſuivi les mêmes maximes & emploié les mêmes moïens lors de la découverte de l'Amerique. Tout le monde ſait de quelle maniere ils ont conquis ces vaſtes contrées, & combien de ſang humain ils y ont répandu pour y établir leur domination.

Il eſt étonnant que depuis qu'on a vû tant de rélations au ſujet des Terres Auſtrales, aucune Puiſſance de l'Europe n'ait encore ſongé ſé-

ſérieuſement à en faire la conquête. Il eſt vrai qu'on y a fait pluſieurs expéditions, mais aucune n'a été de nature à y établir une Colonie. On n'y a jamais envoié ni aſſez de vaiſſeaux ni aſſez de monde à la fois pour reconnoître l'intérieur du païs & s'y établir. Les Hollandois de même que les Anglois ſe ſont contentés d'en voir les côtes ſans faire une deſcente, parce qu'ils craignoient non ſeulement d'être expoſés à la fureur des habitans de ces vaſtes contrées, mais auſſi de manquer de vivres pour leur retour s'ils s'y amuſoient quelque tems. D'autres voïageurs y ont été; mais pour la même raiſon ils n'ont fait que cotoier une partie des Terres Auſtrales. De Quier de même que quelques autres en a tiré le plus de connoiſſance; mais différentes maladies s'étant répandues parmi les gens de ſon Equipage, il ne put

s'y arrêter aussi longtems qu'il eût souhaité. Tous ces mauvais succès ont découragé les Puissances d'envoier des forces dans les Terres Australes pour s'en emparer. Cependant je reviens toujours à mon premier dire, savoir, qu'il est étonnant qu'on n'ait encore songé sérieusement à en faire la conquête, étant facile de prévenir les abus qui ont regné dans les entreprises qui n'avoient pour objet que la simple découverte.

Pour faire une conquête si importante, il faudroit premiérement qu'une Puissance y envoiât non un ou deux vaisseaux, mais plusieurs, bien pourvûs de tout ce qui est requis pour une navigation de longue haleine.

En second lieu, il faudroit mettre sur ces vaisseaux plus de matelots & moins de soldats, qu'on n'a coutume de faire; puisque le nombre desuns & des autres venant

à

à diminuer, ceux-là dans un cas de néceſſité peuvent ſe battre, mais ceux-ci ne peuvent manœuvrer.

En troiſième lieu, il faudroit quelques mois après le départ de ces vaiſſeaux, en envoier d'autres, afin que les derniers puiſſent ſecourir les premiers à l'égard des vivres & toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Par ce moïen-là on préviendroit les maladies qui proviennent ordinairement de la corruption des vivres.

En quatrième lieu, comme on ne ſauroit prévoir tout les accidens, auxquels on eſt ſujet ſur mer, principalement les mauvais tems & les vents contraires qui ſéparent ſouvent les navires, il faudroit aſſigner à chaque vaiſſeau un lieu de rendez-vous, afin qu'ils s'attendent les uns les autres.

En cinquième lieu, il ne faudroit pas gêner l'Amiral ou Chef

d'Escadre, mais lui donner plein pouvoir de faire ce qu'il trouve le plus à propos, & abandonner toute l'entreprise à sa prudence. On a remarqué qu'un Chef étant borné, a souvent négligé les meilleures occasions du monde pour faire un grand coup. Dans les desseins les mieux concertés étant impossible de s'assûrer absolument du succès, il n'ôseroit rien prendre sur lui, aimant mieux suivre ses instructions à la lettre, & se souvenant du proverbe : *executés vos ordres au risque de mal faire.*

Si l'on ne met pas en œuvre ces maximes & plusieurs autres de cette nature, il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, de réussir dans l'entreprise en question.

Il se peut peut-être, que chaque Puissance attend que l'une ou l'autre entreprenne cette conquête & y réussisse, afin qu'étant instruite de

de quelle maniere on doit s'y prendre, elle puisse l'imiter & y établir aussi à moins de fraix, sa domination ou son commerce, comme on a vû pratiquer cette maxime à l'égard de plusieurs découvertes, faites depuis deux siécles. Mais il y a de l'apparence, que la Puissance qui auroit fait la premiere cette conquête, y souffriroit alors aussi peu d'autres nations, que les François les souffrent à Canada, les Anglois en Virginie, les Portugais au Brézil, & les Hollandois aux Isles Molucques; à moins qu'elle n'y fût obligée par la force. Mais cette derniere circonstance seroit une rupture dans les formes, étant certain que la premiere découverte ou conquête d'un païs & peuple entiérement inconnus, donne à celui qui l'a faite un droit incontestable d'une possession légitime.

CHA-

CHAPITRE XVI.

I. *Voïage à la nouvelle Bretagne & à la nouvelle Guinée.* II. *Découverte de cinq Isles.*

EN quittant l'Isle de la *Recréation*, nous primes notre cours vers le Nord-Oüest, pour atteindre la hauteur de la nouvelle Bretagne. Le troisième jour de notre départ nous étions à 12. dégrés de latitude Méridionale & à 290. dégrés de longitude. Nous découvrimes alors plusieurs Isles à la fois. Elles paroissoient très-agréables à la vûe; & en effet en y approchant nous les trouvames garnies de beaux arbres fruitiers, de toutes sortes d'herbes, de legumes & de plantes. Les habitans venoient au-devant de nos vaisseaux, & nous offroient toutes sortes de poissons, des noix de Coco, des Pisans

ſans & d'autres fruits excellens. On les accepta & on leur donna en échange quelques Brimborions & quinquailleries. Il falloit que ces Iſles fuſſent bien peuplées, puiſqu'à notre arrivée le rivage étoit rempli de pluſieurs milliers d'hommes & de femmes. La plûpart de ceux-là portoient des arcs avec des fléches. Nous vimes parmi eux un homme reſpectable & diſtingué par ſon extérieur; & nous jugeames par les honneurs qu'on lui rendit, qu'il dût être leur Chef. Il ſe mit dans un canot, étant accompagné d'une femme jeune & blanche qui s'aſſit à ſes côtés. Pluſieurs autres naſſelles les entouroient avec beaucoup d'empreſſement, & leur ſervoient de gardes. Tous ceux qui habitent ces Iſles ſont blancs, & ne différent à cet égard de nous autres Européens qu'en ce que quelques-uns d'entre eux ont la peau brulée par l'ardeur

du ſoleil. Ils paroiſſoient bonnes gens, aſſez vifs & gais dans leurs converſations, doux & humains les uns envers les autres, & dans leurs manieres on ne pouvoit rien appercevoir de ſauvage. Ils n'avoient pas non plus les corps peints, comme ceux des Iſles que nous avions découvertes auparavant. Ils étoient vetûs depuis la ceinture juſqu'au talon de franges & d'une eſpece d'étoffe de ſoye artiſtement tiſſue. Ils avoient la tête couverte d'un chapeau pareil très-fin & fort large pour ſe garantir de l'ardeur du ſoleil. Au retour du col ils portoient des coliers de toutes ſortes de fleurs odoriferantes. Les Iſles préſentoient de toutes parts des objets fort riants. Elles étoient entre-coupées de montagnes & de vallées très agréables. Quelques-unes avoient 10. 15. juſqu'à 20. milles de circuit; nous les appellames les Iſles de *Bauman*, nom

nom que portoit le Capitaine du vaisseau le *Tienhoven* qui les avoit vûes le premier. Il parut que chaque famille s'y gouverna à part. Les contrées étoient, autant qu'on pouvoit voir, séparées les unes des autres de la même maniere que nous l'avons rémarqué dans l'Isle de Pâques. Il faut avoüer que c'étoit la Nation la plus humanisée & la plus honnête que nous aions vûes dans les Isles de la mer du *Sud*. Charmés de notre arrivée, ils nous reçûrent comme des Dieux; & témoignerent ensuite autant de regrets lorsqu'ils virent que nous nous préparames de partir: la tristesse étoit peinte sur leur visage. Plusieurs d'entre nous auroient fort souhaité qu'on y eût fait un plus long sejour, pour se délasser & se servir de la bonne nourriture que ces Insulaires nous fournissoient en abondance; & il est certain que si nous

nous nous étions arrêtés ici pendant un mois, tous nos malades se seroient rétablis infailliblement. D'ailleurs toutes les côtes de ces Isles étoient de très-bon ancrage; nous mouillames sur 15. jusqu'à 20. brasses d'eau. Tant de circonstances avantageuses dûrent servir de motifs à faire ici un plus long séjour; mais nos Chefs qui craignoient de manquer la Mousson d'Est qui étoit très-nécessaire pour le voïage qu'ils méditoient de faire aux Indes Orientales, ne voulurent pas en entendre parler. La suite cependant a fait voir combien on s'étoit trompé dans le calcul, & qu'on étoit parti deux mois trop tôt. Cette précaution funeste nous empêcha encore de reconnoître plus particuliérement les trois Isles & plusieurs autres que nous ne vimes qu'en passant. Peut être y aurions-nous fait des découvertes avantageuses capables de nous dédommager

mager de tant de peines & de travaux. D'ailleurs ce départ précipité nous enleva tant de monde, que peu de tems après faute de manœuvriers on étoit ſur le point de bruler un de nos vaiſſeaux.

On leva donc l'ancre & continua la route vers le Nord-Oüeſt. Le lendemain nous vimes deux Iſles, dont l'une, ſelon nos conjectures étoit l'*Iſle de Cocos*, & l'autre l'Iſle de *Traitre*, découvertes par Guillaume Schoutens. Le Capitaine Bauman avoit envie d'y aborder, mais on ne le lui permit pas. *L'Iſle de Cocos* étoit fort élevée, & pouvoit avoir dans ſon circuit environ huit lieuës. L'autre paroiſſoit beaucoup plus baſſe. Je ne ſaurois cependant rien dire de poſitif ni de l'une ni de l'autre, parce que nous en étions trop éloignés. La derniere étoit d'un terroir rougeâtre, ſans arbres,

s'étendant selon nos conjectures, à onze dégrés de latitude Méridionale. Peu après on découvrit encore deux Isles extrêmement étendues. Nous appellames l'une *Tienhoven* & l'autre *Groningue.* Quelques-uns croyent que la derniere est la Terre ferme même. Pour moi je n'en deciderai point & suspendrai mon jugement faute de preuves convaincantes. L'Isle de *Tienhoven* paroissoit de loin très-riante, de belle verdure, & garnie d'arbres. Son élévation étoit médiocre. Nous la côtoïames pendant une journée entiere sans trouver la fin. Nous remarquames pourtant qu'elle s'étendoit en demi-cercle vers l'Isle de *Groningue*; de sorte qu'il est probable que ces deux prétendues Isles ne sont qu'un païs contigu & une langue de la Terre Australe même. Cependant il s'y trouve des Isles voisines qui ont jusqu'à 150. milles de

de circuit ; & le païs même de Dequier doit être une Isle, coupé par plusieurs canaux. Autrefois la Nouvelle Guinée a toujours passé pour un composé de plusieurs Isles. Guillaume Schoutens a assuré depuis, qu'elle est une terre-ferme : mais Dampier dit avoir trouvé un Détroit entre la Nouvelle Guinée & la Nouvelle Bretagne ; de sorte qu'en supposant la vérité de ce fait, on doit la regarder comme une Isle. Quelques-uns d'entre nous auroient fort souhaité d'y mouiller & de faire une descente ; mais les chefs qui avoient en tête le voïage des Indes Orientales & qui pour cet effet n'eurent garde de s'arrêter quelque part, ne voulurent nous le permettre, sous prétexte que si par malheur ces Insulaires tueroient quelques-uns de l'équipage, on ne feroit plus en assez grand nombre de gouverner les vaisseaux.

Ainsi nous fumes obligés de continuer le même cours. On nous fit bien esperer que nous serions bientôt à la vûe de la Nouvelle Bretagne & de la Nouvelle Guinée ; mais une navigation de plusieurs jours nous fit voir combien nous en étions éloignés. Ce trajet nous fut très-funeste par les maladies qui s'augmentoient & qui nous enlevoient 3. 4. jusqu'à 5. hommes par jour; desorte qu'il y avoit à craindre que nous ne fussions plus en assez grand nombre pour gouverner nos deux vaisseaux. Pour y remédier on remit sur le tapis la résolution d'en brûler un, & de nous rendre tous à bord de l'autre. Mais plusieurs considérations empêcherent, qu'on n'eut recours à cette extrémité. On craignit entre autres, que si malheureusement nous vinmes à en perdre un, il nous resteroit du moins la ressource de l'autre.

Il ſeroit difficile d'exprimer le triſte état, où nous étions réduits alors. On ne vit de toutes parts que cadavres & malades; ce qui répandit une odeur qui ſouvent fit tomber en défaillance ceux qui ſe portoient bien. On n'entendit que des gémiſſemens, des cris & des lamentations. Les uns étoient ſi défaits & ſi maigres par le ſcorbut, qu'on ne leur voioit que la peau tendue ſur les os. Le ſeul ſoulagement qu'ils avoient, c'eſt qu'ils ne ſouffroient aucune douleur & qu'ils s'éteignoient comme une chandelle. D'autres au contraire étoient enflés & ſouffroient les douleurs les plus aigües; ce qui avant qu'ils expirerent, les fit tomber dans le délire & dans la rage. Quelques uns étoient attaqués de la diſſenterie. Ils ne rendoient que du ſang; mais quand on vit ſortir d'eux une matiere puante qui reſſembloit au ſouffre

gris, c'étoit une marque assurée d'une mort prochaine. D'autres étoient attaqués de paralisie, de rhumatisme; leurs membres étoient retrécis & comme morts, ils se trainoient d'un endroit à l'autre. Il y en eut à qui ces maladies causoient des tourmens où l'ame eut plus de part que le corps; c'étoient des inquiétudes, des angoises, des désespoirs. Je me rappelle entre autres les lamentations d'un Anabaptiste âgé de 25. ans; pendant quatre jours avant sa mort il ne fit que crier: *je veux être baptisé.* On en avertit d'abord le Capitaine du vaisseau; mais il repondit brusquement: *qu'il lui avoit fallu faire faire cette céremonie avant que de s'embarquer*; ajoutant avec un air moqueur ces paroles. *Nous n'avons pas des Prêtres ici.* Ce pauvre malade parut à la fin se tranquilliser, & mourir avec résignation. Il y eut deux autres de

nos

nos malades de la Religion Catholique Romaine, l'un de Zeelande, & l'autre François, qui ne ſouffroient pas moins. Ils vouloient qu'on dît pour eux, ce qu'on ne manqua point de faire pendant tous les jours de leur maladie. Voiant à la fin qu'ils n'échapperoient point, ils donnerent le peu d'argent qu'ils avoient à leurs amis, les priant de faire dire des Meſſes en Hollande, pour le repos de leurs ames, à l'honneur de St. Antoine de Padouë. D'autres étoient tout-à-fait déſeſpérés & endurcis au point qu'ils ne vouloient entendre parler ni de Dieu ni de ſa Parole. J'en ai vû mourir qui pendant vingt & quatre jours auparavant n'avoient ni bû ni mangé. La mort enleva quelques-uns dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins; deſorte qu'il arriva à même que s'entretenant avec nous, ils reſterent tout court au mi-

lieu du discours sans plus donner aucun signe de vie. En un mot il seroit difficile de dépeindre la triste situation à laquelle nous étions réduits.

Toutes ces différentes maladies doivent être attribuées à la mauvaise nourriture, que nous fumes obligés de prendre. Les viandes salées de même que l'eau douce étoient entiérement gâtées ; ce qui nous rendit le sang épais & en empêcha la circulation. Dans ces circonstances les médicamens ne pouvoient que tout au plus différer de quelque tems la mort, mais jamais guérir les malades. Le meilleur remede eût été de la viande fraîche, des herbes, &c. Ceux qui se portoient bien, ou plûtôt qui étoient moins malades, étoient extrêmement défaits, foibles, & tous attaqués du scorbut. J'en étois du nombre. Toutes mes dents étoient ébranlées & la gencive écor-

écorchée & enflée; & nous avions ſur nos corps des puſtules de toute ſorte de couleurs, de l'épaiſſeur d'une noiſette. Notre premier Chirurgien, qui étoit de mon païs, me dit un jour: „Mon cher compatriote, puiſque nous pouvons „ encore marcher vous & moi, „ allons prendre ce qui reſte dans „ la caiſſe des médicamens, pour „ en ſoulager les pauvres mala„ des. Mais, ajouta il, qui eſt„ ce qui nous aſſiſtera & nous „ ſoignera dans notre miſere, qui „ ne tardera pas de nous accabler „ nous-mêmes bientôt? La ſeule „ différence de nous à eux, eſt que „ nous ſerons dans les fraïeurs de „ la mort pendant autant de jours „ que ces malheureux y ont été „ de mois." Je lui repondis, que j'eſperois qu'il y aura toujours l'un ou l'autre en état de nous donner un verre d'eau. *Oui*, repliqua-t'il, *les chiens & les chats nous man-*

geront encore. Enfin le Bon Dieu eut pitié de nous ; & voulant mettre fin à nos miseres, nous fit arriver à la vûe des côtes de la Nouvelle Bretagne. La joye que nos malades ressentoient lorsqu'ils apprirent cette bonne nouvelle, étoit inexprimable. Il est certain, que si nous eussions été obligés de courir la mer encore quelque tems, nous eussions tous fini nos jours de la maniere du monde la plus triste & la plus affreuse.

Chapitre XVII.

I. *Découverte de la* Nouvelle Bretagne *avec plusieurs autres Isles.* II. *Mauvaise rencontre avec les habitans.* III. *Tempête violente.* IV. *Description du païs & de ses habitans.*

LA Nouvelle Bretagne, de même que les isles voisines, est extrêmement élevée. Les sommets des montagnes

tagnes ſe perdent preſque toujours dans les nuages ; mais les bords de la mer forment une vûe des plus agréables, étant ornés de beaux arbres & tapiſſés d'une verdure riante. Pluſieurs d'entre nous ſe mirent dans une chaloupe, & tenterent d'y aborder pour chercher de l'eau douce & d'autres rafraîchiſſemens qui nous manquoient. Les habitans appercevant notre deſſein, vinrent au devant de nous, pour nous obſerver de près. Ils firent pluſieurs contorſions qui marquoient le déſeſpoir où ils étoient de nous voir ſi près d'eux. Ils ſe battoient des mains & s'arrachoient les cheveux. Enſuite prennant leurs armes, ils décocherent ſur nous des flêches, nous jetterent des javelots & frondoient enfin ſur nous une grêle de pierres. Aucun de nous cependant n'en fut bleſſé. Nous ne manquames pas de leur repondre de notre mouſqueterie ; ce qui leur donna tant de fraïeur que pluſieurs d'entre eux ſe précipiterent dans l'eau & gagnerent la terre à la nage. Ceux qui étoient reſtés dans leurs canaux furent enfin forcés d'en faire autant, parce que dans la confuſion où ils étoient, ne pouvant d'abord retrouver les endroits par où il falloit

falloit passer pour prendre terre, leurs canaux à cause du peu de profondeur de l'eau s'arrêtoient tout à coup. La même difficulté nous empêcha de les poursuivre. Comme notre dessein étoit cependant d'aborder à quel prix que ce fût, nous songeames aux moïens de l'exécuter, lorsque tout d'un coup il s'éleva une bourasque des plus terribles. Cette sorte de vent, que les Hollandois nomment *Traffat*, survient ordinairement lorsqu'on y pense le moins & quand le ciel est clair & serain. La violence en est si grande, qu'il abat souvent brusquement les mâts, & enleve les voiles, pour peu qu'on retarde de les caler.

Ce contretems obligea ceux qui étoient restés dans les vaisseaux, de s'éloigner de l'Isle & gagner la hauteur. Quant à nous qui étions dans les chaloupes, notre sort étoit des plus tristes & nous nous trouvames à deux doigts de notre perte, le jouet de l'impétuosité des vagues qui nous jetterent çà & là. Les chaloupes enfin s'arrêterent sur des bancs de sable, & nous nous attendions à tout moment à les voir brisés par la force du vent & la violence des vagues. Dans cette triste situation on tachoit de s'animer & de faire

faire les derniers efforts pour les ſauver. Chacun mit la main à l'œuvre; & nous les tirames par une traite de plus de 200. pieds juſqu'au bord. Nous fimes des efforts preſque ſurnaturels; tant il eſt vrai, que dans ces occaſions le danger donne des forces & de la vigueur. La Providence divine aſſiſta ici viſiblement, n'y aïant eu aucune apparence de nous ſauver d'un peril ſi éminent. Auſſi-tôt que nous eumes mis pied à terre, nous cherchames quelque endroit pour nous mettre à couvert. Mais comme il faiſoit nuit, & que d'ailleurs nos forces étoient épuiſées, nous ne pûmes entrer bien avant dans le païs. On ramaſſa d'abord des branches d'arbre, du feu, tant pour ſecher nos habits que pour nous échauffer. La chaleur nous fit reprendre nos eſprits & nous rendit notre gaiété ordinaire. A la lueur du feu nous découvrimes quelques cabanes; en y approchant nous n'y trouvames que des rets travaillés fort artiſtement. Nous vimes auſſi pluſieurs arbres, qui portoient des cocos; mais comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre des haches, nous ne pûmes en profiter. Quelque tems après nous entendimes un grand bruit: les habitans craignant notre ar-

arrivée, avoient quitté leurs cabanes & s'étoient retirés dans les bois, où ils firent des hurlemens & des cris terribles. Le païs eſt fort-beau, & paroît très-fertile. Il eſt montagneux, rempli de quantité d'arbres. Sa ſituation eſt à 5. dégrés de latitude Méridionale. Si ce païs n'eſt pas une Iſle, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'eſt point, vû qu'Abel Taſman a trouvé en l'an 1642. un paſſage à la hauteur de ſix dégrés de latitude Méridionale, il doit être contigu à la Nouvelle Hollande, ou en être une partie même. Les habitans ſont d'une couleur jeaunâtre, à peu près comme ceux qui ſont nés d'un pere blanc & d'une mere noire; ils ont la taille aſſez grande, mais mince. Leurs cheveux ſont noirs & leur deſcendent juſqu'à la ceinture. Ils ſont extrêmement vifs & dégagés, manient leurs armes avec beaucoup d'adreſſe. Cette circonſtance me fait croire qu'ils ſe trouvent ſouvent engagés en guerre les uns contre les autres.

Il paroît que ce ſoit un païs exquis, rempli de mineraux & d'autres précieux tréſors. Ce qui me le fait croire, c'eſt que les montagnes ſont hautes & le terroir fort fertile. D'ailleurs il eſt ſitué ſous la Zone torride, & on re-

remarque que les païs de ce climat produiſent ordinairement des épiceries, de l'or, de l'argent & des pierreries. Cependant auſſi qu'on ne l'a pas examiné à fond, on n'en ſauroit rien dire de poſitif. Enfin après minuit la tempête s'appaiſa, & on donna le ſignal pour nous faire retourner à bord de nos vaiſſeaux. Nous nous mimes donc ſans perte du tems dans les chaloupes pour regagner nos navires. Ceux qui étoient reſtés, furent charmés de nous voir revenir, tant parce qu'ils eſpéroient que nous leur apporterions des rafraîchiſſemens, que parce qu'ils nous voioient encore en vie, aiant appréhendé que nous ne fuſſions ou noiés ou tués par les habitans. Comme en entrant dans ce païs nous craignimes une ſurpriſe de la part des ſauvages, quelques-uns de nous avoient tenu bonne garde ſur les côtes pour nous aſſûrer la retraite. Nous nous éloignames peu aprés de ce païs que nous appellames *païs de tempête*. Nous primes notre route le long de la côte au Nord-Oüeſt vers la Nouvelle Bretagne & la Nouvelle Guinée; & découvrimes tant d'Iſles, que vû leur grand nombre, nous ne pumes leur impoſer des noms à chacune d'elles. Ici notre miſere monta au

plus

plus haut dégré, puisqu'il n'y avoit presque pas dix personnes dans les vaisseaux qui se portoient bien; & la mort en enlevoit quatre jusqu'à cinq par jour. Il n'y avoit presque plus de matelots en état de manœuvrer; ensorte que nous étions trop foibles pour faire quelque descente. Cependant il falloit le hazarder, & prier Dieu qu'il lui plût d'inspirer de la terreur aux habitans d'une ou d'autre Isle, pour que nous pûmes y aborder sans trouver de la résistance. Nos vivres étoient si fort gâtés qu'il falloit opter ou de mourir de moment à autre, ou de s'exposer aux Insulaires en cherchant des rafraîchissemens. Ce dernier moyen nous laissa au moins quelque rayon d'esperance de nous sauver; au lieu que de rester dans nos vaisseaux ou entreprendre un nouveau cours de longue haleine, c'étoit une mort certaine. Le Stockvis & les viandes étoient tout-à-fait pourries, & d'une puanteur qui nous fit tomber en défaillance. Le pain étoit criblé par les vers & entiérement moisi. Enfin à l'aide de Dieu nous arrivames à la hauteur de deux dégrés de latitude Méridionale à une lieue de la côte près des Isles Moa & Arimoa, où nous fimes d'abord mettre nos vaisseaux sur les fers.

Fin du Tome premier.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX,

Envoyés par la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies,

AUX TERRES AUSTRALES
EN MDCCXXI.

PAR MONSIEUR DE B***.

TOME SECOND.



A LA HAYE.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. D. CC. XXXIX.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX,

Envoiés par la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies, aux Terres Australes en MDCCXXI.

CHAPITRE XVIII.

I. *Description des Isles de Moa & d'Arimoa & de leurs habitans.* II. *Des noix de cocos & de leur usage & vertu.* III. *Découverte des* mille Isles, *de leurs habitans, de l'Oiseau de Paradis.*

LEs Isles de Moa & d'Arimoa furent ainsi nommées par Guillaume Schoutens, qui imposa aussi le nom de Nou-

velle Guinée à la côte appellée autrefois païs de Papoes, comme étant ſituée à la même latitude que la côte de Guinée en Afrique. Nous mimes nos chaloupes en mer pour aller à terre. Les habitans vinrent au devant de nous dans une infinité de petits cannots. Ils étoient tous armés d'arcs & de fléches, les femmes, les enfans auſſi bien que les hommes. Nous leur montrames d'abord des miroirs, du corail, des couteaux &c. pour avoir en échange des fruits, comme des noix de cocos, des figues d'Indes, des racines & des herbes. Ils prirent nos préſens avec plaiſir; & pluſieurs d'entre eux allerent grimper ſur les cocotiers avec une legéreté incroiable, & nous en rapporterent des noix de même que des figues, en nous acompagnant juſqu'à nos vaiſſeaux ſans témoigner la moindre crainte. Nous leur y montrâmes pluſieurs ſortes
de

de marchandises pour savoir si quelques-unes leur plaisoient, afin de les troquer contre des vivres & rafraîchissemens. Ils ne prirent rien du tout, & s'en retournerent chez eux. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, nous apportant des figues, des noix de cocos, des racines, & toutes sortes d'herbes. Nous trouvames parmi les racines quelques-unes extrêmement ameres, mais qui sont très-saines. Ils nous amenerent aussi trois chiens, parce que la veille nous leur avions expliqué par des signes que nous souhaiterions avoir quelques cochons; desorte qu'ils s'imagnerent que nous voulions des chiens. Nous eumes cependant encore quelques cochons qui avoient été mis bas dans nos vaisseaux: nous les fimes apprêter avec des herbes; ce qui étoit pour nous un repas délicieux & qui soulagea beaucoup les malades. Je

fus alors au nombre de ces derniers, & tellement affoibli, que j'eus bien de la peine à me trainer d'un endroit à l'autre. Mais, graces à Dieu, je commençai immédiatement après à me remettre, tant par les rafraîchissemens que par l'air pur & sain qu'on respire à la rade de ces Isles ; & je suis persuadé que si j'eusse pû être seulement deux ou trois jours à terre, je me fusse entiérement rétabli. Les Insulaires nous prierent instamment d'aller avec eux à terre ; mais nous n'ôsions nous y fier : nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque ; & quelques honnêtetés qu'ils pûrent nous faire, il n'étoit pas difficile de s'appercevoir par leur phisionomie que c'étoit une nation traîtresse.

L'Isle d'Arimoa étoit extrêmement peuplée. Nous remarquâmes que quelques-uns de ses habitans, lorsqu'ils se mirent dans un canot

not porterent chacun un bâton, au bout duquel étoit attaché une eſpèce de drapeau blanc, apparemment en ſigne de paix & de trêve à l'égard de leurs ennemis, qui ſelon toutes les apparences étoient ceux de l'Iſle Moa, puiſqu'ils n'ôſerent jamais y aller, mais la paſſerent toujours. Cette découverte, jointe au petit nombre d'habitans de cette derniere Iſle, nous inſpira le deſſein d'y entrer & enlever tout ce que nous pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet nous nous portames ſur le rivage en pluſieurs endroits, après être convenus qu'une partie de l'Equipage entreroit plus avant pour s'emparer de ce dont nous eumes beſoin, & qu'au premier ſignal nous nous rejoindrions tous. Tout cela fut exécuté aſſez heureuſement. Nos gens commencerent à abattre des cocotiers, parce qu'ils ne pouvoient y monter pour en

avoir les fruits. Les habitans, cachés dans les buiſſons s'appercevant du ravage qu'on alloit faire, firent pleuvoir ſur nous une grêle de flêches, ſans cependant nous faire le moindre mal. Nous tirames auſſi ſur eux, & couchames quelques-uns par terre. Les autres ſe ſauverent enſuite ſur leurs cannots; & firent des hurlemens lugubres, implorant le ſecours de leurs compatriotes, mais inutilement. Les diſpoſitions que nous avions faites, étoient telles que ces ſauvages ne pouvoient guères nous attaquer ſans s'expoſer beaucoup; d'ailleurs la mort de quelques uns de leurs camarades les avoit tellement ſaiſis de fraïeur, qu'ils n'ôſoient pas trop approcher. Ainſi nous eumes le tems de cueillir juſqu'à huit cens noix de coco. Avec ce butin nous allames nous mettre dans nos chaloupes & rejoindre enſuite nos vaiſſeaux.

Le cocotier eſt une eſpéce de palmier, qui croit communément aux Indes Orientales & aux Occidentales. Il eſt grand, droit, s'étréciſſant inſenſiblement depuis le pied juſqu'à la cime. Il porte ſes fruits ſur le tronc par bouquets attachés par une longue queuë. Ses fleurs ſont jeaunâtres, à peu près comme celles du châtaigner. Ses branches ſortent à ſa partie ſupérieure. Comme il pouſſe des bouquets de fruits tous les mois, les uns ſont toujours mûrs, les autres ſeulement à demi, & les autres ne ſont que boutonner. Ce fruit eſt triangulaire, verdâtre, & de différente groſſeur; & il y en a qui ſont plus gros que la tête d'un homme. Ils ſont couverts de deux écorces: l'extérieure eſt unie, compoſée de filamens gros, longs, de couleur rouſſâtre; la ſeconde eſt épaiſſe comme le crane d'un homme. Entre ces deux écorces

on trouve une ſubſtance blanche, ferme, épaiſſe, d'un goût approchant de celui d'amandes douces. Les habitans des endroits où ce fruit ſe trouve, en mangent avec les viandes, de même que nous mangeons du pain; & en les preſſant, ils en tirent un lait ſemblable au lait d'amande. Ce lait étant cuit ſe change, & s'épaiſſit en huile, dont on peut ſe ſervir pour aſſaiſonner les viandes & pour bruler; elle eſt auſſi une médecine, lorſqu'on s'en frotte le corps. Après cette ſubſtance blanche on trouve au milieu de la noix une bonne quantité d'eau claire, belle, fort fraîche, de même goût que l'eau ſucrée. Il ſort encore de cet arbre une liqueur que les habitans appellent *Sura.* Les Européens la nomment vin de palmier. Elle eſt fort agréable, approchant pour le goût au vin d'Eſpagne; mais elle n'eſt pas de garde, s'agriſſant au

bout de deux jours. On l'expose alors au soleil & on en fait de très-bon vinaigre. Comme le *Sura* est extrêmement fort & qu'il enyvre facilement, on le mêle, pour le temperer, avec cette eau fraîche & claire, qui se trouve au milieu de la noix. Pour le tirer, on coupe la grosse queuë du bouquet jusqu'à un bout d'environ un pied; & il en distille une liqueur fort savoureuse, que reçoit un pot, qui y a été attaché. Cette liqueur étant cuite, on l'appelle pour lors *orraqua.* On en tire aussi par la distillation une fort-bonne eau de vie, qu'on nomme *arac*. Elle me paroît préferable à celle qu'on fait aux Indes Occidentales, appellée *Kehl-Teufel*, c'est-à-dire *Diable du gosier*. Les Anglois sont de différens sentimens par rapport au goût & à l'effet de ces eaux de vie, les uns se servant de celle-ci, les autres de celle-là, lorsqu'ils font de la

la boiſſon, qu'on nomme *du ponche.*

Nous trouvames auſſi dans cette Iſle des pommes de grenade, d'un goût exquis ; de même que des Piſans ou figues d'Indes, de la nature desquelles j'ai parlé cy-deſſus. Tous ces rafraîchiſſemens nous furent d'un grand ſoulagement ; & je ſuis perſuadé, que ſans eux aucun de nous tous tant que nous étions, n'eût pû éviter la mort, tant notre miſére étoit grande.

Nous ne fumes pas ſi-tôt de retour ſur nos vaiſſeaux, qu'on ſe mit en devoir de lever les ancres & continuer notre voïage. Pendant qu'on y étoit occupé, nous vimes que ces Inſulaires vinrent en toute diligence vers nous avec plus de deux cens cannots, chargés de toutes ſortes de vivres pour les troquer contre les marchandiſes que nous leur avions montrées auparavant

vant. Ils crurent ſans doute détourner par cette démarche une ſeconde deſcente. Nous les reçumes bien, mais nous ne laiſſames entrer dans nos vaiſſeaux que quelques-uns, de peur d'être accablés par le grand nombre. Nous fîmes même feu ſur ceux qui s'approchoient trop; & toutes les fois qu'on tiroit un coup, ils ſe baiſſerent tous, & firent d'abord après de grands éclats de rire. Enfin, après avoir tout reglé à l'amiable avec ces ſauvages, nous partimes. Ceux d'entre nos malades qui avoient encore quelque vigueur furent tous rétablis; les autres moururent. Quelques tems après nous navigeames dans une mer remplie d'un nombre innombrable d'Iſles; nous les appellames pour cette raiſon les *mille Iſles*. Les habitans en ſont tout-à-fait noirs, & fort velus, courts, ramaſſés; mais imprudens, ſauvages, & d'un air mechant

chant & traitre. Ils marchoient tous nuds, hommes, femmes & enfans. Ils avoient pour tout ornement une eſpèce de ceinture large de deux doigts, où on voioit entrelacées des dents de cochon; ils en portoient autour du corps, des bras & des jambes. Ils ſe couvroient la tête d'un chapeau de paille orné de plumage de l'*oiſeau de Paradis*. On dit, que cet oiſeau ne ſe trouve nulle autre part que dans ces Iſles; on en trouve en Afrique, mais qui différent de ceux-ci par leurs plumes. Celles de ces Iſles, qui ſont ſituées vers la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée ſont encore appellées Iſles de Popoes. Toutes les fois que les habitans des Iſles viennent à Ternate, à Banda, à Amboine, & aux autres Molucques pour y trafiquer leurs marchandiſes, comme du cochon ſalé, de l'ambre, de la poudre d'or &c. ils y apportent auſſi des oiſeaux de

de Paradis. Mais ils les vendent toujours morts, diſant qu'on les trouve ainſi, le bec fiché en terre, & qu'ils ne peuvent découvrir, d'où il vient. Ils ajoutent, qu'ils ignorent auſſi où il niche. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on voit toujours cet oiſeau au haut de l'air. Il eſt extrêmement leger, conſiſtant presque tout en plumes. Celles de la tête reſſemblent à de l'or pur ; celles de ſa gorge à celles d'un canard, & celles de ſa queuë & de ſes aîles à un panache. Il reſſemble au reſte par le bec & le corps à l'hirondelle, hormis qu'il eſt plus grand. Ceux qui en font du trafic, veulent faire accroire aux étrangers qu'il n'a point de pieds, & que quand il veut dormir, il ſe pend par ſes plumes aux rameaux d'un arbre. Mais la vérité eſt que ces marchands les coupent, pour le rendre plus extraordinaire. En conſéquence de ce conte ils ajou-

tent

tent que le mâle a une cavité ſur le dos, où la femelle couve ſes petits, qui y reſtent juſqu'à ce qu'ils peuvent voler. Pour donner de l'apparence à cette ſupercherie, on lui coupe les pieds ſi près du corps, que dès que la chair commence à ſe ſécher, la peau & les plumes ſe rejoignent ſi bien, qu'il eſt impoſſible d'y appercevoir la moindre cicatrice. On dit qu'il vole toujours, & qu'il ſe nourrit de mouches qu'il prend en l'air. Le mâle eſt d'une couleur plus vive que la femelle. Cet oiſeau eſt autrement appellé, *Manucodiata*, c'eſt-à-dire, *oiſeau de Dieu*. On envoie de ces oiſeaux à Batavia, où on les vend ordinairement la piéce pour trois écus. Les Mores, les Arabes & les Perſans l'eſtiment fort & le regardent comme une grande rareté. Ils en ornent les ſelles des chevaux & leurs voitures; & pour rehauſſer les couleurs de

ſes

ſes plumes, ils y ajoutent des perles & des diamans. Ils les portent même ſur leurs turbans, ſurtout quand ils vont à la guerre, ſe croiant alors à l'abri des armes de leurs ennemis. Le Sophi & le Grand-Mogol ne pouvoient autrefois donner à quelqu'un une plus grande marque de faveur qu'en lui faiſant préſent d'un de ces oiſeaux.

Les habitans des *mille Iſles* portent outre la ceinture, une autre marque d'ornement: ils ſe percent la colomne du nez, par où ils paſſent une baquette, longue d'un doigt & groſſe d'un tuïau de pipe à tabac. Avec cette parure ils ſont auſſi fiers & glorieux, que le ſont ces guerriers Européens, qui ſe laiſſent croître la mouſtache. Cette nation eſt la plus mauvaiſe de toutes celles que nous aions vuës dans la mer du Sud.

Pour ce qui regarde la Nouvelle Gui-

Guinée, c'est un païs extrêmement haut, & chargé de toutes sortes d'arbres & de plantes. Nous fîmes le long de ses côtes un cours de quatre-cens lieuës : & je puis dire que pendant toute cette route je n'y ai pas vû un seul endroit stérile ; c'est ce qui me fait croire, que ce païs doit renfermer bien des choses précieuses, comme des mineraux & des épiceries, parce qu'il est parallele avec ceux où l'on trouve ces richesses. Des personnes dignes de foi m'ont assuré, qu'il y a dans les Moluques des bourgeois libres, qui vont réguliérement à la Nouvelle Guinée, y apportant des morceaux de fer, & les y changeant contre des noix de muscade. Schoutens & autres voïageurs ont conçu une haute idée de ce païs; mais on ne sauroit y entrer ou s'y établir avec peu de monde, les habitans y étant toujours bien armés. Nous hésitâmes ici si nous de-

devions paſſer par toutes ces Iſles en ſuivant le paſſage des Anglois, ou prendre notre cours aux Iſles de Ternate, de Tidore & de Batian, comme le moins dangereux. Pour gagner du tems, nous nous ſervimes du premier, puiſque ſans cela il nous eût fallu faire le tour de toutes ces Iſles avant que d'arriver aux Moluques. Les trois que je viens de nommer & qui ſont ſituées l'une près de l'autre, ſont gouvernées chacune par ſon Roi. La Compagnie des Indes Orientales leur donne une certaine ſomme d'argent par an, parce qu'ils font arracher tous les arbres aromatiques, qui y croiſſent. Les Rois de toutes les autres Moluques, au nombre de plus de cent, dépendent de ces trois.

On dit, que c'eſt de ces Iſles que ſont venus autrefois les trois Mages d'Orient, dont l'Ecriture parle, pour aller à Jéruſalem

& ensuite à Bethlehem y adorer l'Enfant Jesus; & on assûre que tous ces petits Rois avoient été connus alors pour des Astronomes très-habiles, & qu'ils suivoient dans cette science les principes des Egyptiens. On trouve ici des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits de feuilles ou d'écorce d'arbres.

Le jour de la fête des *Rois* les matelots Hollandois prennent une *étoile*, & vont faire leur cour aux Rois de ces trois Isles dont je viens de parler. Ils sont gratifiés alors de plusieurs présens, régalés & traités somptueusement. C'est un grand abus, où la superstition a beaucoup de part; cette fête, de la manière qu'ils la célebrent, sentant le Paganisme. Je ne dois pas oublier de dire ici, que le Roi de Ternate a embrassé la Religion Chrétienne; mais les deux autres sont encore Payens. J'ai eu occasion

sion de m'entretenir plusieurs fois avec quelques Prêtres Malais, adonnés à la secte Mahometane, gens fort versés dans l'Histoire ancienne de l'Asie, qui ont fait plusieurs pélerinages à la Mecque, & qui y ont même fait leurs études: ils m'ont assuré, que dans la Bibliothéque de cette ville il y a une Chronique où il est fait mention des Rois aux Moluques; & qu'il y est dit en termes clairs, *qu'il étoit arrivé, il y a plusieurs siécles, que trois de ces Rois firent un voïage, par l'Arabie, en Judée, à l'occasion d'un phénomene extraordinaire & miraculeux, qui avoit parû alors dans le ciel; & que quelque tems après ils étoient tous trois revenus heureusement dans leur païs.*

Je laisse cette rélation au jugement du Lecteur; & pour reprendre le fil de notre voïage, lui dis, que nous continuames notre cours le long de la terre ferme & d'un

nombre innombrable de petites Isles entre la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée & l'Isle de Gililo. Ce passage se fit non sans grand danger; & nous vimes enfin à notre grande joye, l'Isle de Boere, à la hauteur de deux dégrés de latitude Méridionale, où la Compagnie des Indes Orientales a établi son premier comptoir à l'Oüest.

Chapitre XIX.

I. *Description des Isles de Boere & de Button.* II. *Arrivée à l'Isle de Java.*

L'Isle de Boere est assez élevée, remplie de montagnes, & de bois. Elle est située à deux dégrés de latitude Méridionale. Aussi-tôt que nous y fumes arrivés, un petit navire portant pavillon

lon Hollandois, & sur lequel il y avoit deux hommes blancs & quelques Negres, y vint nous demander à qui nos vaisseaux appartenoient, d'où nous venions, & où nous allions. Nous repondimes, que nous étions venus de la Nouvelle Guinée, dans le dessein d'aller à Batavia. Nous n'eumes garde de leur dire que nous étions de la Compagnie des Indes Occidentales, puisque celle des Indes Orientales n'y veut pas souffrir de ce côté-là d'autres vaisseaux que les siens, & qu'elle a même donné ordre d'attaquer tous les navires étrangers qui pourroient y aborder. Cependant malgré ces ordres il arrive quelquefois, que les Anglois se servent de ce passage; & c'est aussi par cette raison que la Compagnie y entretient quelques vaisseaux qui y croisent toujours durant la Mousson d'Est, pour nettoier ces eaux de tout bâtiment

étranger. Elle prend les mêmes ſoins pendant la Mouſſon d'Oüeſt, pour être ſeule maîtreſſe du commerce des épiceries de ce côté-là. Il y a de l'apparence, que puiſque la Compagnie n'eut pas autrefois la même précaution dans les mers des Iſles Moluques, les Anglois trouverent le moïen d'en tirer des aromates; du moins en vendoient-ils publiquement en Angleterre, ſans qu'on pût deviner d'où ils les tiroient. Les habitans de cette Iſle nous diſoient qu'on y trouvoit une grande quantité d'arbres de giroffle, mais qu'un détachement de ſoldats, que la Compagnie y entretenoit, les arrachoient, parce qu'on en trouvoit aſſez dans l'Iſle d'Amboine; & qu'on faiſoit la même choſe dans toutes les Moluques.

L'Iſle de Boere eſt étendue de quarante à cinquante lieuës; elle eſt aſſez fertile. Les Hollandois

y avoient autrefois un fort ; mais il fut pris & démoli par les habitans, qui firent passer au fil de l'épée toute la garnison. Dans la suite la Compagnie n'y envoya d'autres troupes, que le petit nombre de soldats, occupés à arracher les arbres aromatiques. Enfin ceux qui étoient venus à bord de nos vaisseaux, nous demanderent qui nous étions : après avoir couché par écrit les noms de nos Officiers, s'en retournerent ; & nous continuames notre route en côtoïant l'Isle avec un vent favorable. Les Européens qui se trouvoient dans ce vaisseau, étoient les premiers Chrétiens que nous eumes vûs depuis notre départ du Brezil, savoir depuis le mois de Décembre de l'année précédente jusqu'au mois de Septembre de l'année présente. Nous continuames notre cours, par les Isles voisines qui sont en grand nombre, vers l'Isle

de Button, dans le deſſein d'entrer dans ſon Détroit, pour y prendre quelques rafraîchiſſemens, dont nous eumes un extrême beſoin. Nous y arrivames en peu de tems à la hauteur de quatre dégrés de latitude Méridionale, en cinglant pendant une journée entière le long de ſes côtes, mais ſans appercevoir le Détroit. Enfin, on trouva que nous l'avions paſſé & que nous étions même déjà au-deſſous d'environ huit lieuës. Il y a de l'apparence que nos Chefs l'ayent ainſi dirigé exprès pour arriver d'autant plutôt aux Indes. Nous eſſaïames pourtant, ſi nous pouvions louvoier; mais il n'y eut pas moïen d'aller contre le courant & la Mouſſon qui ſouffloit alors extrêmement fort. D'ailleurs il n'y avoit aucune eſperance d'avoir des vents variables, puiſqu'ils n'y ſoufflent que dans les mois douteux. Ainſi nous regardames de loin ce

beau païs d'un air triſte. Nos malades ſur-tout furent bien affligés d'apprendre ce malheur: d'autant que depuis ces Iſles juſqu'à celle de Java, il n'y a pas un ſeul endroit où l'on pût relâcher en ſûreté ; car ſi nous l'avions fait, on nous auroit confiſqué nos vaiſſeaux. Ce trajet nous fut bien funeſte, la plûpart de nos malades y perdirent la vie, & quelques-uns devinrent ſi foibles, qu'ils rendirent l'eſprit en arrivant à Java.

La ſituation de l'Iſle de Button eſt entre le quatrième & ſixième dégré de latitude Méridionale ; elle eſt à peu près de la même grandeur que Boere. Elle eſt fertile en ris ; on y trouve auſſi toutes ſortes de bêtail & de poiſſons, de même que des cloux de giroffle & des noix muſcates. Le Roi y a un fort, où l'on voit planté l'étendart Hollandois ; mais la garniſon n'eſt pas Hollan-

doiſe. La Compagnie y envoie annuellement quelques Députés, pour y faire arracher tous les arbres de girofles; & pour dédommager le Roi de cette perte, elle lui donne une certaine ſomme d'argent par an. La nation de cette Iſle eſt la plus fidèle de toutes celles qui habitent les Iſles Moluques envers la Compagnie des Indes Orientales. Elle l'a aſſiſté fortement, non ſeulement contre les Portugais, mais auſſi contre les propres habitans qui ſe ſont ſoulevés; deſorte qu'elle a le plus contribué à rendre cette Compagnie maîtreſſe abſolue du commerce de ce côté-là: & c'eſt pour cette raiſon qu'elle joüit de plus grands priviléges que les autres nations des Iſles Moluques. Quand ils entrent dans un fort de la Compagnie, dans quel païs que ce ſoit, il leur eſt permis de garder leurs armes; ce qui n'eſt pas accordé aux habitans du lieu mê-

même où le fort eſt ſitué. Il y a quelque tems que le Roi de cette Iſle envoia ſon fils aîné à Batavia en qualité de ſon Ambaſſadeur. Sa ſuite étoit des plus nombreuſes. La Compagnie le reçut avec de grandes marques de diſtinction, & lui fit tous les honneurs imaginables. On n'auroit pas pris ce jeune Prince pour un Indien, s'il n'eût porté un turban, qui étoit à trois étages, enrichi de broderie d'or & de quantité de pierreries. Le reſte de ſon habillement étoit tout à fait à la Françoiſe: & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'au lieu d'un coutelas il portoit une épée; ce qui ne s'eſt encore vû d'aucun Ambaſſadeur. Sa ſuite étoit des plus nombreuſes. Ils étoient tous habillés à l'Indienne. Douze d'entre eux étoient armés de cuiraſſe & de bouclier, aiant à la main l'épée nue qui repoſoit ſur l'épaule. Je ne parle de cet

Am-

Ambassadeur & de son entrée à Batavia, que parce que je me souviens de la grande mortalité qui regnoit alors dans ces contrées, tant parmi les animaux que parmi les hommes, & qui enleva entre autres cinq cens personnes de la suite de ce Prince. La maladie étoit une fiévre chaude ou maligne si pestilentielle, que pendant le cours d'une année on vit perir près de cent cinquante mille personnes. Les Européens, les Originaires du païs, les Chinois, les Négres, les Mahometans, tous en furent attaqués. J'en ai aussi été incommodé, mais d'une manière moins violente. Cette maladie épidémique regnoit non seulement à Batavia, mais se répandit aussi dans le Roïaume de Bengale & dans tous les Etats du Grand-Mogol, où les morts étoient sans nombre. Dans l'Isle de Japon ce fleau fit aussi de terribles ravages: les habi-

tans

tans, en sortant de leurs maisons sains & se bien portant, tomberent dans les ruës comme des mouches. On a remarqué que cette maladie se fit sentir dans tous les endroits situés à l'Oüest. La cause en doit être attribuée à la sécheresse; car comme il n'y étoit tombé de la pluye depuis deux ans, l'air fut infecté de la trop grande quantité des vapeurs minerales.

Comme c'étoit en vain que nous eumes essaïé de remonter vers le Détroit de l'Isle de Button, & que nous n'ôsames pas aborder à quelque autre endroit, ainsi que l'ai dit plus haut, nous passames au travers des Moluques & arrivames enfin, aprés avoir souffert bien des miséres & perdu beaucoup de monde, à la vûë de la côte de Java, au mois de Septembre de l'an 1722. Nous allames d'abord mouiller à la rade de Japara,

ra, en ſaluant cette ville & le fort de quelques coups de canon.

CHAPITRE XX.

I. *Deſcription de la ville de Japara & de la côte de Java.* II. *Arrivée à Batavia.*

NOus fîmes auſſi-tôt préparer nos chaloupes pour nous tranſporter à Japara. En y arrivant, nous fumes bien ſurpris de voir que pendant notre navigation à l'Oüeſt nous nous étions mécomptés d'un jour entier; car ſelon nous c'étoit alors le vendredi, & ceux de cette ville avoient le ſamedi. Nous ne ſommes pas les ſeuls qui ſe ſoient trompés à cet égard. Les Eſpagnols, qui du tems de Magellan furent tranſportés en Amerique & de-là aux Iſles Philippines, tomberent dans cette erreur

erreur de calcul; & la même différence ſubſiſte encore aujourd'hui parmi eux, ſans qu'ils trouvent à propos de la rectifier.

Notre Amiral & nos Capitaines ſe rendirent d'abord chez celui qui y réſidoit de la part de la Compagnie, pour lui donner connoiſſance de notre arrivée. C'étoit un Enſeigne, nommé *Kuſter*, très honnête homme. Il fit auſſitôt aſſembler le conſeil pour déliberer ſur ce qu'il y eut à faire par rapport à nous. Toutes ces perſonnes & d'autres apprennant notre triſte ſituation, nous plaignirent beaucoup. En effet, notre ſort étoit bien digne de compaſſion. Il n'y eut environ que dix hommes dans nos vaiſſeaux qui ſe portoient bien, dont je fus du nombre. Vingt-ſix y étoient actuellement très-malades; & pendant tout notre voyage le nombre de ceux qui furent emportés par maladie,

die, sans y comprendre ceux qui furent tués dans les différentes actions que nous eumes avec des sauvages, se réduisoit à septante hommes. Aussi-tôt qu'on eut donné connoissance de notre arrivée, le premier soin que nous eumes, fut de transporter nos malades à terre dans les hamacs. Quatre d'entre eux étoient si foibles, qu'on jugea bien qu'ils ne purent supporter le mouvement; & c'est pourquoi qu'on les laissa dans les vaisseaux. Ce nouveau surcroît de malheur les saisit tellement, qu'ils moururent le lendemain. Ceux qu'on transporta, furent logés dans une Isle sous des tentes; on en eut tous les soins imaginables, & on ne leur refusa rien de tout ce qu'on crut être propre à leur rendre leur premiere vigueur. Plusieurs cependant d'entre eux ne purent échapper de la mort.

Mr.

Mr. Kuster ne manqua pas de donner avis de notre arrivée au Commandant de la côte de Java; lequel manda d'abord cette nouvelle au Gouverneur-Général de Batavia, qui pour lors étoit Monsieur *Swaardekroon*. La réponse que celui-ci fit, paroissoit très-favorable. Il promit de nous assister en tout ce qui pouvoit nous faire plaisir; ajoutant, si je ne me trompe, que tout nous seroit fourni, en vivres & en monde, pour faire ce voyage de Batavia, & que nous n'avions qu'à nous y rendre au plûtot. En attendant nous nous divertimes ici assez bien. Les habitans eurent une véritable compassion de nous; & nous firent beaucoup d'amitié. Nous commençames donc à reprendre notre bonne humeur. C'est ainsi que l'homme est constitué: une heure de plaisir & de joye lui fait oublier tous ses malheurs passés.

 Mais

Mais ce qui me choqua extrêmement, fut la vie scandaleuse que nos matelots commencerent à mener. Des gens, qui quelques jours auparavant ne firent que prier, que gémir, que se plaindre, se livrent ici aux plaisirs les plus infames. Tous leur passetems ne consistoit qu'à jurer, s'enyvrer & hanter jour & nuit les lieux de débauche. J'ai remarqué qu'en général la conduite du petit peuple de ces quartiers est extrêmement déréglée. Il y a de ces malheureux, qui demandent aux nouveaux venus, *s'ils n'avoient apporté de la patrie quelques nouvelles façons de jurer.*

La ville de Japara est située au pied d'une haute montagne; elle est de grandeur médiocre, & habitée par des Javanois, Chinois & Hollandois. Dans le tems que les Portugais possedoient cette ville, elle étoit plus grande qu'elle

le n'est aujourd'hui. La Compagnie des Indes Orientales, avant qu'elle fut en possession de Jacatra, y établit un entre-pot pour ses marchandises & un principal Comptoir, d'où les autres Comptoirs de Java dépendoient tous. Mais cet établissement tomba, & le Comptoir fut transporté à Sameran. Le port de Javara est sûr & facile. Sur la montagne, au pied de laquelle la ville est située, est un fort, construit presque tout de bois, qui commande toute la rade. On l'appelle la montagne invincible, parce que les Javanois y ont été souvent battus par les Portugais. Le Roi de Japara réside ordinairement dans un endroit nommé Katasure, situé à vingt-neuf lieuës dans le païs. Les Hollandois y ont un fort où ils entretiennent une bonne garnison, tant pour s'assurer de cette conquête que pour servir de garde au

Roi. Ce Prince qui eſt de la ſecte de Mahomet, ſe fait ſervir à la manière des Orientaux, par des femmes ; il en prend tant qu'il veut. Quelques-uns de ſes Prêtres ſont obligés d'aller tous les ans une fois à la Mecque, pour y faire des vœux pour la conſervation du Roi & de toute ſa famille. Ses ſujets lui ſont très-fidèles & fort dévoüés. Les principaux d'entre eux, toutes les fois qu'ils veulent lui parler, doivent l'approcher en rampant ; mais en tems de guerre ce céremoniel gênant ne ſe pratique point. Ceux qui font la moindre faute, ſont d'abord tués d'une eſpéce de poignard, qu'on nomme *Krid*; ce genre de punition mortelle y eſt ordinaire & preſque la ſeule.

Les Naturels du païs ſont bruns, d'une taille médiocre, aſſez bien faits ; leurs cheveux ſont noirs & longs ; quelques-uns cependant ont

ont ſoin de les racourcir ſouvent. Ils ont le nez plat & écraſé, les dents vilaines; ce qui vient du ſuc de *Betel* & de *Fauſel*, qu'ils machent continuellement. *Fauſel* eſt une eſpéce de noiſette, ſemblable à une noix muſcade, mais plus petite, ſans odeur & renfermant du jus rouge. C'eſt ce même jus, dont on ſe ſert pour peindre les toiles, connues ſous le nom de *Zits*. L'arbre qui porte ce fruit eſt droit, ayant les feuilles ſemblables à celle d'un cocotier. *Betel* eſt une plante qui pouſſe des branches longues & rampantes. Ses feuilles reſſemblent à celles d'un citronier, d'un goût amer, ayant tout de leur long de petites côtes. Son fruit a la figure de la queuë d'un lezard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, & d'une odeur agréable. Les Indiens portent toujours avec eux de la feuille de *Betel* & ſe la

présentent par cérémonie. Ils en mâchent presque continuellement, comme je l'ai déjà dit ; mais comme elle est amere, ils la mêlent avec l'*Areca* ou *Fausel*, & des écailles d'huitres calcinées. De cette manière ils la trouvent d'un goût très-agréable. Après qu'ils en ont sucé le jus, ils jettent le marc. Quelques-uns y ajoutent de la chaux, de l'ambre & du cardamome ou du tabac de Chine. Plusieurs Européens ont contracté si fort cette même coutume, qu'ils ne sauroient plus y renoncer; mais quelques-uns d'eux l'ont payé chérement, les Négres y ayant mêlé des drogues pour les empoisonner.

Un des plus grands divertissemens de cette nation, & qu'elle aime le plus, ce sont leur *Tandakkes* ou Comedies. Les femmes qui y jouënt sont ornées extraordinairement. Ces Comedies consistent

ſiſtent preſque uniquement dans le chant, la danſe & leur muſique, qui n'eſt pas grand' choſe. Tous leurs inſtrumens ſont une eſpéce de petits tambours, ſur lesquels ils battent cependant avec modification, donnant le ton haut ou bas, comme ils veulent. Ceux qui danſent s'y réglent, faiſant de leurs membres les contorſions les plus difficiles & les plus drôles que j'aie jamais vûes. On aime auſſi dans ce païs les jeux tournois, à la manière des anciens Romains. Les Rois même & les principaux Seigneurs y aſſiſtent ſouvent. On s'y divertit auſſi au combat des coqs; & à la manière des Anglois on y fait des gagures conſidérables, enſorte que plus d'un Javanois s'eſt ruiné par-là.

Ce païs abonde en toutes ſortes de choſes néceſſaires à la ſubſiſtance de l'homme. On y trouve des bêtes à cornes, des cochons,

principalement une quantité prodigieuſe de poules, des pigeons; mais les moutons y ſont rares, parce que les roſées & les paturages les enflent & les tuent. A l'égard des bêtes ſauvages, il y a des bufles, des cerfs, des tigres, des Rinoceros. Les Indiens recherchent beaucoup la corne de cet animal. Ils en font un vaſe à boire, & prétendent qu'en s'en ſervant ils ne peuvent être empoiſonnés, puiſque le vaſe ſe fend d'abord qu'on y met du poiſon. La terre y eſt auſſi très fertile; le poivre, le gingembre, la canelle, le ris, le cardamome y croiſſent en abondance. On y ſeme auſſi du caffé avec ſuccès. Les arbres fruitiers, comme des cocotiers, figuiers, & d'autres n'y manquent point; & comme ils ſont toujours verds & qu'une grande quantité en eſt ſur les bords des riviéres, on y a de charman-

tes

tes promenades. Les cannes-à-sucre y sont en quantité. La vigne porte sept fois des raisins, mais on n'en peut faire du vin, parce que la nature en précipite trop la maturité. La mer & les riviéres y fournissent aussi d'excellens poissons de toute espéce; de sorte qu'on peut dire avec raison, que Java est une des plus belles & des plus fertiles Isles qu'il y eut sous les cieux.

Après un délassement d'environ un mois, nous commençames à nous préparer à notre voyage de Batavia, pour y profiter des belles promesses, que le Gouverneur-Général nous avoit faites. Et après nous être divertis encore les deux jours avant notre départ avec nos amis, nous primes congé d'eux. Ils nous donnerent alors toutes sortes de provision que nous envoïames sur nos vaisseaux. Enfin nous les quittames avec beaucoup

de regret & nous embarquames. Nous fimes voile toujours à l'Oüest le long des côtes jusqu'à septante lieuës, & arrivames ainsi avec un vent des plus favorables à la rade de Batavia. Et après avoir salué le fort de plusieurs coups de canon, nous allames jetter nos ancres à côté des vaisseaux qu'on y chargeoit pour les renvoier en Hollande.

Chapitre XXI.

I. *Nos vaisseaux sont arrêtés, & nous sommes faits prisonniers, & repartis sur une flotte de la Compagnie des Indes Orientales, qui partit quelque tems après pour la Hollande.* II. *Description de la Ville de Batavia & de ses habitans.*

Aussi-tôt que nous fûmes à l'ancre, Mr. Roggewein & le Capitaine de son vaisseau se mirent

rent dans la chaloupe, dans le deſſein d'aller à Batavia. Mais ils ne furent pas ſi-tôt en mer, que nous vimes venir au-devant d'eux la chaloupe du Commandeur de Batavia, dans laquelle étoit le Fiſcal & autres Committés. Ces Meſſieurs diſoient d'abord à l'Amiral de s'en retourner, ce qu'il fit ſans héſiter ; & les deux chaloupes étant arrivées près de nos vaiſſeaux, le Fiſcal nous annonça l'arrêt au nom du Gouverneur-Général. Nous fûmes d'abord comme aſſiégés par quelques gros vaiſſeaux, afin que nous ne puiſſions échapper ; & peu après arriva quelques centaines de ſoldats qui s'emparerent de nos deux navires. Tous ces contretems chagrinerent extrêmemement Mr. Roggewyn, qui ſe repentit, mais trop tard, d'avoir pris la route de Batavia. Ainſi nos vaiſſeaux furent déclarés de bonne priſe, la charge confiſquée,

&

& tous les effets vendus au plus offrant. Quant à nous, nous fûmes repartis sur différens vaisseaux de la Compagnie prêts de repatrier.

La cause pourquoi nos vaisseaux furent arrêtés, c'est que par l'Edit publié par les Etats de Hollande il étoit défendu à tout vaisseau particulier & à tous ceux de la Compagnie des Indes Occidentales d'aborder à quelque endroit appartenant à la Compagnie des Indes Orientales, qu'autrement que tous ceux qui y contreviendroient, seroient traités comme ennemis, leur vaisseaux confisqués & déclarés de bonne prise. Cependant il est permis à la Compagnie des Indes Occidentales d'envoier des vaisseaux jusqu'à la hauteur de trente six dégrés de latitude Méridionale, pour trafiquer le long des côtes d'Afrique.

On nous fit donc grand tort de nous traiter ainsi, notre dessein étant

étant d'une tout autre nature ; puiſque nous ne ſongions pas au trafic. Nous voulumes uniquement, dans la triſte ſituation à laquelle nous étions réduits, chercher du ſecours & un azyle parmi nos compatriotes. Le ſujet de notre voyage en partant d'Amſterdam, ne regardoit que la découverte des païs du Sud inconnus ; & ſi nous euſſions eu le bonheur d'y réüſſir comme nous eumes ſouhaité, nous ne ſerions jamais allés à Batavia. Cette conſideration a été cauſe, que dans la ſuite l'affaire étant dégénerée en procès entre les deux Compagnies, les Etats-Généraux après une mûre déliberation donnerent gain de cauſe à celle des Indes Occidentales ; & on lui donna pour les deux vaiſſeaux ſaiſis, deux autres plus beaux & plus grands. La valeur de la charge, après qu'elle fut taxée, lui fut reſtituée ; & on païa à l'équi-

quipage les gages ordinaires pour autant de tems qu'il falloit depuis le départ de Batavia júſqu'au retour en Hollande. La Compagnie des Indes Orientales fut auſſi condamnée à tous les fraix du procès, outre une ſomme conſidérable, quelle païa à ſa partie en forme de ſatisfaction.

La ville de Batavia eſt ſituée dans l'Iſle de Java à la hauteur de ſix dégrés de latitude Méridionale; elle eſt la Capitale de tous les vaſtes états ſoumis à la Compagnie. Elle ſert auſſi d'entre-pot de toutes les marchandiſes & richeſſes, qui appartiennent à la même Compagnie. Elle fut conquiſe l'an 1618. & s'appelloit avant ce tems-là Jacatra. Les Hollandois bâtirent tout près de cette ville un fort, auquel ils donnerent le nom de Batavia. Lorſqu'il fut achevé, les habitans de cette Iſle animés & aſſiſtés par les Anglois, l'at-

l'attaquerent diverſes fois ſans ſuccès ; ils le tinrent comme bloqué pendant quelque tems. Mais enfin la Compagnie reçut un ſecours conſidérable de pluſieurs vaiſſeaux, commandés par l'Amiral Koen. Les affaires prirent alors une autre face. Le ſiége fut levé, & les habitans de cette l'Iſle de même que les Anglois obligés de ſe retirer avec précipitation. Les Hollandois ſe voiant délivrés de leurs ennemis, & faiſant attention à la ſituation avantageuſe du fort, réſolurent d'y bâtir une ville. Pour cet effet on raſa celle de Jacatra, & on érigea ſur ſes ruines cette fameuſe ville qui s'appelle Batavia, nom que portoit le fort. La ville fut enſuite pouſſée à ſa perfection avec beaucoup de diligence, malgré pluſieurs obſtacles de la part des deux Rois de Mataram & de Bantam qui l'aſſiégerent, le premier en 1629. &

l'au-

l'autre en 1649. Elle eſt enceinte d'un rempart de vingt & un pieds de hauteur, revêtu de pierres de taille en dehors, & flanqué de vingt-deux baſtions. Ce rempart eſt environné d'un foſſé d'environ quinze verges de largeur, & fort profond, ſur-tout lorſque la marée eſt haute au printems. Les avenues de la ville ſont défendues par pluſieurs forts, garnis la plûpart de beaux canons de fonte. Les principaux en ſont au nombre de ſix, ſavoir Anſiol, Anke, Jacatra, Ryſwyk, Noordwyk & Vyfhoek.

Le fort d'Anſiol eſt ſitué ſur une riviére de même nom à l'Orient du côté de la mer, & éloigné d'environ douze cens verges de la ville. Il eſt bâti de pierres de taille en quarré, & il y a toujours un nombre ſuffiſant de ſoldats qui le gardent.

Le fort d'Anke eſt ſur une riviére de même nom à l'Occident ſur

ſur la côte, & éloigné de la ville d'environ cinq cens verges; il eſt auſſi conſtruit de pierres de taille en quarré.

Le fort de Jacatra, ſur le bord de la riviére de ce nom, eſt de la même forme que les deux précédens, & éloigné de la ville au Nord-Eſt, d'environ cinq cens pas. On y va par une belle allée d'une double rangée d'arbres, & bordée de chaque côté de maiſons de plaiſance & de jardins.

Les trois autres forts de Ryſwyk, Noordwyk & Vyfhoek ſont conſtruits de la même manière que les autres, & ſont ſitués du côté de la terre à une petite diſtance de la ville. Ainſi les deux premiers ſervent à la ſureté de la ville du côté de la mer, & les quatre autres à en garantir les avenuës, du côté de la terre, auſſi bien qu'à defendre les habitans qui ſont établis dans ces quartiers-là, avec

leurs plantages & leurs jardins. Par toutes ces dispositions on voit facilement que l'ennemi ne sauroit guères surprendre cette ville, puisqu'il trouveroit par tout une forte résistance. Une autre précaution qu'on prend, c'est de ne laisser passer personne au-delà des forts, qu'au moïen d'un passeport.

La riviére qui a conservé son ancien nom de Jacatra, traverse la ville par le milieu, & forme quinze canaux d'eau vive, dont les quais sont garnis de grandes pierres de corail, & bordés d'arbres toujours verds; ce qui fait un aspect des plus charmans. Sur ces canaux il y a cinquante-six ponts, outre ceux qui sont hors de la ville.

Les ruës sont tirées au cordeau, & généralement larges de trente pieds. Les maisons sont bâties de pierres de taille sur le modelle de celles de Hollande, & fort élevées depuis quelque tems, par ce qu'on n'est

n'eſt point expoſé à la violence des ouragans.

La ville a environ une lieuë & demi de circuit. Ses environs ſont tous remplis de maiſons; de-ſorte que je crois qu'il y demeure dix fois plus de monde que dans la ville même : ainſi on les doit conſiderer comme des fauxbourgs. Il y a dans la ville cinq portes y compriſe celle du Port, auprès de laquelle l'on a fait une barriere, qui ſe ferme toujours à neuf heures du ſoir, & qui jour & nuit eſt gardée par des ſoldats. Il y a eu autrefois une ſixième, nommée *porte de Speelman*, parce que le Gouverneur Speelman, mort le 11. Janvier 1684. s'en ſervoit pour ſa commodité; mais elle a été murée dans la ſuite.

Il y a une belle maiſon de ville, & quatre Egliſes Réformées. Dans la premiere, nommée *Kruiskerck*, ou l'Egliſe de *la Croix*,

bâtie en 1640. & dans la seconde bâtie en 1670. on prêche en Hollandois, La troisième est pour les Portugais Réformés, & la quatrième pour Malais Réformés. Outrée ces Eglises il y en a plusieurs autres pour toutes sortes de Religion. Il y a encore dans cette ville des hôpitaux, un *Spinhuys* ou maison de correction où l'on enferme les femmes de mauvaise vie; une maison des orphelins, des magazins, des agrés & des épiceries, des chantiers, des corderies, des maisons des arts méchaniques, des Charpentiers & des matelots, & plusieurs autres bâtimens publics. La garnison est ordinairement composée de deux à trois mille hommes.

Outre le grand nombre des forts, dont j'ai parlé, il y a encore la fameuse citadelle de Batavia; c'est une très-belle forteresse quarrée, située à l'embouchure de la riviére tout contre la ville,

&

& flanquée de quatre bastions, dont deux commandent la ville & les deux autres la mer. Il y a deux portes principales, l'une qu'on nomme la porte de la Campagne, qui a été bâtie en 1636. avec un pont de pierre de taille, de quatorze arches, vingt-six toises de longueur, & dix pieds de largeur. L'autre porte qu'on nomme la porte de l'Eau, a été bâtie en 1630. & sert de bureau aux Gardes-magazins, qui ont leurs logemens des deux côtés le long de la courtine. Il y a deux autres petites portes dans les courtines à l'Orient & à l'Occident, qui ne s'ouvrent que lorsqu'il faut charger & décharger le canon, les boulets & les munitions de bouche.

C'est dans cette citadelle que demeure le Gouverneur-Général des Indes. Son Hôtel est bâti de brique, à deux étages, & a une très-belle façade à l'Italienne. Vis-

à-vis de cet Hôtel est la maison du Directeur-Général qui est la premiere personne après le Gouverneur. Les Conseillers & les principaux Officiers de la Compagnie y ont aussi leurs logemens, de même que le Médecin, le Chirurgien & l'Apothicaire. Il y a encore dans la Citadelle une petite Eglise octogone, fort propre & fort claire, bâtie en 1644. On y a aussi divers arsenaux & des magazins fournis de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années. Enfin la Citadelle est le bureau général, où l'on garde toutes les archives, & ou l'on expédie toutes les affaires qui regardent la Compagnie.

La ville de Batavia est habitée non seulement par des Hollandois, mais aussi par un grand nombre d'Indiens de différentes nations. Les premiers sont ou francs bourgeois, ou attachés au service de la Compa-

pagnie. Il y a auſſi des Portugais, des François & d'autres Européens, qui s'y ſont établis uniquement pour le commerce. Ces Portugais deſcendent pour la plûpart de ceux qui demeurerent autrefois ici & à Goa. Comme ils trouvoient toutes les commodités ſous un gouvernement dont les loix ſont douces & équitables, ils n'ont pas trouvé à propos de ſe retirer ailleurs lors de la réduction des côtes de l'Iſle de Java ſous la domination de la Compagnie. Ils ſont aujourd'hui preſque tous de la Religion Réformée. Les Indiens ſont Javanois ou Originaires du païs, Chinois, Malais, Négres, Amboiniens, Arméniens, de l'Iſle de Bali, Mardykers, Macaſſars, Timores, Bougis &c.

C'eſt une choſe curieuſe, ſpectacle des plus frappans que de voir dans une même ville ce grand nombre de différentes nations, dont

chacune y vit de la même manière que chez elle. On s'y apperçoit à tous momens d'autres uſages, d'autres mœurs, d'autres habillemens, des viſages de différentes couleurs, des noirs, des blancs, des bruns, des olivâtres. Chacun y ſuit ſa manière de vivre ; chacun y parle ſa propre langue. Malgré tant de coutumes, oppoſées les unes aux autres, on voit une aſſez grande union entre ſes citoiens au moïen du commerce qui en eſt l'ame & qui les approche mutuellement. Ainſi toutes ces parties différentes compoſent un tout très-uniforme, ſous les auſpices & ſous la protection des loix également ſages & impartiales d'une puiſſante Compagnie.

A l'égard de la liberté de conſcience, tous les habitans de la ville de quelque ſecte qu'ils ſoient, en joüiſſent ; mais ils n'y ont point d'exercice public. Il n'y eſt pas per-

permis non plus que dans les Provinces-Unies, aux Prêtres ou Moines Catholiques Romains de paſſer dans les ruës en habit de leur Ordre. On n'y ſouffre pas du tout des Jéſuites, de peur que par leurs intrigues ils ne donnent lieu à des deſordres & des troubles, ainſi qu'ils ont fait en pluſieurs autres endroits où ils ſe ſont établis. Pour ce qui eſt des Chinois, comme leur Religion eſt une abomination, on ne leur permet point d'avoir un Pagode dans la ville. Ils en ont un à une lieuë de-là au même endroit, où ils enterrent leurs morts.

Chaque Nation Indienne à Batavia a ſon chef qui prend ſoin de ſes intérêts ; mais il n'ôſe décider d'une affaire tant ſoit peu conſidérable, & ſes fonctions ne regardent proprement que les affaires de ſa Religion, & quelques légeres diſputes qui peuvent ſurvenir entre

ſes compatriotes. Je dirai quelques mots de chacune de ces nations Indiennes, pour en donner quelque idée au Lecteur.

Les Javanois s'adonnent à l'agriculture, ou à la pêche, ou à faire des bâteaux, qui ſont en forme de croiſſant. Ils ne portent d'autres habits qu'une eſpéce de Japon qui leur va depuis la ceinture juſqu'aux genoux, & le reſte du corps eſt nud. Quelques uns portent une eſpéce d'écharpe, où ils attachent une petite épée. Ils ont la tête couverte d'un petit bonnet. Leurs cabanes ſont généralement beaucoup plus propres que celles des autres Indiens; elles ſont conſtruites de *Bambochcs* fendues, aïant un grand toit qui avance ſur le devant, où ils ſ'aſſient & prennent l'air.

Les habitans Chinois ſont en grand nombre; on en compte dans la ville & aux fauxbourgs jusqu'à cinq

cinq mille. Ils sont nés pour le commerce, ennemis de l'oisiveté, & ne trouvent rien de pénible lorsqu'ils voyent quelque apparence de gain. Ils se contentent de peu pour vivre. Ils sont avec cela hardis, entreprennans, adroits & industrieux. Ils ont une pénétration & une subtilité d'esprit extraordinaire; & ils disent communément que les Hollandois ont un œil, mais que quant à eux, ils en ont deux. Ils sont extrêmement trompeurs & se font une gloire de pouvoir attraper ceux qui commercent avec eux. Ils surpassent les autres nations Indiennes dans la navigation & dans l'agriculture. La plûpart des moulins à sucre leur appartiennent, & ils sont les principaux distilateurs d'*Arac*, qui est une eau de vie qu'on tire du ris. On la transporte dans toute l'Asie, & la Compagnie s'en sert aussi dans ses vaisseaux

ſeaux. Ils tiennent auſſi preſque toutes les boutiques de la ville, & les auberges. Ce ſont auſſi eux, qui afferment les plus gros péages & les droits de la Compagnie. Les Chinois ſont aſſez bien faits, d'une couleur olivâtre. Ils ont la tête ronde, les yeux petits, le nez plat. Ils ne ſe coupent pas les cheveux comme ceux qui demeurent dans la Chine même, qui ſont obligés de le faire depuis que les Tartares s'en ſont rendus maîtres. Et toutes les fois qu'un Chinois vient de ſa patrie ici, il les laiſſe croître & les fait treſſer proprement. Il en faut excepter leurs Prêtres qui ont la tête toujours raſée. Ils vont toujours la tête nue, & portent un éventail à la main. Ils ſe laiſſent auſſi croître les ongles de leurs doigts avec leſquels ils ont une merveilleuſe adreſſe de faire des tours de paſſe-paſſe; de ſorte qu'il faut être extrêmement ſur

ſes

ſes gardes pour n'en pas être la dupe. Leurs habits ſont un peu différens de ceux qu'on porte dans leur païs. Ils ont des robes fort amples, dont les manches ſont larges, & faites de toile de cotton, & ſous ces robes ils portent des culotes ſi longues qu'elles leur deſcendent juſqu'au talon. Au lieu de ſouliers ils ſe ſervent de petites mules, & ne portent point de bas. Leurs femmes ſe ſervent auſſi de longues robes de toile de cotton; elles ſont fort vives, adonnées à l'impudicité & à la débauche. Les Chinois en général ne font de différence entre les viandes, & ne ſavent ce que c'eſt animal pur ou impur; & on les voit manger des chiens, chats, rats & autres bêtes ſans diſtinction. Ils aiment beaucoup les feſtins & les ſpectacles. La fête de leur nouvel an ſe célébre au commencement de Mars & dure ordinaire-

ment

ment un mois entier. Pendant ce tems-là ils ne font que ſe divertir, principalement à la danſe, qui ſe fait en rond, au bruit de quelques baſſins, de trompetes & de flûtes, dont la harmonie n'eſt pas des plus agréables. Cette même muſique eſt auſſi en uſage à la Comedie & aux enterremens. Leur Comedie n'eſt pas grand-choſe. Ils jouënt leurs rôles partie en parlant, partie en chantant avec des mouvemens de corps fort ſinguliers. Tous les perſonnages ſont des filles qui ſont élevées à cela dès leur enfance; celles qui jouënt des rôles d'homme ſont déguiſées. Toutes les fois qu'ils veulent faire repréſenter une Comedie, il faut qu'ils païent pour la permiſſion cinquante écus à la ville. Ils y racontent & décrivent les exploits de leurs anciens Héros & Saints. Les théatres ſe dreſſent dans la ruë devant la

maison de celui qui donne le Spectacle à ses fraix.

Les enterremens des Chinois sont fort remarquables ; & ceux des riches très-somptueux. Les tombeaux sont comme de petits Mausolées, & fort magnifiques. Les convois funébres sont ordinairement fort pompeux, & quelquefois composés de plus de cinq cent personnes de l'un & de l'autre sexe. Les femmes qui s'y trouvent, sont vêtues de blanc. On porte à ces enterremens, outre les instrumens de musique, des drapeaux, des parasols & des dais. C'est sous un de ces dais qu'ils portent leur principal idole, que l'on nomme *Joostje à Batavia ;* j'en parlerai ci-après.

Les Chinois d'ici suivent la Religion de leur païs; mais ils n'ont point, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, de Pagodes dans la ville. Ils en ont un à une lieuë de-là, où ils s'as-

s'assemblent pour faire l'exercice de leur Religion. Ils sont peut-être les plus grands idolatres & Païens de tous les Indiens, puisqu'ils font des offrandes au Diable & l'adorent. Il est vrai qu'ils avoüent qu'il y a un Dieu; que c'est un bon homme qui ne fait du mal à personne & dont il n'y a rien à craindre. Si l'on leur demande pourquoi ils honorent donc le Diable: ils répondent qu'ils tachent de l'avoir pour ami & qu'il ne les punisse point, étant un homme très-méchant qui se plait à tourmenter les hommes. Ils le représentent sous la figure de l'idole, dont j'ai déjà parlé, & qu'on nomme ici *Joostje de Batavia.* Ils ont institué aussi à son honneur des fêtes & des jours de grandes réjouïssances.

Les Chinois à l'imitation des Javanois, sont extrêmement adonnés aux jeux & aux gagures.

Cet-

Cette paſſion les pouſſe à la fureur, principalement dans les combats des cocqs du tems des réjoüiſſances du nouvel an. Ils ſe poſſédent ſi peu au jeu, qu'il y en a qui après avoir perdu tout leur argent, maiſons, meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, les ongles de leurs doigts & enfin les vents; c'eſt-à-dire que ſi la fortune leur eſt contraire, ils ne peuvent plus diſpoſer de leurs femmes, ni de leurs enfans: il ne leur eſt pas permis non-plus de laiſſer croître leur barbe ni leurs ongles, ni ſe mettre à bord de quelque navire pour faire du trafic; deſorte qu'ils deviennent par-là les plus miſérables de tous les mortels, & ſe trouvent ordinairement obligés à ſe mettre au ſervice de quelque autre Chinois. Il ne leur reſte qu'une ſeule reſſource, c'eſt lorſque quelques-uns de leur famille, ſoit ici, ſoit en Chine, veut bien païer

pour eux la même ſomme que les vainqueurs avoient mis contre. Dans ce cas ils peuvent ſe relever & rentrent dans leur première poſſeſſion.

Les Malais qui demeurent à Batavia, s'attachent principalement à la pêche; leurs batteaux ſont fort propres & luiſans, & les voiles ſont de paille. C'eſt une nation méchante. On entend ſouvent parler de meurtres qu'ils commettent pour quelque peu d'argent. Ce ſont de grands fourbes, qui ne négligent aucune occaſion pour tromper un Chrétien. Leur dernier Capitaine ou Chef fut foüetté & marqué publiquement, il y a quelques années, à cauſe de ſes tromperies & fraudes. Ses biens furent confiſqués, & lui rélegué comme un bandit dans l'Iſle de Ceylan. Depuis ce tems-là on n'a pas encore fait un autre Chef des Malais. Leurs habits ſont de

toiles de cotton ou d'étoffes de ſoye. Les hommes s'enveloppent la tête d'une toile de cotton, & leurs cheveux qui ſont fort noirs, ſont noüés par derriere. Les femmes les plus conſidérables ſont habillées d'étoffes de ſoye à fleurs ou à raïes, & font flotter leurs robes d'une manière agréable. J'oublie de dire qu'ils ſuivent la ſecte des Mahometans.

Les Négres qui demeurent à Batavia, ſont preſque tous Mahometans. Ils viennent la plûpart du côté de Bengale, & s'habillent à peu près comme les Malais, & demeurent auſſi dans le même quartier. Les uns s'appliquent à des métiers, les autres ſont des colporteurs allant dans les ruës avec une manne remplie de merceries, comme du corail, des perles de verre & autres brimborions de cette nature. Les plus conſidérables d'entre eux exercent le né-

goce, particuliérement celui de pierres à bâtir qu'ils apportent des Isles voisines.

Les Amboiniens s'appliquent principalement à bâtir des maisons de bamboches, dont les fenêtres sont de cannes fendues & arrangées ingénieusement en diverses figures. Ils sont hardis & courageux, mais fort mutins ; aussi demeurent-ils hors de la ville proche du cimetière des Chinois. Ils ont un Chef, à qui ils doivent obéïr, & qui dans ce quartier-là a une très-belle maison fort parée à leur manière. Ils sont tous Idolatres. Leurs armes sont de grands sabres & de longs boucliers. Les hommes ont autour de la tête une toile de cotton, dont ils laissent pendre les deux bouts, & ornent de fleurs cette espéce de turban. Les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & s'enveloppent les épaules d'une toile de coton qui laisse

laisse les bras nuds. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'ôle, & ont deux ou trois étages, de même que deux ou trois chambres de plein pied.

Les Mardykers ou Toupasses, sont Idolâtres, composés de diverses nations des Indes, & font toutes sortes de commerce. Munis de passeports de la Compagnie, ils vont avec leurs propres navires trafiquer dans les Isles & sur les côtes les plus voisines. D'autres sont jardiniers, ou nourrissent du bêtail & de la volaille. Les hommes sont habillés à la Hollandoise, & les femmes comme les autres Indiennes. Ils demeurent à la ville & à la campagne. Leurs maisons sont beaucoup meilleures que celles des autres Indiens, & sont généralement de pierres ou de briques, assez hautes & propres.

On trouve aussi à Batavia des Macassars, si connus par les petites

fléches empoisonnées dont ils se servent contre leurs ennemis, & qu'ils soufflent dans de sarbacanes. Ce poison est un suc d'un certain arbre qui croît dans l'Isle de Macassar & dans trois ou quatre petites Isles des Bougis. On trempe les fléches dans ce suc; ensuite on les séche, & la blessure qu'on en reçoit, est mortelle.

Les Bougis sont des habitans de trois ou quatre Isles près de celle de Macassar, qui depuis la conquête de la dernière Isle se sont établis à Batavia. Ils sont hardis & courageux, & la Compagnie s'en sert comme de soldats. Leurs armes sont des fléches, des sabres & des boucliers.

Les Arméniens & quelques autres peuples qu'on voit établis à Batavia, ne s'y trouvent que pour le commerce, & n'y demeurent qu'aussi long-tems qu'ils le trouvent à propos.

Les

Les Originaires du païs établis aux environs de Batavia, & plus avant dans un district de quarante lieuës dans les montagnes le long du païs de Bantam, sont proprement du ressort du Gouverneur-Général. La Compagnie y envoie des Drossards ou Commissaires pour y administrer la justice & avoir soin de ses revenus; & il faut que les principaux d'entre ces habitans viennent de tems en tems dans la ville informer le Gouverneur-Général de la conduite de ces Commissaires. A l'égard des autres Provinces de Java, j'en parlerai ci-après.

CHAPITRE XXII.

Du Gouvernement de Batavia & des autres Etats ſoûmis à la Compagnie des Indes Orientales.

LA ville de Batavia & tous les Etats que la Compagnie poſſede aux Indes Orientales, ſont gouvernés par deux principaux Collèges ou Conſeils, dont l'un eſt nommé Conſeil des Indes, & l'autre Conſeil de Juſtice. Ils ſont établis & fixés tous deux dans la ville de Batavia, comme la Capitale de tous les païs qui dépendent de la Compagnie. Le premier eſt chargé du Gouvernement politique, l'autre de l'adminiſtration de la Juſtice.

Le Gouverneur-Général préſide toujours à ce premier Collége, qui ordinairement eſt compoſé de dix-huit ou vingt perſonnes qu'on nom-

nomme Conseillers des Indes. Ils ne se trouvent cependant presque jamais tous à Batavia, parce qu'il y en a toujours qui sont pourvûs de l'un ou de l'autre des sept Gouvernemens que la Compagnie donne. Ce Conseil s'assemble réguliérement deux fois par semaine & aussi souvent que le Gouverneur-Général le convoque. On y délibere sur tout ce qui concerne les intérêts de la Compagnie. On y décide de toutes les affaires politiques qui peuvent arriver tant dans l'Isle de Java que dans les autres Etats. Si l'affaire est importante, le consentement & l'approbation des Directeurs de la Compagnie qui résident en Hollande, est nécessaire. C'est aussi de ce Conseil, qu'émanent les réglemens & les ordres auxquels les autres Gouverneurs sont obligés de se conformer. C'est encore dans cette assemblée qu'on lit les lettres

des Directeurs, & qu'on convient à la pluralité des voix, des réponſes qui doivent y être faites.

Le Conſeil de Juſtice eſt composé d'un Préſident, qui eſt ordinairement un Conſeiller des Indes, de huit Conſeillers, d'un Fiſcal, d'un autre Fiſcal, nommé Fiſcal de la mer, & d'un Sécretaire. Le Préſident eſt en même tems Garde du grand ſceau. Tous les Conſeillers doivent être Docteurs gradués en Droit. Le Fiſcal dans les affaires civiles a ſa voix comme les autres Conſeillers, & le tiers de toutes les amendes au-deſſous de cent florins, & le ſixième de toutes celles qui ſont au-deſſus de cette ſomme. Sa fonction conſiſte à veiller que rien ne ſe faſſe contre l'autorité & les ordres du Gouvernement, & d'intenter action à ceux qui y contreviennent. La fonction du Fiſcal de la mer regarde les fraudes qui ſe commettent dans le commerce,

au

au préjudice de la Compagnie ; cette charge eſt fort lucrative.

Outre ces deux Colléges ſouverains, il y a à Batavia le Conſeil ou Tribunal de la ville, compoſé de neuf Echevins, y compris le Préſident & le Vice-Préſident dont le premier eſt toujours un Conſeiller des Indes. Le Bailli de la ville & le Droſſard ou Commiſſaire du plat-païs & des environs de Batavia, ſont auſſi Membres de ce Tribunal, avec un Sécretaire.

Le Gouverneur-Général eſt le Chef de l'empire que la Compagnie a établi aux Indes ; il en eſt, pour ainſi dire, le Stadhouder, Capitaine & Amiral-Général. Il eſt Préſident du Conſeil des Indes & y a deux voix. Il a une clef de tous les magazins, & y fait ce qu'il trouve à propos, ſans rendre compte à perſonne. Il donne des ordres de ſa propre autorité, & tout le monde doit lui obéïr. Enfin,

fin, on peut dire que ſon pouvoir égaleroit & ſurpaſſeroit même celui de pluſieurs Rois de l'Europe, s'il ne ſe rendoit reſponſable de ſes actions, & s'il n'étoit ſujet au rappel des Directeurs de la Compagnie. En cas de trahiſon & d'autres crimes énormes, le Conſeil de Juſtice même eſt en droit de s'aſſûrer de ſa perſonne & le juger.

Voici ce qui s'obſerve à ſon élection. Auſſi-tôt qu'un Gouverneur-Général eſt mort, ou qu'il ait reſigné ſa charge, les Conſeillers des Indes s'aſſemblent pour en élire un autre, à la pluralité des voix. L'élection faite, le même Conſeil écrit d'abord aux Directeurs en Hollande pour leur en faire part, les priant de vouloir bien confirmer & approuver le choix qu'ils viennent de faire. Cette notification & priére doivent être auſſi faites aux Etats-Géné-

Généraux pour la même fin, L. H. P. en accordant l'octroi & leur protection à la Compagnie, s'étant réſervé ce droit. On a remarqué que l'élection eſt ordinairement approuvée tant par les Etats-Généraux que par les Directeurs, qui dans ce cas envoient au nouveau Gouverneur ſes Lettres-Patentes. Il y a cependant des exemples que les Directeurs aient rejetté l'élection, faite par les Conſeillers, & nommé un autre Gouverneur.

La Compagnie donne au Gouverneur huit-cens Riſdalers d'appointement par mois, & cinq cens pour ſa table, outre l'entretien de tous ceux qui compoſent ſa maiſon. Mais ces appointemens ſont la moindre branche des revenus dont il joüit. Les émolumens attachés à l'exercice de ſon emploi ſont très-conſidérables; en ſorte que pendant deux ou trois

ans

ans il peut, sans charger sa conscience, amasser des richesses immenses.

Comme il est le Chef de tous les vastes Etats de la Compagnie, elle a trouvé à propos, pour le faire respecter des peuples, accoutumés au faste des Princes de l'Orient, de lui accorder une Cour & lui faire rendre tous les honneurs attachés à la dignité Royale. Quand il sort de son palais pour aller à quelque maison de plaisance, son carosse est précédé d'un Maréchal de logis à la tête de seize Cavaliers avec un Trompette; ensuite deux Hallebardiers à cheval marchent immédiatement devant son carosse, ayant son Ecuier à cheval à la portiere droite, & suivi de six Hallebardiers à cheval & ordinairement de deux autres carosses avec des Messieurs qui l'accompagnent. Le cortége finit par quarante-huit Cavaliers,

commandés par un Capitaine & trois Maréchaux des logis, précédés d'un Trompette.

Si cette charge eſt conſidérable tant par les revenus que par le pouvoir & les grands honneurs qui en ſont inſéparables, il faut auſſi convenir qu'elle eſt extrêmement pénible. Depuis le matin juſqu'au ſoir le Gouverneur-Général eſt occupé à donner audience à un grand nombre de perſonnes; à lire les lettres & les avis qu'il reçoit de toutes parts; à donner divers ordres pour le ſervice de la Compagnie: en ſorte qu'il ne reſte ordinairement qu'une demie heure à table, & non ſans expédier des affaires qui preſſent. C'eſt auſſi lui qui reçoit les Meſſagers ou Députés des Princes Indiens; ce qui arrive fort ſouvent dans l'eſpace d'une année.

Après le Gouverneur, le Directeur-Général eſt la première perſon-

ſonne du Gouvernement, & le premier des Conſeillers des Indes. Cet emploi demande beaucoup de travail & d'application. Celui qui en eſt revêtu, eſt chargé de l'achat de toutes les marchandiſes dont la Compagnie a beſoin & de la vente de celles dont elle veut ſe défaire. C'eſt lui qui ordonne quelles ſortes de marchandiſes & en quelle quantité doivent être tranſportées en Hollande, ou ailleurs. Il a auſſi la garde des clefs de tous les magazins; & tous ceux que la Compagnie emploie au commerce, ſont obligés de lui faire rapport, tous les jours, de l'état de toute choſe. Enfin c'eſt lui qui a la direction ſuprême de tout le négoce, tant à Batavia, qu'aux autres endroits & Comptoirs de la Compagnie; & qui en répond.

La troiſième perſonne du Gouvernement eſt le Major-Général, à qui on donne le commandement de

de toutes les troupes, sous les ordres du Gouverneur-Général. Le nombre des troupes réglées dans toutes les Indes, à la solde de la Compagnie, monte à environ douze mille hommes, outre les gens du païs ou miliciens qui savent assez bien manier les armes : on les met ordinairement à la tête quand il faut combattre ; & on croit qu'il y en a plus de cent mille. Enfin on compte en tout jusqu'à vingt-cinq mille hommes, tant Officiers que soldats & matelots, qui sont au service de la Compagnie.

Pour maintenir son commerce, elle entretient environ cent-quatre-vingt vaisseaux depuis trente jusqu'à soixante piéces de canon, & elle peut encore armer quarante des plus gros, en cas de besoin.

Quelques mois avant notre arrivée à Batavia, on y fit publiquement une justice mémorable. Plu-

ſieurs criminels furent exécutés pour crime de haute trahiſon qu'ils avoient tramée. Voici ce que c'eſt. Un certain nommé Pierre Erberfeld avoit fait un complot avec pluſieurs Javanois & quelques autres chefs Indiens pour ſurprendre la Ville, la Citadelle & les forts de Batavia, y maſſacrer le Gouverneur-Général, tous les Conſeillers, ceux qui étoient au ſervice de la Compagnie & tous les Chrétiens qui pouvoient ſe trouver dans l'Iſle de Java; en un mot d'extirper toute la Colonie & mettre par-là fin au Gouvernement & à la poſſeſſion de la Compagnie. Mais la Providence veilla à la ſûreté des Chrétiens. La trame fut découverte & le chef de la conſpiration Pierre Erberfeld, de même que ſes complices arrêtés & pris priſonniers. Après avoir été pluſieurs fois appliqués à la queſtion, ils avoüerent tout com-

me

me la ſentence prononcée contre eux contient toutes les particularités du complot, j'ai cru devoir la communiquer au Lecteur.

SENTENCE contre Pierre Erberfeld & ſes complices, prononcée à Batavia en 1722.

„ COmme Pierre Erberfeld,
„ Bourgeois, né à Batavia
„ de pere blanc & de mere noi-
„ re, âgé de cinquante huit à cin-
„ qante neuf ans; Catadia nom-
„ mé autrement Rading Javan de
„ Cartaſaura; Maja Praja de
„ Chias, Sergent Javanois; Sa-
„ na Suta Calia Wangſu de Ba-
„ dong, & le nommé Anga Tſitra
„ de Bagal, tous deux Javanois;
„ Layech de Sumbouwen, Ma-
„ lais, eſclave d'abord dans l'hôpi-
„ tal des Chinois & enſuite remis
„ en liberté; Jap keko; Cartana-
„ ja de Pacalongan; Anga Sara-

„ na de Batong; Canta Sinia de „ Cheribon, Singa Ira; Marangie „ de Bengale; Sarapaca d'Inder- „ majo; Maja Diaja de Banjermoas; „ Wambsa Dita de Pamelang „ Pandjang; Wiesa Susa de Ban- „ jermoas; Canta Wangsa Baspa „ Mulut de Saraja, & Singa Patra „ (chef) de Sikias; de même „ que les femmes du sixième, „ du neuvième, & du treizième „ criminel; tous présentement „ détenus prisonniers ont con- „ fessé & avoüé par-devant la „ Cour de Justice, établie à Ba- „ tavia, d'avoir tramé, en met- „ tant à part toute crainte de „ Dieu & de la Justice, une exé- „ crable conspiration contre la „ ville, la citadelle & la Colonie „ de Batavia, consistant de met- „ tre fin, par l'assistance de quel- „ ques Princes Mahometans & „ de plusieurs Chefs des peuples „ voisins, comme Javanois, Ba-

„ leyens,

„ leyens, Malais & autres, à la
„ possession & au gouvernement
„ de la Compagnie des Indes
„ Orientales. On est d'autant plus
„ étonné de cet horrible com-
„ plot, que la même Compagnie
„ n'a jamais manqué de gouver-
„ ner avec douceur, sous les
„ auspices des Etats-Généraux
„ des Provinces-Unies, les peu-
„ ples qui lui sont soumis, tant
„ Mahometans que Païens, sans
„ distinction de Religion; & de
„ les proteger efficacement con-
„ tre quiconque les eût molesté
„ en quelque manière: desorte
„ qu'on avoit tout lieu de croire,
„ que l'établissement de la Com-
„ pagnie à Batavia dureroit enco-
„ re longtems, & qu'il n'y avoit
„ rien à craindre de la part de
„ ceux qui sous ses aîles y vivoient
„ tranquillement. Les criminels,
„ pour exécuter leur détestable
„ dessein avec succès, ont avoüé

„ d'être convenus des moïens sui-
„ vans.

„ Premiérement, de massa-
„ crer, avant toutes choses, les
„ Hollandois & autres Européens,
„ & par conséquent tous Chré-
„ tiens, sans épargner aucun,
„ dans l'attente, qu'après ce coup
„ toutes les nations du plat-païs
„ de l'Isle de Java, & les peuples
„ étrangers demeurant à Batavia
„ & aux environs, comme Chi-
„ nois, Négres Maccassars, &c.
„ se joindroient d'abord aux re-
„ belles, ou du moins implore-
„ roient leur clémence; & que si
„ quelques-uns voulussent s'oppo-
„ ser, qu'on les tueroit aussi sans
„ miséricorde. Pendant cette at-
„ taque le premier des conjurés,
„ Pierre Erberfeld, devoit com-
„ mander & donner les ordres en
„ qualité de Chef, & l'autre
„ nommé Catadia, en qualité de
„ son

„ son Lieutenant ou Chef en se-
„ cond. Et afin d'acquérir plus
„ d'autorité & de respect, celui-
„ là s'étoit fait donner le titre
„ de *Thowang-Gusti*, qui désigne
„ Grand Seigneur ou Premier du
„ gouvernement ; & celui-ci le
„ nom de *Rading*, dignité qui si-
„ gnifie Prince.

„ Cette conspiration dangereu-
„ se avoit été tramée dans la mai-
„ son d'Erberfeld, située hors de
„ la ville à un des bouts du che-
„ min qui mene au fort de Jaca-
„ tra, à l'endroit d'où l'on va à l'E-
„ glise des Portugais ; & on avoit
„ ordinairement tenu les assem-
„ blées dans une chambre d'em-
„ bas. Les conjurés s'étoient
„ aussi trouvés souvent dans sa
„ maison de plaisance, située sur le
„ *Sunder*, d'où ils entretenoient
„ leur correspondance avec quel-
„ ques Princes Mahometans &
„ plusieurs Chefs des nations In-

„ diennes, qu'ils avoient trouvé „ le moïen de gagner. Les let- „ tres sur ce sujet avoient été écri- „ tes par le 2. 3. 4. & 5. des Re- „ belles, qui lisoient aussi celles „ qu'ils recevoient en réponse, „ parce que le premier, Erber- „ feld, ne savoit ni écrire ni lire „ dans les langues dont il falloit „ se servir; & ce sont aussi ces „ mêmes criminels qui avoient „ été chargés du soin de faire „ parvenir les lettres à qui elles „ étoient adressées, & de recevoir „ les réponses. Les accusés ont „ aussi avoüé, que quelques-uns „ d'eux s'étoient répandus dans „ différens quartiers du plat-païs „ pour y vendre & distribuer aux „ habitans une espéce de *diemats* „ ou petites estampes, marquées „ de certains caractères, dont ils „ avoient assûré, que ceux qui „ les portoient sur eux, étoient à „ l'abri des coups de fusil, d'épée

„ &

„ & d'autres armes ; & que ces
„ estampes avoient aussi été fa-
„ briquées par le 2. 3. 4. & 5. des
„ prisonniers.

„ Les conjurés étoient conve-
„ nus, que la première attaque se
„ feroit à la maison du Gouver-
„ neur-Général & à celles des
„ Conseillers & autres Magistrats,
„ tant dans la Citadelle que dans
„ la ville, pour massacrer ainsi à
„ la fois les premières personnes
„ du Gouvernement ; ce qui eût
„ beaucoup contribué à faire
„ réüssir toute l'entreprise. Le
„ premier, le second & le troisiè-
„ me criminel devoient avoir le
„ commandement dans la citadel-
„ le, & le quatrième, le cinquième
„ & le sixième celui dans la ville ;
„ & l'attaque devoit se faire le
„ premier jour de l'an le matin,
„ immédiatement après que les
„ portes seroient ouvertes. Le
„ dernier rendés-vous des conjurés

„ avoit été fixé à la veille du jour „ de l'attaque, dans la maison „ d'Erberfeld, située comme „ nous l'avons déjà dit, dans le „ chemin de Jacatra, pour s'y „ abboucher & se glisser de-là „ quelques-uns dans la Citadelle „ & les autres dans la ville. Pour „ prévenir toute dispute & mesin- „ telligence entre eux, ils avoient „ fait un réglement, en vertu du- „ quel immédiatement après l'ex- „ écution du complot le premier „ criminel Erberfeld seroit de tous „ reconnu Roi ou *Gusty*, tant de la „ ville que de la citadelle; le se- „ cond criminel Catadria *Rading* „ hors de la ville dans le plat-païs „ jusqu'aux montagnes; & que „ les nommés Maja Praja, Sana „ Suta (Wansa Suta) Anga Tsi- „ tra, Layek (Certa Masa, Anga „ Savan Certa Singa) Singadita, „ Manaugie (Sara Pada) Maja- „ diasa, Wansadita de Pamelong

„ Pa-

„ Padang, Wiſa Suta & Canti
„ Wanſa, auroient tous le titre
„ de *Pangerans* (ce ſont des Prin-
„ ces) & établis *Mantries* ou Chefs
„ & Conſeillers du ſecond crimi-
„ nel, de même que *Tummagums*
„ (ce ſont des Généraux) avec le
„ nommé Singa Patria, lequel
„ avoit été actuellement établi,
„ par la Compagnie, Chef de Si-
„ kias.

„ Les conjurés étoient auſſi
„ convenus, qu'après l'exécution
„ de leurs deſſeins, leur Chef Er-
„ berfeld auroit à ſon ſervice un
„ Collége compoſé de douze
„ jeunes gens, chacun âgé d'en-
„ viron vingt ans, & tous tirés
„ des familles des principaux com-
„ plices; qu'ils ſe rendroient tous
„ douze auprès des Princes &
„ Chefs Mahometans pour entrer
„ en négociation avec eux, au
„ ſujet des péages & droits qu'il
„ y auroit à païer à Batavia. Les

„ lettres interceptées le diſent
„ clairement, & l'aveu & la dé-
„ poſition des cinq principaux
„ criminels y ſont conformes ſur
„ chaque point.

„ Conformement à leur dé-
„ teſtable plan, les conjurés
„ avoient pris la précaution de
„ s'aſſûrer des moïens pour être
„ aſſiſtés & ſoutenus dès le
„ commencement du maſſacre,
„ par un corps de dix-ſept mille
„ hommes tirés de différens en-
„ droits aux environs de Batavia,
„ & nommés même pour la plû-
„ part par les priſonniers. Suivant
„ leur plan, ce corps devoit être
„ diviſé en pluſieurs détachemens,
„ & ſe tenir prêt à pouvoir agir
„ au tems marqué. Le ſignal
„ donné, chacun de ces détache-
„ mens devoit ſe mettre en mouve-
„ ment par les chemins tant
„ couverts que découverts, s'em-
„ parer enſuite de toutes les

„ por-

„ portes, pour que perſonne n'é-
„ chappât, afin d'empêcher par-là
„ que la nouvelle de cette horri-
„ ble conſpiration ne puiſſe parve-
„ nir ſi-tôt en Hollande.

„ Dans cette vûe, & pour
„ mieux exécuter leur projet, les
„ criminels avoient d'abord, par
„ la diſtribution des *diemats*, ga-
„ gné mille hommes; Maja Praja
„ s'engagea d'envoier autant;
„ deux mille avoient ordre de
„ deſcendre des montagnes au
„ Sud, & ſe joindre à ceux qui
„ étoient cachés aux environs, afin
„ d'achever l'horrible complot le
„ 2. Janvier 1722. Tout ce projet
„ avoit été entiérement arrêté trois
„ jours avant le maſſacre, projetté
„ & ordonné par Erberfeld de la
„ manière ſuivante; ſavoir, que
„ huit cens hommes ſe rendroient
„ à Crolot du côté de la riviére-à-
„ moulin, au-delà de la garde avan-
„ cée du fort de Ryſwyk; que
„ deux

„ deux mille hommes iroient au „ païs du Chef Pierre d'Alida, „ particuliérement à Grogol & „ aux environs; qu'un autre corps „ de mille hommes défileroit à „ Mangadova Piesang, Batu & „ aux environs. A ces corps on „ étoit convenu que se joindroient „ tous les autres conjurés, cachés „ dans de différentes retraites au- „ tour de Batavia, afin qu'ils euf- „ sent pû par ces forces jointes „ consommer cet exécrable ouvra- „ ge, & se maintenir dans la pos- „ session. En cas qu'ils eussent „ réüssi dans leur dessein, ils au- „ roient été, ainsi que par leurs „ propres lettres on le peut prou- „ ver suffisamment, soutenus & as- „ sistés par un autre corps de plus „ de dix mille Baleyens, qui s'é- „ toient engagés de passer les „ montagnes du côté de Cadiri, „ par Matarin au coin Méridional „ & par Campongbaru, pour

„ pren-

„ prendre d'abord poſte ſur la „ montagne de Guru.

„ S'il ſeroit arrivé, que les habitans de Campongbaru n'euſſent pas voulu ſe ſoumettre, les „ Baleyens avoient ordre de les „ faire tous paſſer au fil de l'épée, „ & de marcher enſuite vers cette „ ville y maſſacrer tous ceux qui „ auroient voulu s'oppoſer, & „ d'exterminer tous les Chrétiens; „ afin que la Compagnie ne pût „ jamais rentrer en poſſeſſion de „ ſes Etats, ni y faire le moindre „ commerce.

„ Erberfeld avoit été ſollicité „ d'entrer dans cet affreux complot depuis deux ans par le ſe„ cond criminel nommé Catadia, „ qui y avoit ſongé, il y a déjà ſix „ ans, pendant lequel tems il a „ parcouru le païs comme un eſpion pour former des trames ſe„ cretes: s'il n'a pas d'abord pouſſé „ les choſes plus loin, ce n'a été

„ que

„ que parce qu'il vouloit voir quel-
„ le fin prendroit la guerre de Java.
„ Le prisonnier nommé Maja Pra-
„ ja a été d'un grand secours aux
„ Rebelles, parce qu'il a eu oc-
„ casion de s'informer exactement
„ des forces de la Compagnie &
„ de ses résolutions, aiant été au-
„ trefois en qualité d'écrivain
„ chez Mr. Jan Mantien, Ma-
„ jor au service de la Compagnie.
„ Les prisonniers Tomboan,
„ Grambrek & Mietas ont aussi
„ eu connoissance de toutes ces
„ mauvaises trames, & ont con-
„ tribué de tout leur pouvoir à
„ cette conspiration, ayant sou-
„ vent assisté aux déliberations te-
„ nues dans la maison d'Erber-
„ feld.

„ Tous ces chefs d'accusation
„ ne sont que trop fondés; quel-
„ ques-uns même des compli-
„ ces ont eu l'audace de divul-
„ guer leur horrible complot,
„ croïant

„ croïant apparemment que leurs
„ meſures étoient ſi bien priſes
„ qu'ils ne pourroient manquer de
„ réüſſite. Il eſt certain que la
„ Compagnie en auroit fait une
„ triſte expérience, ſi la Provi-
„ dence divine qui veille ſur ſes
„ élûs, n'eût traverſé cette exé-
„ crable conſpiration; enſorte que
„ tout fut découvert, les complices
„ arrêtés l'un après l'autre, ſans
„ qu'il y ait eu le moindre ſoule-
„ vement de la part de ceux qui
„ étoient leurs adhérans.

„ L'énormité de cette trame
„ devient encore plus grave lorſ-
„ qu'on conſidére, que les Con-
„ jurés en avoient fixé l'exécution
„ à un vendredi, jour du ſabbath
„ des Mahometans, auquel il ne
„ leur eſt pas permis de répandre
„ du ſang humain, devant uni-
„ quement alors exercer des actes
„ de leur Religion. Mais ils pen-
„ ſoient apparemmment pouvoir

„ expier ce ſacrilege par le maſſa-
„ cre d'une infinité de Chrétiens.
„ Ce qu'il y a de plus abominable
„ dans ce complot, tombe ſur le
„ Chef Erberfeld ; il eſt Chrétien,
„ du moins ſe diſoit toujours tel, &
„ s'eſt oublié juſqu'à ſe mettre à la
„ tête d'une troupe de rebelles &
„ d'aſſaſſins pour égorger ſes Supé-
„ rieurs & ſes freres ; à quoi il
„ faut ajouter la plus noire ingra-
„ titude, puiſque ſon pere a été ici
„ autrefois membre du Collége
„ des Conſeillers Provinciaux, &
„ Capitaine de cavalerie dans cet-
„ te ville. Malgré toutes ces cir-
„ conſtances, qui devoient le con-
„ tenir dans la fidélité & dans l'o-
„ béïſſance envers ſon légitime
„ Souverain, il s'eſt oublié à un tel
„ point qu'il forma le plus exécrable
„ complot, dont on ait jamais enten-
„ du parler, conſiſtant ainſi qu'il l'a
„ confeſſé à égorger tous les Chré-
„ tiens dans l'Iſle de Java, & s'empa-

„ rer

„ rer de la villle & de la citadelle „ de Batavia. Il devoit pourtant „ savoir que la Providence divine „ ne laisse jamais impunis de si hor- „ ribles forfaits; ceux qui les com- „ mettent étant toujours réservés „ à des punitions les plus séveres.

„ Nous les Juges ayant oüi & „ examiné l'action intentée *ex offi-* „ *cio* par Mr. Henri van Steel, „ Drossard du plat-païs contre les „ criminels sus-nommés, qui con- „ fessant le tout se sont soumis vo- „ lontairement à sa conclusion: Il a „ été conclu sur les crimes ci-men- „ tionés & tout ce qui y appartient, „ ainsi que nous concluons & obser- „ vons en justice, au nom & de la „ part des Hauts & Puissans Sei- „ gneurs Etats-Généraux des Pro- „ vinces-Unies, condamnons les- „ dits criminels avec approbation „ du Gouverneur - Général Mr. „ Swaardekroon & de Mrs. les „ Conseillers des Indes, à être

 „ trans-

„ transportés à la place devant la „ Citadelle, à l'endroit où l'on a „ coutume d'exécuter les sen„ tences criminelles, & à être „ livrés entre les mains du bour„ reau, pour recevoir leurs puni„ tions de la manière suivante.

„ Les deux criminels Erberfeld „ & Catadia (autrement) Ra„ ding, seront étendus & liés „ chacun sur une croix où ils au„ ront la main droite coupée & „ seront tenaillés aux bras, aux „ jambes & aux mammelles, „ tellement que les tenailles ar„ dentes en emportent des mor„ ceaux de chair. Ils auront en„ suite le ventre coupé du bas en „ haut, & le cœur arraché qui „ leur sera jetté au visage, après „ quoi la tête tranchée & arborée „ sur un poteau; le corps écarte„ lé & les parties exposées hors „ de la ville pour servir de proïe „ aux oiseaux, à l'endroit qu'il „ plaira

„ plaira au Gouvernement d'indi-
„ quer.

„ Les quatre criminels Maja
„ Praja, Sana Suta (autrement)
„ Wangſa, Suta Tſiſtra & Layek
„ doivent être attachés chacun
„ ſur une croix; ils auront la main
„ droite coupée, & ſeront tenail-
„ lés aux bras, aux jambes & aux
„ mammelles; le ventre leur ſera
„ coupé du bas en haut, le cœur
„ arraché & jetté au viſage. Leurs
„ corps ſeront enſuite tranſportés
„ au lieu du ſupplice, où ils ſe-
„ ront expoſés ſur la rouë en proïe
„ aux oiſeaux.

„ Le dix criminels, nommés
„ Carta Naja, Anga Sarana, Car-
„ ta Singa, Ita (autrement) Ma-
„ nangid, Sana Pada, Maja Dia-
„ ja, Wanſa dita Pandang (autre-
„ ment) Wiſa Suta, Canta Wang-
„ ſa (autrement) Papa Mulut &
„ Singa Patra ſeront liés chacun
„ ſur une croix ſous l'échafaut,

„ faute de place sur l'échafaut mê-
„ me; ils y seront roüés tous vifs,
„ sans recevoir le coup de grace. Ils
„ seront ensuite transportés au
„ lieu du supplice ordinaire, où
„ ils seront mis sur une rouë, &
„ gardés aussi longtems qu'ils
„ pourront y vivre; & après qu'ils
„ seront expirés, ils seront expo-
„ sés en proïe aux oiseaux.

„ Les trois criminels Tumbar,
„ Gambreek & Mietas sont con-
„ damnés à être liés à un pieu, où
„ il seront étranglés que mort
„ s'ensuive. Ils seront ensuite
„ transportés, ainsi que les autres
„ criminels, au lieu du supplice
„ ordinaire, & y exposés de mê-
„ me sur la rouë pour servir de
„ nourriture aux oiseaux.

„ Nous condamnons en outre
„ tous les criminels aux fraix &
„ dépens de la justice, & à la con-
„ fiscation de la moitié de tous
„ leurs biens. *Accuso deducta cum*

„ *ex-*

„ *expensis* ; renonçant à toutes
„ prétentions ultérieures.

„ Fait & arrêté dans l'assemble
„ de Messieurs les Conseillers de
„ Justice, ce Mecredi 8. d'Avril,
„ tous les Juges étant présens, à
„ l'exception de Monsieur Crai-
„ vanger. Ainsi prononcé, & fut
„ la sentence exécutée Mecredi le
„ 22. d'Avril 1722.

Dans la suite du tems on saisit encore plusieurs des complices qui furent tous exécutés, les uns après les autres. La maison, où demeuroit ordinairement Pierre Erberfeld, fut abbatue & rasée, & on fit dresser, à l'endroit qui répond sur le grand chemin, une colomne d'ignomie, sur le chapiteau de laquelle on attacha une tête de mort. On y pendit aussi une table sur laquelle on fit graver en cinq différentes langues, savoir la Hollandoise, Portugaise, Malaienne, Javanoise & Chinoise,

l'inſcription ſuivante : *Ici a été autrefois le domicile de l'indigne Traitre Pierre Erberfeld , ſur quelle place il ne ſera bâti juſqu'à la fin des ſiécles.*

On ne ſait pas encore précisément par qui cette trahiſon fut découverte. Les uns diſent que ce fut un eſclave qui en parla le premier ; d'autres aſſurent qu'on la ſût par une femme. D'autres encore prétendent, que quelques-uns des conjurés même avoient révelé tout ce miſtére d'iniquité. Quoiqu'il en ſoit, il y a de l'apparence, que le Gouvernement de Batavia en fut informé par le Roi de Bantam, puiſqu'Erberfeld, en écrivant à ce Prince pour lui faire confidence de toute la conſpiration, ajouta, qu'après qu'il ſe ſera emparé de Batavia, & qu'il y aura mis fin à la domination des Chrétiens, il iroit combattre l'Empereur de Java. Ainſi le Roi de Bantam, connoiſſant par-

par-là les projets ambitieux d'Erberfeld, & commençant à craindre pour lui-même, crut, dit-on, ne pouvoir mieux faire pour traverſer les vaſtes deſſeins, & prévenir les attentats de cet audacieux, que d'en avertir la Compagnie. Ce dernier ſentiment eſt auſſi fondé ſur ce que dit van den Boſch, Miniſtre à Macaſſar dans le poëme qu'il fit ſur cette conſpiration, & où il dit, qu'on en doit la découverte à un grand Monarque.

CHAPITRE XXIII.

Du Gouvernement Eccléſiaſtique, Militaire & de la Marine aux Indes.

LE Gouvernement Eccléſiaſtique à Batavia conſiſte ordinairement en onze perſonnes, tous Miniſtres de la Religion Réformée, ſavoir cinq pour les deux

Egliſes Hollandoiſes & celle de la Citadelle, outre celui qui demeure dans l'Iſle d'*Onruſt*; trois Miniſtres Portugais & deux Malais. Les cinq derniers ſont Hollandois de naiſſance, mais prêchent en Portugais & en Malais. Et afin que l'Etat puiſſe toujours être informé des déliberations de l'aſſemblée du Clergé, il nomme toutes les fois un Commiſſaire Politique qui y aſſiſte, & qui doit veiller qui ne s'y faſſe rien qui pût donner quelque atteinte aux loix & aux maximes de la Compagnie. Outre les Miniſtres le Conſiſtoire eſt composé de huit Anciens & de douze Diacres. Comme les Miniſtres Réformés à Batavia prêchent non ſeulement en Hollandois & en Portugais, mais quelques-uns auſſi en Malais, la Compagnie a eu ſoin de faire traduire la Bible en cette derniere langue; il y a quelque tems qu'un Miniſtre de Batavia a fait un voyage en Hol-

Hollande pour y en hâter l'impression.

Pour ce qui regarde les autres Gouvernemens & Directoires dependans de la Compagnie, on y envoïe aussi des Ministres; mais ils n'y restent ordinairement que quelques années, & sont relevés par d'autres. Ils s'en retournent alors à Batavia ou en Hollande, pour y joüir en repos de leurs biens acquis; & je me souviens d'un certain Prédicateur qui fit avec moi, il y a quelques années, le voyage de Batavia en Hollande, où à son arrivée il acheta pour une somme considérable une Seigneurie ou fief noble dont il porte le titre & le nom.

Dans les autres petites places il n'y a point de Ministre ordinaire: mais il y en va un tous les trois ou quatre ans, pour y bénir les mariages, & administrer le Baptême & la sainte Cene. Cet envoi des

Paf-

Pasteurs se fait en conséquence d'une résolution prise par les Sinodes de ne permettre, qu'aucune Religion outre la Réforme fasse des progrès dans les endroits qui sont sous la domination de la Compagnie. Les Lutheriens depuis quelque tems ont sollicité très-fortement pour qu'ils puissent avoir une Eglise à Batavia ; mais ils n'ont encore pû réussir, & on leur a toujours refusé une demande si juste & si équitable, tandis que de l'autre côté on accorde le libre exercice de Religion aux Mahometans, aux Païens & aux Chinois dont le culte est si impie, qu'ils réverent le Démon même.

C'est du Conseil Ecclésiastique que dépendent les Consolateurs des malades, les maîtres d'école, & les Cathéchistes. La Compagnie a plusieurs de ces derniers à son service sur ses vaisseaux, où ils doivent faire la priere & instruire

ceux

ceux qui veuleut embraſſer le Chriſtianiſme. Ces Cathéchiſtes ſont pour la plûpart nés dans le païs ; & comme ils ſavent ordinairement pluſieurs langues, ils ſont en état de donner les inſtructions néceſſaires & apprendre la confeſſion de foi à ceux de différentes nations, qui après s'être convertis & baptiſés, doivent communier. Il ſe fait auſſi tous les ans une viſitation par les Prédicateurs & les Cathéchiſtes, pour examiner les nouveaux-convertis. La Religion Réformée fait tous les jours de grands progrès par la converſion des Négres. J'en ai vû quelquefois des troupes entieres, & un jour juſqu'à cent-cinquante dans le cimetière devant l'Egliſe demandant à être baptiſés. Mais ils ne furent pas d'abord reçûs, parce que les Réformés ne donnent pas ce Sacrement à un nouveau-converti avant qu'il ſoit ſuffiſamment inſ-

truit dans la Religion & qu'il ait fait ſa confeſſion de foi. On peut, pour prouver ceci, alléguer les exemples de pluſieurs Princes & Princeſſes même.

On ſait que les Chinois ſont extrêmement attachés à leur culte idolatre, & qu'ils ne quittent pas aiſément leur grand Confucius; il y en a cependant de tems en tems qui l'abjurent & vont ſe faire recevoir parmi les Réformés. Mais je ne ſais ſi ces converſions ſe font toujours de bonne foi & s'il n'y entre des motifs humains; du moins il eſt certain qu'il y a parmi ces proſelites qui ont une idée des plus extraordinaire du culte auquel ils veulent ſe ranger, temoin ce Chinois, lequel après avoir renoncé à l'Idolatrie, dit *préſentement je m'en vais embraſſer la Religion de la Compagnie.*

L'état militaire de la Compagnie aux Indes eſt à peu près ſur le

le même pied qu'il l'eſt dans les Provinces-Unies ; & les troupes qu'elle entretient ſont païées par mois. A l'égard des Officiers, le premier qui s'y trouve & qui commande en Chef toutes les troupes en tems de paix, n'a proprement que le rang de Major. Après lui ſont les Capitaines, les Lieutenans, les Enſeignes, & ainſi du reſte. Mais en tems de guerre, & lorſqu'on eſt en campagne, les Lieutenans & les Enſeignes ſont à la tête des Compagnies, & les Capitaines menent les Brigades. Le Major a alors l'autorité de Général-Major, & commande toute l'armée ; ou le Gouvernement le ſubordonne à un Chef qui doit être Conſeiller des Indes. Les gens du païs ont leurs propres Officiers qui peuvent avancer juſqu'au rang de Capitaine. Les Bourgeois de Batavia ſe choiſiſſent auſſi des Officiers juſqu'au Capitaine incluſivement

ment, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Ils ont encore un Colonel, qui eſt un des Conſeillers des Indes & en même tems Préſident du Conſeil de guerre.

Enfin je dirai un mot ſur la Marine que la Compagnie a établie aux Indes. Le Chef de ſes vaiſſeaux eſt nommé Commandeur ; il a ſous lui tous les Capitaines & autres Officiers de même que tout l'équipage. Il donne ſes ordres ; examine & viſite tous les vaiſſeaux qui arrivent ou qui partent. Pour le ſoulager dans ſon emploi, on lui donne pour adjoint un Vice-Commandeur qui fait les mêmes fonctions, & qui en ſon abſence a la même autorité. Enfin on peut dire, que tout ce qui concerne la Marine dépend de ces deux perſonnes. Tous les Capitaines ſont obligés de ſe rendre tous les matins chez eux pour leur faire rapport de l'état de leurs vaiſſeaux,

& recevoir leurs ordres. Cependant dans les choses de quelque importance le Commandeur n'ordonne rien qu'avec l'agrément & l'approbation du Gouverneur-Général.

CHAPITRE XXIV.

Suite de la description de Batavia & de l'Isle de Java.

LEs beautés de la campagne aux environs de Batavia sont incomparables. On n'y voit que de jolies maisons, de charmantes promenades, & de beaux jardins tous arrosés par des canaux, bordés de toutes sortes d'arbres fruitiers. On diroit que la nature & l'art se disputent à l'envi le prix pour rendre ces lieux délicieux.

L'Isle de Java peut avoir jusqu'à trois cens lieuës de circuit; & elle comprend plusieurs Roïaumes & Principautés, qui dépendent tous

de l'Empereur qui réside à Kattasura. Il en faut cependant excepter les Rois de Japara & de Bantam, qui ne reconnoissent point son autorité.

Le païs produit, outre les vivres nécessaires à la subsistance de l'homme, des choses très-précieuses, qui font partie du grand commerce de la Compagnie. Il est entre-coupé de plusieurs riviéres, bois & montagnes où la nature a répandu ses trésors en abondance. Il est certain qu'on trouve aussi dans cette Isle des mines d'or. La Régence de Batavia pour en profiter a fait travailler pendant quelques années dans la montagne nommée Parang, pour découvrir les veines de ce précieux metal. Mais le peu de succès a fait qu'on a discontinué ce travail. Les Marcassites qu'on en tiroit, n'étoient pas parvenus à leur maturité, & la Compagnie vit avec douleur d'avoir

fait à ces travaux une perte de plus d'un million. Ceux qui en avoient la direction, furent vivement censurés, & depuis on n'a plus songé à cette entreprise.

Il y a des gens qui sont persuadés qu'il doit se trouver de l'or dans quelques endroits, mais que les habitans les cachent aux Européens. Pendant la derniere guerre de Java qui a duré depuis l'année 1716. jusqu'en 1721. les habitans de certaines contrées furent tellement pillés à diverses reprises, qu'ils se trouverent réduits à la mendicité. Mais on vit avec étonnement que pendant une année de paix ils avoient amassé une grande quantité d'or, tant en poudre qu'en lingot.

Les montagnes dans cette Isle sont en quelques endroits si hautes, qu'on peut les découvrir dans une distance de trente jusqu'à quarante lieuës. Celle qu'on appelle *Montagne bleuë*,

ſurpaſſe en hauteur toutes les autres. Les tremblemens de terre ſont ici terribles. Dans le tems que je fus à Batavia il en arriva un, qui m'effraïa ſi fort, que je m'en reſſentis pendant huit jours. Il commença le matin à huit heures, & ébranla tellement la ville & les environs, qu'on crut à tous momens que toutes les maiſons en ſeroient renverſées. Les eaux de la rade furent extrêmement agitées, & le mouvement en reſſembloit à celui d'une eau bouillante. La terre en quelques endroits s'ouvrit & forma par-là le ſpectacle le plus terrible. Les habitans diſent, que ces ſecouſſes viennent de la montagne de Parang, remplie de ſouffre, de ſalpetre & de bithume ; que ces matières venant à s'allumer, font un grand fracas & cauſent les ſecouſſes : & ils aſſurent avoir remarqué qu'ordinairement après le

fracas

fracas il ſort de la fumée du ſommet de la montagne. Il y a environ trente ans, qu'un Général nommé Ribeck, qui commandoit dans cette Iſle, alla lui-même avec quelques-uns ſur le ſommet de cette montagne. Comme il y apperçut une grande ouverture, il y fit deſcendre un homme qui en devoit examiner l'intérieur. L'homme en revenant dit que la profondeur de la montagne étoit un abîme; qu'il y avoit entendu un bruit terrible de torrens; qu'il avoit vû par-ci par-là des flammes; & qu'il n'avoit pas ôſé aller plus loin, crainte d'étouffer par les vapeurs, ou de faire une chûte malheureuſe.

Il eſt certain que les eaux aux environs de cette montagne ne ſont pas ſaines. Celles de Batavia même ſont chargées de quelque ſouffre. Ceux qui en boivent beaucoup tombent ordinairement

malades, principalement de la dissenterie. Mais cette eau étant bouillie, & épurée par le feu de ses particules sulphureuses, ne fait plus aucun mal, quand même on en boiroit copieusement.

Les espéces de fruits d'herbes & de plantes que cette Isle produit, sont en grand nombre. Je ne finirois point si j'en voulois faire l'énumeration; ainsi laissant ce soin à ceux qui en voudroient parler exprès, je ne ferai mention que de quelques fruits. Le premier & le plus utile est le cocos, puisqu'il donne à boire & à manger, outre qu'on peut s'en servir pour d'autres usages. De son noïau on tire une espéce de lait, & ce lait étant cuit fournit de l'huile dont on se sert à la place du beurre. L'écorce extérieure de l'arbre, qui porte ce fruit, étant filée, est bonne pour en faire des cables & du linge. Du bois de cet arbre on peut conf-

construire des vaisseaux & bâtir des maisons; & ses feuilles servent à les couvrir. On dit, que chaque pere de famille, toutes les fois qu'il lui est né un enfant, plante un cocotier, afin qu'on puisse dans la suite savoir l'âge de cet enfant, parce qu'il vient tous les ans sur l'écorce de cet arbre tout autour un cercle semblable à ceux qu'on voit aux cornes des vaches & des bœufs. Ainsi lorsqu'on demande au pere le nombre des années de ses enfans, il renvoïe ceux qui le veulent savoir, aux cocotiers.

Les autres fruits qu'on trouve dans cette délicieuse Isle, sont des limons, des citrons, pommes de Chine, pommes de Grenade, des Pisans ou figues d'Inde &c. La varieté des plantes & d'herbes est ici infinie; & la plûpart sont très-salutaires.

Il y a aussi beaucoup de bois &

forêts, dans leſquelles on trouve toutes ſortes de bêtes fauves, entre autres des buffles, des tigres, des rhinoceros, des chevaux ſauvages; pluſieurs eſpéces de ſerpens d'une longueur prodigieuſe, de même que des baſilics volans. On y voit auſſi un grand nombre de crocodilles. Cet animal eſt un amphibie & ſe trouve ordinairement dans les grandes riviéres. La femelle ne couve point non plus que la tortue ſes œufs, mais elle les fait dans les endroits ſabloneux & où il fait chaud, laiſſant au ſoleil le ſoin de les faire éclorre. On prit il y a quelque tems, dans un endroit à trente lieuës à l'Orient de Batavia, un de ces animaux, long de trente-trois pieds.

Les autres eſpéces d'animaux n'y manquent pas non plus; on y trouve des paons, des phaiſans, des perdrix, des pigeons ramiers & une

une sorte de chauves-souris si grosses, que leurs ailes étendues sont longues d'une brasse. Les poissons sont ici en si grande quantité, qu'avec la valeur de trois ou quatre sous on peut rassassier huit personnes. Il y a ici aussi beaucoup de tortues, qui sont excellentes à manger, & dont la chair égale ou surpasse même le veau. Comme toutes ces choses se trouvent en abondance dans le plat-païs, les habitans apportent le superflu de tous côtés à Batavia, pour le vendre. Quelques vaisseaux de la Compagnie vont aussi dans des endroits plus éloignés & en apportent des vivres & des épiceries & d'autres choses, comme du bois, du ris, de l'indigo, du poivre, du cardamome, du caffé. Au reste toutes les marchandises de quelque endroit des Indes qu'on les tire, sont transportées à Batavia, afin quelles puissent être en-

voïées de-là en Hollande & ailleurs dans les vaiſſeaux de retour. Il part de Batavia cinq fois par an de ces vaiſſeaux pour la Hollande. Les premiers au nombre de quatre ou cinq, partent au mois de Juillet, & prennent le chemin de l'Iſle de Ceylan. La ſeconde fois, c'eſt une flote d'environ ſeize ou vingt navires qui font voile au mois d'Octobre. Autrefois elle partoit au mois de Décembre, mais on l'a changé & le tems de ſon voyage eſt fixé comme je viens de le dire au mois d'Octobre. Le troiſième envoi conſiſtant en ſix à ſept navires, ſe fait au mois de Décembre ; & le quatrième compoſé de quatre à cinq, en Janvier. Enfin au mois de Mars on fait partir le dernier vaiſſeau, lequel cependant ne met à la voile qu'après l'arrivée des vaiſſeaux Chinois qui apportent du Thé, & dont il fait la plus grande partie de ſa charge ; c'eſt pour cette raiſon qu'on l'ap-

l'appelle *vaisseau de Thé.* On le nomme autrement *vaisseau des livres*, parce qu'il a à bord tous les livres & régîtres qu'on a tenus pendant l'année du commerce de la Compagnie. J'ai dit que les vaisseaux de retour qui vont en Hollande, doivent tous partir de Batavia. Il en faut excepter ceux qui viennent de Moccha chargés de Caffé; ils mettent à la voile directement pour la Hollande sans entrer auparavant au port de Batavia.

Voilà en racourci la description de l'Isle de Java & de la ville de Batavia. Dans les Chapitres suivans je ferai mention des Gouvernemens & Comptoirs que la Compagnie a établis en plusieurs autres endroits des Indes Orientales. J'y parlerai des différentes branches de son commerce, de la nature & de la situation des païs qu'elle posséde, & enfin des mœurs & des

des coutumes des peuples qui lui ſont ſoumis.

CHAPITRE XXV.

Du Gouvernement de l'Iſle de Ceylan. Deſcription de cette Iſle.

LE premier & le meilleur gouvernement après Batavia, eſt celui de Ceylan. Le Gouverneur qui y réſide, eſt ordinairement un Conſeiller des Indes; & le Conſeil qui lui eſt adjoint & où il préſide, eſt établi ſur le modele de celui de Batavia. La ſeule différence qu'il y a à cet égard, eſt que les Conſeillers à Ceylan ne ſont pas d'auſſi grands Seigneurs que ceux de Batavia. Quoique le Gouverneur de Ceylan dépende du Conſeil des Indes à Batavia, il peut néanmoins écrire directement à la Compagnie en Hollande, ſans en demander permiſſion au Gouverneur-Général, & ſans lui rendre compte de

de ſa conduite. C'eſt à cauſe de ce privilege, qu'on a vû des Gouverneurs qui en abuſant ont taché de ſe ſouſtraire à l'autorité de ſa Compagnie & de ſe rendre Souverains abſolus des païs & états qui leurs étoient confiés. Il n'eſt pas néceſſaire, je penſe, d'en alléguer pluſieurs exemples. Je ne parlerai que des deux dernieres révolutions qui y ſont arrivées & qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe. Elles ont été cauſées par la tyrannie de deux Gouverneurs conſécutifs, dont l'un ſe nommoit Vuiſt, & l'autre Verſluys. En voici le précis. Auſſi-tôt que Mr. Rumpf Gouverneur de Ceylan en fut parti, Vuiſt ſon ſucceſſeur commença à agir en barbare envers tous ceux qui n'eurent pas le bonheur de lui plaire. Il perſécuta les Européens auſſi bien que les Indiens. Comme il rouloit dans ſa tête le grand deſſein de ſe

ren-

rendre Souverain, il crut devoir ſe défaire principalement des riches & de ceux qui étoient clairvoians & bien intentionnés. Pour ſauver les apparences de la juſtice, il leur intentoit action ſous prétexte d'une conſpiration & complot formé pour livrer les principales places à quelque Puiſſance étrangere ; ainſi il les accuſoit de haute trahiſon, & fit inſtruire leurs procès. Pour parvenir plus ſûrement à ſon but, il crut devoir faire ce que fit autrefois Cromwel; je veux dire, il changea ſon Conſeil, & y fit entrer des perſonnes qui lui étoient entiérement devoüées, & auxquelles par conſéquent il pouvoit ſe fier. La confiſcation des biens de pluſieurs innocens condamnés & exécutés le mit en état de s'attacher ſes créatures par de grands bienfaits & par des préſens.

Vuiſt étoit né aux Indes de parens

rens Hollandois. Il avoit de l'étude & de la capacité. Son air ſombre & ſa phiſionomie marquoient un caractère porté à la cruauté. Il aimoit & protégeoit beaucoup les Indiens, ſoit par inclination, parce qu'ils étoient ſes compatriotes, ſoit parce qu'il les crût moins portés & moins habiles de le traverſer dans ſon deſſein. Pour les gagner entiérement, il les préfera toutes les fois qu'il s'agiſſoit de remplacer quelque charge dans le reſſort de ſon gouvernement, malgré les défenſes réiterées de la Compagnie, qui lui ordonnoit de donner les principaux poſtes dans cette Iſle aux Hollandois ou autres Européens. Ce n'eſt pas que la Compagnie ſe méfie entiérement des Indiens; elle ſait par expérience, qu'il ſe trouve parmi eux des gens de probité & de fidélité. J'en ai connu pluſieurs qui m'ont donné des marques de leur ſincé-

rité

rité & de leur bonne foi. Le Général qui commandoit les troupes de la Compagnie aux Indes du tems de mon dernier voyage, étoit auſſi né Indien, & nommé Dirck de Cloon. C'étoit un homme de grande capacité & d'une probité reconnue; l'emploi qu'on lui confioit eſt une preuve parlante qu'on en étoit entiérement convaincû.

Pour revenir à Vuiſt, je dirai quelques mots ſur ſa fin tragique, digne ſalaire des Tyrans. Pluſieurs perſonnes aiant porté des plaintes conſécutives aux Directeurs de la Compagnie, ils envoïerent un autre Gouverneur à Ceylan, nommé Verſluis, & firent mener Vuiſt à Batavia; lui ordonnant d'y rendre compte de ſes actions, & de repondre aux Chefs d'accuſation intentés contre lui. Après pluſieurs interrogatoires & examens, il ſe trouva par ſon propre aveu & confeſſion,

qu'il

qu'il avoit fait mourir de la mort la plus barbare dix-neuf perſonnes innocentes; & que pour que ces exécutions euſſent quelque apparence de juſtice, il avoit fait appliquer ces perſonnes à la torture, où ne pouvant ſupporter les tourmens, elles avoient avoüé d'avoir commis des crimes qui ne leur étoient jamais venus en penſée. Les Juges le condamnerent donc à la mort qu'il avoit ſi juſtement méritée. La ſentence portoit qu'il ſeroit écartelé tout vif, les quatre parties de ſon corps enſuite portées ſur un bucher & brûlées, les cendres ramaſſées & miſes dans un tonneau qui ſeroit jetté dans la mer; ce qui fut exécuté quelques jours après la ſentence prononcée.

Mais comme les changemens ne ſe font pas toujours à ſouhait, il arriva auſſi que la conduite du ſucceſſeur de Vuiſt ne répondit nulement à l'attente de la Compa-

gnie. Il gouverna aussi despotiquement que lui ; mais il le fit avec plus de subtilité & sans faire mourir personne. Autant que celui-là étoit alteré de sang humain ; autant celui-ci convoita le bien des peuples qui lui étoient soumis. Versluis ne se vit pas si-tôt établi dans son poste, qu'il fit mettre un si haut prix au ris, dont les habitans se servent à la place du pain, que la plûpart d'entre eux se virent hors d'état d'en acheter ; ce qui les fit murmurer & gemir sous le poids de la pauvreté. Les représentations humbles & réïterées qu'ils firent au Gouverneur ne servirent à rien ; & les choses allerent toujours au pire jusqu'à ce qu'on en fut enfin informé en Hollande. On y eut égard aux plaintes des pauvres habitans ; & les Etats-Généraux envoïerent un autre Gouverneur nommé Doemburg, dans l'Isle de Ceylan, avec un ordre très-particu-

culier de ménager le sujets de la Compagnie, & de les traiter avec douceur.

Le nouveau Gouverneur à son arrivée dans l'Isle de Ceylan trouva bien des obstacles dans la possession de sa charge. Versluis refusa absolument de la lui résigner. Ce changement le porta au désespoir à un point, qu'il fit faire feu sur les vaisseaux de la Compagnie qui venoient d'arriver à la rade du fort de Colombo, résidence ordinaire du Gouverneur. Mais toutes ses oppositions furent vaines & inutiles. Il fut obligé de céder à la force. On s'assura de sa personne & on le mena à Batavia, où on le mit aux arrêts. Pendant qu'il y étoit, on examina les griefs qui étoient portés contre lui, & on instruisit son procès. On parla fort différemment de l'issuë de de cette affaire. Quelque tems après il fut relâché, sous caution

d'une grosse somme d'argent qu'il consigna, afin qu'il eût plus de liberté & de moïens de se justifier. J'ignore ce qui s'est passé à cet égard dans la suite. Peut-être tout ce procès s'est-il enfin accroché; & j'apprens qu'il y a eu depuis de nouveaux troubles dans cette Isle.

Ceylan est une des plus grandes, des plus fertiles & des plus belles Isles de toute l'Asie. Elle est située au Sud-Est de la Presqu'Isle de l'Inde en deçà le Gange, & séparée de la côte de Coromandel par le Détroit de Chilao ou de Manar. Elle est renfermée entre le 121. & 123. dégré de longitude & entre le 6. & 10. de latitude Septentrionale ; de sorte qu'elle a environ cinquante-cinq lieuës de longueur du Nord au Sud, & trente du Couchant au Levant. Elle est si délicieuse que plusieurs ont crû que Dieu en créant le monde y avoit placé le Paradis terrestre.

Pour

Pour le prouver, on y montre encore aujourd'hui le prétendu tombeau & les traces des pas d'Adam ſur la montagne appellée le *Pic d'Adam*, une des plus hautes qui ſoient aux Indes. Sur une autre montagne de cette Iſle on trouve une eau ſalée, que les gens qui y demeurent, diſent être les larmes qu'Eve verſa pendant cent ans pour pleurer la mort d'Abel. A l'égard du tombeau, les habitans de Ceylan aſſûrent qu'Adam y a été enterré. Ils s'efforcent de le prouver par l'épitaphe qui s'y trouve. Pluſieurs voyageurs l'ont vû & ont eu ſoin d'en tirer copie, en deſſinant exactement les lettres ou caractères. Mais aucun des Savans qui ſe ſont appliqués à les déchifrer & en découvrir le ſens, n'ont encore pû y réüſſir. Les Orientaux même, qui ſelon toute apparence doivent avoir conſervé quelque choſe de la langue de leurs peres,

n'y connoiſſent rien non plus; de ſorte qu'on doit conclure, que cette inſcription eſt faite dans la langue primitive du genre humain avant la confuſion, arrivée à Babel.

Quelques Savans ſont d'opinion que cette langue conſiſte dans les cinq voïelles a. e. i. o. u. ou eſt contenu le grand Nom du Dieu vivant, ſavoir J E O V A, & que de la compoſition de ces cinq voïelles on ne ſauroit former un autre mot dans quelle langue que ce ſoit. On dit que feu Mr. Muller fameux Savant & Prévôt à Stettin, étoit fort verſé dans cette ſorte de ſcience; & qu'il avoit aſſûré que par le moïen de ces lettres on peut découvrir tous les miſtères des autres langues. On prétend même que Mr. Muller en avoit offert la clef aux Etats-Généraux des Provinces-Unies pour une certaine ſomme d'argent. Il eſt certain

que

que cette clef auroit été d'un grand avantage dans le commerce avec les Nations Orientales. Mais cette affaire se traina en longueur jusqu'à ce que ce Savant est venu à mourir; de sorte que cet important secret a été enséveli avec lui. J'ai consideré attentivement l'épitaphe en question ; & il me semble, que l'on doit les déchifrer à la manière d'écrire des Romains. Si j'avois eu alors la science & la clef de Mr. Muller, j'aurois pû me flatter d'en pouvoir réveler le sens.

Au reste il ne paroît pas que cette épitaphe regarde notre premier Pere: & si elle a été faite pour quelque autre personne enterrée dans cet endroit, l'opinion de ceux qui mettent le Paradis dans cette Isle, tombe d'elle-même; car on sait que l'Ange de Dieu chassa Adam & Eve du Paradis, après leur chûte. Ainsi Adam ne put y mourir ni y être enterré, à

moins qu'on ne diſe que le Paradis n'étoit qu'une certaine contrée ou diſtrict dans cette Iſle. Quelques Hiſtoriens comme Munſter & autres, aſſûrent qu'Adam & Eve, après leur chûte allerent demeurer aux environs de Damaſco. On y montre encore aujourd'hui à deux lieuës de cette ville l'endroit où Caïn tua ſon frere Abel. Damaſco ſignifie *ſac de ſang*; & on a donné ce nom à cette contrée en mémoire de ce premier meurtre, & de ce que Dieu dit à Caïn : *La terre a ouvert ſon ſein pour recevoir le ſang innocent de ton frere qui crie vengeance.* La plûpart des voïageurs dans leurs itineraires des païs Orientaux ſont d'opinion, qu'Adam fut enſeveli ſur la montagne de Golgatha; & que lorſqu'après la mort de Notre Seigneur les rochers ſe furent fendus, on avoit trouvé dans une des fentes le crane de notre premier Pere. Epiphanes paroît

être

être du même sentiment quand il dit, qu'Adam chassé du Paradis par l'Ange de Dieu, alla demeurer aux environs de Jérusalem, & qu'y étant mort il fut enterré sur la montagne de Golgatha, où l'on avoit dans la suite trouvé son crane, & que c'est pour cette raison que la montagne fut appellée *Calvaire*. Mais cette opinion me paroît insoûtenable, parce que la terre ayant été bouleversée & ses parties détachées les unes des autres par le déluge universel, on doit nécessairement supposer que le tombeau d'Adam n'est pas resté dans sa premiere situation. Je croirois donc plûtot que l'épitaphe qui se trouve dans l'Isle de Ceylan, regarde Nöé ou quelqu'un de sa famille qui y établit son regne; & que celui que les Indiens y réverent en qualité de premier Pere du genre humain.

Cette Isle fut découverte en

l'an 1509 par Jaques Lopez de Siquaire. Ses principales villes sont Jafnapatnam, Trinkenemale, Materolo, Punta de Galo, Colombo, Nigombo, Scytavaca, & Candy. La Compagnie possede toutes les côtes de l'Isle jusqu'à onze ou douze lieuës dans le païs, & la plûpart des villes que je viens de nommer. Les Portugais s'y étoient d'abord établis, & y avoient fait construire plusieurs forts pour leur sureté; de sorte qu'il ne fut pas facile de les en déloger. Mais aussi-tôt que les Hollandois eurent conclu une alliance secrette avec le Roi de Candy, Souverain de l'Isle, contre les Portugais, ces derniers furent attaqués par mer & par terre, & peu à peu chassés de toutes les places dont il étoient en possession. Les Hollandois s'y établirent à leur place, & en sont demeurés paisibles possesseurs jusqu'aujourd'hui. Comme ils prennent beaucoup

coup de soin de vivre en bonne intelligence avec le Roi, ils en obtiennent presque tout ce qu'ils veulent. Tous les ans la Compagnie lui envoye un Ambassadeur avec plusieurs présens, en échange desquels ce Roi donne une cassette remplie de pierres précieuses d'un si grand prix, que le vaisseau, au bord duquel on met la cassette, est estimé valoir plus que la moitié de la charge des vaisseaux de retour. On prend beaucoup de précaution à cacher cette cassette à tout l'équipage, jusques-là que le Capitaine du vaisseau même ne sait si elle est à son bord ou non. Le Gouverneur la fait venir, secrettement emballée avec d'autres marchandises.

Les deux principales places de cette Isle sont Punta de Galo & Colombo. Cette dernière est la résidence du Gouverneur & des Conseillers; l'autre en est proprement

ment le port. L'air de cette Isle quoique chaud, ne laisse pas d'être fort sain. Il y croît en quantité toutes sortes d'excellens fruits. On y trouve de bons poissons, des oiseaux; de même que des animaux tant apprivoisés que sauvages, comme des Elephans, beaucoup plus grands que ceux des autres païs aux Indes, des Tigres, des Ours, des Civettes, des Singes &c. Cette Isle est fameuse par la canelle qu'on y trouve, & qui est la meilleure de toute l'Asie. La Compagnie en fournit presque tous les endroits du monde. La canelle est la seconde écorce d'un arbre qui ressemble à un Oranger, & dont les feuilles ont la figure de celles d'un Laurier. Il y a trois sortes de canelle, la fine qu'on tire des jeunes arbres, la grosse qu'on enleve des vieux arbres, & la sauvage qui croît aussi à Malabar, dans la Chine & depuis quelque tems au Brezil. La Compagnie

pagnie fait aussi un grand commerce avec de l'huile qu'on tire de cette écorce. Elle fait aussi un trafic considérable en toutes sortes de pierres précieuses qui se trouvent dans cette Isle, comme des rubis, des saphirs blancs & bleus, des topases &c. Elle a aussi établi sur la côte de l'Isle de Manar, & de Tockecorin, une belle pêcherie de perle qui lui est d'un grand profit. Elle les donne deux fois par an en ferme à quelques marchands Négres. Les huitres, où les perles sont enfermées, se trouvent au fond de la mer. On va à cette pêche quand il fait beau & que la mer est calme. Les plongeurs y descendent, aiant une corde liée sous les bras qui tient au bateau, une grosse pierre attachée au pied afin d'enfoncer plus vîte, & un sac à leur ceinture, pour y mettre les huitres qu'ils ramassent. Dès qu'ils

ſont au fond de la mer, ils prennent promptement ce qu'ils trouvent ſous leurs mains & le mettent dans leur ſac. Pour revenir, ils tirent fortement une corde différente de celle qui leur tient le corps ; & à ce ſignal on tire enhaut le plongeur qui pour revenir plus promptement, détache, s'il lui eſt poſſible, la pierre qu'il a au pied. Quand les bateaux ſont remplis de ces huitres, les marchands Négres vont ſur les côtes les vendre par centaines : ainſi ce commerce eſt fort hazardeux pour ceux qui achetent ces huitres ; tantôt ils y trouvent quelques perles, & tantôt rien.

La Compagnie tire auſſi un grand profit des manufactures de mouſſelines, de Chitſes & d'autres toiles ; mais la plus grande partie des mouſſelines ſe fabrique ſur les côtes de Malabar.

Les habitans de l'Iſle de Ceylan

ſont

ſont appellés Cingoleſiens; ils ont en général la taille élevée, d'une couleur noire: leurs oreilles ſont extrêmement grandes; ce qui vient des ornemens qu'ils y portent, à l'imitation des autres Négres, & qui ſont fort peſans. Ils ſont courageux, hardis & propres pour la guerre. Ils ſont de la Religion Mahometane; il s'y trouve auſſi des Idolâtres qui adorent les vaches & les veaux. Ils ne font pas grand cas des Hollandois, les nommant par mépris leurs *Gardes-côtes.* Mais ceux-ci s'en mettent peu en peine; & en bons politiques font tout au monde pour entretenir la bonne intelligence avec le Roi de Candy, afin qu'il ne leur refuſe pas ce qui fait leur principal commerce. Il peut le faire impunément, vû que les deux Etats ſont ſéparés par une riviére & des montagnes & forêts ſi épaiſſes, qu'il eſt impoſſible d'y pénétrer.

nétrer. Cette nation ſait merveilleuſement bien dreſſer les Elephans, tant pour le travail que pour la guerre.

Chapitre XXVI.

Deſcription du ſecond & du troiſieme Gouvernement, ſavoir d'Amboine & Banda.

Le ſecond des Gouvernemens que la Compagnie donne, eſt celui d'Amboine, une des Iſles Moluques. Amboine étoit le Gouvernement général avant que Batavia fut batie. Il fut transferé à cette ville à cauſe de ſa ſituation avantageuſe, comme étant à peu près au milieu de tous les Comptoirs de la Compagnie; au lieu que les Moluques ſont trop éloignées vers l'Orient. D'ailleurs l'Iſle de Java eſt infiniment plus fertile qu'Amboine en toutes ſortes de choſes néceſſaires

pour

pour la ſubſiſtance de l'homme ; ainſi on n'a pas beſoin de les tirer de quelques autres endroits, comme on eût été obligé de faire ſi le Gouvernement général eût demeuré fixé à Amboine. Cette Iſle eſt une des plus grandes de toutes les Moluques. Elle eſt ſituée dans l'Archipel de St. Lazare, entre le troiſième & quatrième dégré de latitude Méridionale & à cent quarante-cinq dégrés de longitude des Iſles Canaries, & à cent vingt lieuës à l'Orient de Batavia. Les Portugais la conquirent en 1519. & y bâtirent un fort dont les Hollandois s'emparerent en 1605 ; mais ces derniers ne ſe rendirent entiérement maîtres & d'Amboine & des Iſles voiſines qu'en 1627. Cette conquête leur fournit le moïen de faire eux ſeuls le commerce des cloux de girofle. Amboine & les Iſles voiſines ſont appellées les *mines d'or de la*

Compagnie; en effet le profit qu'elle en retire est immense. Une livre de cloux de girofle ou de noix muscade coute à la Compagnie environ huit à dix deniers, & elle la fait vendre en Europe au prix que tout le monde sait. C'est dans cette Isle qu'est le centre de l'important commerce des cloux de girofle; & la Compagnie pour en être la maîtresse absolue, fait arracher dans les autres Isles tous les arbres qui produisent ce fruit aromatique. Souvent même l'abondance y est si grande, qu'elle est obligée d'en bruler beaucoup. Le girofle est un arbre dont la grosseur & la hauteur sont médiocres. Son écorce est comme celle de l'olivier, & ses feuilles ressemblent à celles du laurier. Les fruits qui tombent des arbres s'enracinent aussi-tôt, & poussent des tiges qui au bout de huit ans portent fruit. La fleur, où le fruit s'engendre, est

eſt blanche ; mais elle devient jaunâtre à meſure que le fruit meurit. Quelques jours après que le fruit eſt tombé, on le ramaſſe & on verſe de l'eau deſſus, après quoi on le ſeche ſur des claïes par le feu, & c'eſt de-là que de rouge il devient noir. On croit que ceux qui en font commerce le trempent, parce qu'ils appréhendent que les vers ne s'y mettent. Il y a peut-être une autre raiſon qui fait qu'on en agit ainſi, c'eſt que par l'eau la peſanteur du fruit s'augmente. Il eſt certain du moins, que ceux qui vont à Amboine avec des vaiſſeaux au nom de la Compagnie, pour y prendre une certaine quantité de cloux de girofle, après en avoir volé une partie, mettent parmi leur charge, pour en avoir le poids complet à leur retour, quelques tonneaux remplis d'eau de la mer. Cette eau eſt en peu de tems im-

bibée jusqu'à la dernière goute ; en ſorte qu'en ouvrant les tonneaux on les trouve entiérement vuides ; & c'eſt par ce moïen qu'ils empêchent qu'on ne puiſſe s'appercevoir de la fraude.

De cette façon un Capitaine de vaiſſeau ou un marchand ne doit pas être en peine s'il a la démangeaiſon de frauder. Cependant cette pratique, quelque facile qu'elle ſoit, eſt très-perilleuſe ; & elle a déja couté la vie à pluſieurs perſonnes qui ſe ſont laiſſés éblouïr par le gain. La Compagnie fait toujours punir avec la derniere rigueur tous ceux qu'on y attrappe ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on appelle ce fruit *Galgen-Kruid*, c'eſt-à-dire, *épicerie qui conduit à la potence.* Le moindre commerce qu'un particulier fait en cloux de girofle, eſt une contrebande ſi forte, que la Compagnie accorderoit plûtôt grace à un cri-

mi-

minel qui auroit violé publiquement les Loix Divines, que de laisser impuni un tel contrebandier. Pour le prouver, j'alléguerai l'exemple de deux délinquans, l'un desquels avoit été Prévôt ou Exécuteur, dont je ne saurois me rappeller le nom de famille, mais je sais que son nom de baptême étoit Joachim, & qu'il étoit né de Lubec. L'autre avoit été Bourgeois libre & Apoticaire, né Allemand, nommé Gunther. Le premier avoit tué d'un coup de fusil & de propos déliberé un de ses voisins. Le second, faisant commerce en huile d'aromates, succomba à la tentation de faire quelque fraude ou contrebande en cloux de girofle. Ils furent tous deux condamnés, Joachim à être arquebusé, & Gunther à être pendu. Ils furent aussi menés l'un & l'autre au lieu du supplice; & la sentence de Gunther fut exécutée sur le

champ, tandis que Joachim eut son pardon, & fut renvoié dans sa patrie, où peut-être il vit encore à l'heure qu'il est. Du tems de mon dernier voïage aux Indes Orientales, on saisit vingt personnes accusées de fraude en épiceries. Si l'accusation aura été fondée, je ne doute nullement qu'elles n'aient toutes suivi le pauvre Gunther à l'autre monde.

Le Roi de cette Isle tire tous les ans une pension de la Compagnie; & elle lui donne aussi une garde toute composée de soldats Européens.

Les habitans de cette Isle sont d'une taille moïenne & d'une couleur noirâtre. Ils sont paresseux & ont beaucoup de penchant au larcin. Quelques-uns d'entre eux sont fort ingénieux, & savent faire des cloux de girofle, quand ils sont encore verds, toutes sortes de petits ouvrages comme des vais-

vaiſſeaux, des couronnes &c. Ils vendent ces colifichets qui ſont ordinairement envoiés comme préſens à Batavia & en Europe. Ceux de cette nation qui ſont ſujets au Roi ſuivent la ſecte de Mahomet ; les autres ſont Idolâtres, grands larrons & fort cruels, vivant toujours dans les montagnes, & ne voulant ſe ſoumettre à qui que ce ſoit. Quand on en attrappe un, il eſt d'abord fait eſclave & emploïé à toutes ſortes de rudes ouvrages. La haine qui ſubſiſte entre les deux partis de ce peuple, fait qu'ils ſont toujours en guerre l'un avec l'autre. Leurs armes ſont l'épée, l'écu, la pique & le coutelas. Dans le fort qui a été bati dans cette Iſle & dont j'ai parlé ci-deſſus, la Compagnie entretient une nombreuſe garniſon. Sa ſituation le rend pour ainſi-dire imprenable, & aucun vaiſſeau ne peut entrer au port ni en ſortir

qu'on ne sauroit couler à fond par le canon. Depuis quelques années on seme aussi du Caffe dans cette Isle avec beaucoup de succès; & il n'y a pas long-tems, savoir depuis que Mr. Bernard en est Gouverneur, qu'on y a trouvé des mines d'Or, qui paroissent promettre beaucoup. C'est ainsi qu'on trouve successivement ce à quoi on n'a pas ôsé seulement penser. Aujourd'hui on découvre une chose, demain une autre. Si les Hollandois dans le tems qu'ils possédoient le Brezil, avoient pû savoir que ce païs cachoit dans ses entrailles de l'or & des diamans, ils ne l'auroient pas si facilement cédé aux Portugais. Mais comme alors on n'y avoit trouvé que du sucre, du tabac & du bois de teinture, ils préferoient la côte de Guinée en Afrique, parce qu'on en tiroit de l'or. Il pourra en être de même avec le tems à l'égard des ter-

res

res Australes, quoique jusques ici on s'en forme en général une idée comme d'un païs qui ne vaut pas la peine qu'on tache de le connoître plus particuliérement. On y fera peut-être quelque heureuse découverte, & chacun dira alors : *je ne l'aurois crû de mes jours*. Il se trouve aussi dans cette Isle une espéce de bois très-beau d'une couleur rougeâtre, & peint naturellement de toutes sortes de figures. Les habitans en font plusieurs ouvrages artistement travaillés, comme des cabinets & des cassettes, dont on fait présent à quelques personnes de la Compagnie & du Gouvernement; le reste se vend en différens endroits à un prix fort haut.

Le troisième Gouvernement de la Compagnie aux Indes Orientales est celui de Banda, Isle située à quarante & un dégrés de latitude Méridionale & à vingt lieuës d'Amboine, au Sud des Isles Mo-

lucques. Le Gouverneur est ordinairement un premier Marchand; il réside à Nera ville capitale, & il a sous son commandement plusieurs autres petites Isles voisines. Le Conseil de ce Gouvernement est à peu près sur le même pied que celui d'Amboine. Quoique Banda soit une petite Isle, en la comparant à celle d'Amboine, puisqu'elle n'a que douze lieuës de circuit, il est certain qu'elle n'apporte pas moins de profit à la Compagnie. Elle est la source de l'important commerce des noix de muscade qui y croissent en si grande quantité, que les Hollandois en fournissent à tout l'Univers. L'arbre qui produit cet excellent fruit, est grand comme un poirier; ses feuilles ressemblent à celles du pêcher, hormis qu'elles sont plus petites. La noix étant parvenue à sa parfaite maturité, est grosse comme une

une poire médiocre ou comme nos noix vertes. Elle eſt couverte de deux écorces: la premiere eſt fort groſliére de l'épaiſſeur d'un doigt; elle ſe fend à meſure que le fruit meurit. Quand on la confit, elle eſt d'un goût très-agréable. La ſeconde eſt rougeâtre & odorante; en l'ouvrant on trouve proprement le fruit, & au-deſſous une fleur formée en roſe, belle à voir. En la cueillant on la fait ſécher; mais la noix eſt d'abord jettée dans de la chaux vive, puiſque ſans cela elle ſe gâte par les vers qui s'y engendrent. Dans les Iſles voiſines de Banda il y a auſſi des arbres qui produiſent les noix de muſcade, mais la Compagnie les y fait arracher. Cependant les oiſeaux tranſportent ce fruit d'un endroit à l'autre & le plantent de ſorte, qu'on les peut appeller *les Jardiniers des arbres aromatiques.*

Il

Il y a dans cette Isle des habitans qui sont francs bourgeois, nommés *Perkiniers*. Ce sont eux qui cueillent les noix & en envoient à la Compagnie tant qu'elle en veut avoir. On leur donne pour leur peine quelque peu d'argent ; cependant tous ces gens sont fort à leur aise. Il croît ici de même que dans l'Isle d'Amboine une sorte d'arbre, nomme Caliputte, dont on tire une huile très salutaire; aussi la vend-t-on fort chérement.

Cette Isle est très-bien fortifiée; & on la croit, pour ainsi dire, imprenable. Toutes les fois qu'un vaisseau arrive à la rade, un grand nombre de petits bâtimens sort pour l'aller examiner & l'accompagner au port. On prend cette précaution pour empêcher qu'un vaisseau étranger ne se serve d'un faux pavillon, & ne tache par ce moïen de s'emparer par surprise des forts de l'Isle. La garnison qui s'y trou-

trouve, eſt aſſez nombreuſe, mais le ſoldat eſt maigre, défait & languiſſant. Cela vient faute de bonne nourriture; car les vivres ſon fort rares dans cette Iſle, ſon terroir étant ſabloneux & fort ſtérile. Ces pauvres ſoldats ſont ſi fort affamés de viande, qu'ils mangent des chiens & des chats, & c'eſt pourquoi ces animaux y ſont ſi rares. La meilleure nourriture eſt la tortue qu'ils peuvent avoir pendant ſix mois de l'année. Quelquefois ils ont auſſi occaſion d'attraper quelques mauvais poiſſons. Ils font leur pain du ſuc d'un certain arbre, & qui ne reſſemble pas mal à la lie de bierre. Ce ſuc étant frit, devient dur comme une pierre; mais étant jetté dans l'eau il ſe leve & devient propre à manger. La nourriture cependant en eſt de peu de conſiſtence. A l'égard des autres vivres, comme du beurre, du ris &c. les

ha-

habitans les font venir de la ville de Batavia.

Cette Isle est proprement le rendés-vous des bandits & gens de mauvaise vie. Les originaires y sont si méchans & si fort enclins à se soulever, que la Compagnie a été obligée d'en chasser ou faire mourir un grand nombre. Pour le remplacer & tenir le reste en bride, elle y a établi des Colonies Hollandoises. Mais elles sont composées de gens sans aveu ou de vauriens qui ont été ou bannis de leur patrie, ou qu'on y relegue pour leur punition. Quelques-uns sont condamnés à y demeurer le reste de leurs jours; d'autres pour un tems. La plûpart n'y vivent pas longtems, & meurent ordinairement de la maladie, qu'on nomme *miserere*. On y envoïe aussi des jeunes gens qui ne veulent pas se ranger & qui menent une vie déréglée, pour les ren-

rendre ſouples & dociles; de ſorte qu'on peut avec raiſon appeller Banda, une *Iſle de correction.*

Il y a dans cette Iſle un grand nombre de Négres. Ils y avoient établi autrefois l'entrepôt des épiceries, d'où ils les tranſporterent ſur les côtes de Bengale & de Surate. Ils ſont aſſez bien à leur aiſe; mais depuis que les Chrétiens s'en ſont emparés, ce commerce eſt entiérement détruit. Les autres habitans ſont de la même couleur que ceux des Iſles Molucques.

CHAPITRE XXVII.

Des quatre autres Gouvernemens, ſavoir ceux de Macaſſar, de Ternate, de Malacca, du Cap de Bonne Eſperance.

LE quatrième Gouvernement de la Compagnie eſt dans

l'Isle de Celebes ou de Macassar. Elle est entre celles de Borneo & les Molucques, environ à cent-soixante lieuës au Nord-Est de Batavia. Son étendue est assez considérable, & on compte cent trente-cinq lieuës du Septentrion au Midi, & six du Couchant au Levant. On l'appelle avec raison la clef de toutes les Isles des épiceries. Son dernier Gouverneur étoit un Conseiller des Indes, nommé Arweyn, qui y fut envoié pour la seconde fois en cette qualité pour son malheur; car quinze jours après son arrivée il fut empoisonné avec une tasse de Caffé. On croit que ce fut un de ses propres esclaves qui commit ce crime horrible. La forme de ce Gouvernement est à peu près la même que celle des autres. Depuis que les Hollandois ont pris cette Isle sur les Portugais, ils l'ont fortifiée considérablement, & entretiennent

nent une bonne garnison dans le fort de Macassar où le Gouverneur fait sa résidence, pour contenir les habitans, qui sont naturellement hardis & courageux. Cette nation qui pendant long-tems avoit extrêmement inquieté les Hollandois dans leur commerce, fut enfin subjuguée & contrainte de recevoir la loi. La Compagnie tire peu de profit de cette Isle si l'on excepte le commerce des esclaves; & elle n'en conserve la possession, que parce qu'elle est le boulevard de Banda, d'Amboine & d'autres Isles. On y a découvert, il y a quelques années, une riche mine d'or à laquelle on a d'abord fait travailler par des gens expérimentés, qu'on fit venir de plusieurs endroits de l'Europe; & la Compagnie pour retirer le profit, que cette mine promettoit, y envoya, il y a quelque tems, un Directeur, afin de

mettre tout dans un bon état. J'ignore si l'effet a répondu à l'attente.

Cette Isle est divisée en trois différens districts gouvernés chacun par son Roi. Heureusement pour les Hollandois, ils vivent tous trois dans une mesintelligence continuelle. L'un d'eux est appellé *le Roi de la Compagnie*, parce qu'il est toujours lié avec elle & observe ses intérêts tant qu'il peut. La Compagnie pour se l'attacher davantage, lui a fait présent d'une chaine d'or & de plusieurs autres ornemens de prix, lors de son avénement à la Couronne. Elle a eu coutume de faire les mêmes présens à ses prédecesseurs, & en agira sans doute de même à l'égard de ses successeurs.

Les habitans de cette Isle sont d'une couleur jeaunâtre, de moïenne taille, & beaux de visage Ils sont tous Mahometans; au reste grands

grands larrons; traitres & voleurs. Ils le ſont au point, qu'un Chrétien n'ôſeroit ſeul s'éloigner beaucoup de la ville ou du fort, de peur d'être volé & égorgé par eux. Cette Iſle eſt fertile en toutes ſortes de beaux fruits & de plantes, comme des cocos, des piſans & autres. Elle produit auſſi du ris, nourriture fort ſaine & agréable. Il demeure ici un grand nombre de francs-bourgeois & de Chinois, qui ſe ſervent de vaiſſeaux d'une ſtructure extraordinaire, pour trafiquer ſur preſque tous les Comptoirs & endroits des Indes, du moins auſſi loin que la Compagnie le leur permet.

Le cinquième Gouvernement eſt établi dans l'Iſle de Ternate, où ſe trouve le dernier & le plus éloigné de tous les Comptoirs que la Compagnie poſſede en Orient; & c'eſt à cauſe de cette ſituation que Ternate doit être conſiderée

comme la frontiére des autres Gouvernemens. Le Gouverneur qui y réſide eſt un Premier Marchand, & a ſous lui ſon Conſeil ainſi que les autres Gouverneurs. Cette Iſle eſt une des Moluques, ſituée à une lieuë de celle de Tidor au Nord. Elle eſt aſſez étendue & produit une quantité prodigieuſe d'arbres de girofle; mais le Roi les fait tous arracher. La Compagnie pour le dédommager de cette perte, lui donne par an une ſomme d'argent ou des préſens pour la valeur de dix-huit mille Risdalers. Ce Prince a ſa garde de corps, & on lui rend de grands honneurs. Il a conclu avec la Compagnie une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle il eſt obligé de l'aſſiſter de toutes ſes forces contre tous ſes ennemis. Il y a ici un fort conſidérable, où l'on entretient une bonne garniſon. Les Rois de Tidor & de Batjan dé-

dépendent de ce Gouvernement. Au reſte cette Iſle eſt très-abondante en toutes ſortes de vivres. Quant au commerce qui s'y fait, il eſt peu conſidérable. La Compagnie à la vérité y debite des toiles & autres marchandiſes de Guinée ; mais l'écaille tortue & autres denrées qu'elle en rapporte en échange ne ſuffiſent pas à l'entretien de ce Gouvernement. Peut-être cette Iſle ſera-t-elle dans la ſuite d'un plus grand profit qu'elle n'a été par le paſſé, parce qu'on y a trouvé, il y a quelques années, une mine d'or, qu'on aſſure être très-riche, & ſurpaſſer même toutes celles qu'on ait encore découvertes dans les Moluques.

Les habitans de cette Iſle ſont noirs, d'une taille médiocre : quelques-uns d'eux ſont païens & idolâtres ; les autres Mahometans. On trouve auſſi parmi eux des

Chrétiens, car depuis que le Roi lui-même a embrassé le Christianisme, plusieurs de ses gens & de ses sujets l'ont imité, peut-être moins par persuasion que pour plaire à leur Souverain, suivant le proverbe qui dit : *Qualis Rex, talis Grex*; c'est-à-dire: *Tel maître tel valet.* On a ici une sorte de vin de Palme, que les habitans nomment *Seggeweer*, qui est si fort qu'une petite quantité en enyvre facilement. On y trouve aussi une espéce d'oiseaux les plus charmans qu'on puisse voir; leur plumage est de toutes sortes de couleurs & si bien assorties qu'on en est enchanté. On les envoye ordinairement à Batavia, où ils se vendent d'un grand prix tant pour leur beauté & rareté, que parce qu'ils sont fort dociles à apprendre le chant & à imiter la parole des hommes. C'est aussi de cette Isle qu'on tire la plus gran-

grande quantité d'oiſeaux de Paradis, dont nous avons déja parlé ci-deſſus. Ce que j'y ajoute ici eſt l'énumeration des différentes eſpéces de cet oiſeau. Sous la premiere il faut ranger les oiſeaux de Paradis communs ou ordinaires, qui ſont d'une couleur jeaunâtre dont le corps n'eſt aſſez mince & long d'environ huit pouces, ſans la queuë dont la longueur eſt communément d'une demi aulne & quelquesfois même davantage. Dans la ſeconde eſpéce il faut mettre ceux qui ſont d'un plumage tout-à-fait rouge; dans la troiſième les bleux, & dans la quatrième les noirs. Ce dernier eſt le plus beau & le plus eſtimé; on l'appelle auſſi le *Roi des oiſeaux de Paradis.* Il a ſur la tête une eſpéce de touffe ou bouquet, à peu près comme nos poules huppées, qu'il fait tantôt dreſſer, tantôt coucher, ainſi que ſont les

Cacodus d'Inde ; c'est un oiseau blanc de la grosseur d'une jeune poule, portant sur la tête une couronne jeaune. Je vis un jour à Bantam un de ces oiseaux de Paradis noirs; il étoit très beau, & on l'y avoit envoïé en présent au Roi.

Le sixième Gouvernement dont la Compagnie dispose, est celui du Cap de Bonne-Esperance. Le Gouverneur en est toujours un Conseiller des Indes ; & il est assisté dans ses fonctions par un Conseil, ainsi que les autres Gouverneurs. Ce Cap est situé sur la côte des Taffres, & fait la pointe Méridionale de toute l'Afrique. Il fut découvert l'an 1498. par Vasques de Gama, & enlevé aux Portugais pas les Hollandois en 1653 C'est une des plus importantes places qui soient sous la domination de la Compagnie, quoique le profit qu'elle en tire n'é-

n'égale pas à beaucoup près, celui qui lui revient d'une ou d'autres des Isles qu'elle possede en Orient ; autrefois même les dépenses qu'elle fut obligée d'y faire, surpassoient les revenus. Cependant elle ne sauroit se passer de ce poste à cause de ses vaisseaux qui vont aux Indes & qui en reviennent, ce Cap étant le seul endroit, où ils peuvent relâcher, pour s'y pourvoir de l'eau & d'autres rafraîchissemens nécessaires pour la continuation de leur voïage. Les malades & principalement ceux qui sont attaqués du scorbut, trouvent là de quoi se rétablir, ou du moins se procurer de grands soulagemens. Et quoiqu'il y arrive tous les ans beaucoup de monde tant d'Europe que des Indes, qui y font des provisions en toutes sortes de vivres, tout cependant y est en abondance, en quelque tems que ce soit. On y trouve

quantité des bœufs, de moutons, de volaille, de gibier & de toutes sortes de fruits & d'herbes. On conte jusqu'à quarante navires, qui y abordent par an, venant de la Hollande seule, & sur lesquels il y a en tout ordinairement huit jusqu'à neuf mille personnes. Ceux qui y arrivent, pendant une année, venant des Indes, sont au nombre de trente-six, aïant en tout à bord environ trois mille ames ; sans parler des vaisseaux étrangers qui y rélâchent également. Si l'on fait attention que tous ces navires s'y pourvoient de toutes sortes de vivres & de rafraîchissemens, il faut que la quantité y soit prodigieuse. La rade n'y est jamais sans vaisseaux, hormis dans les trois mois de Mai, de Juin & de Juillet, comme la saison la plus dangereuse à cause des vents de Nord-Oüest, qui y soufflent avec violence. J'en par-

lerai plus amplement dans la ſuite de cet Ouvrage.

Le ſeptième & dernier Gouvernement eſt celui de Malacca, ville capitale d'un petit Roïaume du même nom, dont les habitans ſont nommés Malais. Son Gouverneur eſt un Premier Marchand; & la forme de la régence eſt la même que celle des autres Gouvernemens. Ce païs eſt la partie Méridionale de la Preſqu'Iſle de l'Inde au-delà du fleuve Gange. Il eſt ſéparé de la côte de Sumatra par un Détroit nommé Détroit de Malacca. Les Hollandois l'enleverent aux Portugais en 1641. & s'y ſont maintenus depuis ce tems-là. La ville eſt aſſez conſidérable, & marchande à cauſe du paſſage commode. Elle eſt le rendez-vous de tous le vaiſſeaux qui reviennent du Japon, & c'eſt-là qu'on fait la diſtribution des marchandiſes qu'ils ont apportées,

tées, pour les envoier dans tous les bureaux de la Compagnie sur les côtes des Indes. On ne trouve pas ici beaucoup de vivres ; & tout ce qu'on y peut avoir consiste en poissons. Les Rois qui dominent dans ce païs de même que leurs sujets sont pour la plûpart des pirates, & écument presque toutes les mers des Indes. Ils sont toujours contraires à la Compagnie, & ne laissent échapper aucune occasion à lui nuire. Ils ont cependant été souvent réduits à la raison tant par les Portugais, qui y étoient établis autrefois, que depuis par les Hollandois ; en sorte qu'ils sont aujourd'hui tellement affoiblis, qu'ils ne peuvent plus faire aucune entreprise considérable.

Il y a quelques années que je fus commandé à croiser avec un vaisseau monté de quatorze piéces de canon pour donner la chasse à un de ces pirates. J'eus le bonheur

heur de l'atteindre & le charger: mais comme il étoit renforcé de deux autres navires, je trouvai une forte résistance; ensorte que le combat devint si opiniâtre, que je ne pûs m'en rendre maître qu'au bout de deux jours. Deux de ces navires furent coulés à fonds, & l'autre échappa. Dans un de ces vaisseaux étoient trois Commandeurs, tous trois freres, qui furent pris prisonniers. Ils furent ensuite décapités, & leurs têtes arborées sur de longues perches à Cheribor dans l'Isle de Java, pour servir de spectacle & d'exemple aux autres. Les habitans de Malacca sont en général fort robustes & vigoureux; ils sont d'une couleur noire, au reste grands larrons & voleurs. Une partie d'eux est de la Secte de Mahomet; les autres sont Idolâtres.

Voilà qui peut suffire pour donner une idée des sept Gouverne-

mens, qui ſont de la dépendance de la Compagnie des Indes Orientales. Dans les Chapitres ſuivans je parlerai des Directoires & autres places où la même Compagnie a établi des Comptoirs.

CHAPITRE XXVIII.

Des quatre Directoires, Coromandel, Surate, Bengale & Perſe.

POur ce qui regarde les autres endroits qui reconnoiſſent l'autorité de la Compagnie, ce ſont des Directoires, Réſidences & Comptoirs établis pour la ſûreté & la commodité de ſon commerce. Elle les a ſû multiplier & étendre juſque dans l'Empire du Grand Mogol, le Roïaume de Perſe & dans d'autres Etats. Pour ce qui eſt en particulier des Directeurs, on peut dire qu'ils ont le même pouvoir & la même au-

autorité que les Gouverneurs: cependant dans les affaires criminelles ils sont plus bornés, ne leur étant pas permis de faire exécuter aucune sentence dans le païs, mais toujours sous le Pavillon Hollandois; en sorte que tous les malfaiteurs reçoivent la mort dans les vaisseaux.

Pour donner une description des Directoires, nous commencerons par celui des côtes de Coromandel. Ce païs appartenoit autrefois aux Portugais, mais aujourd'hui il est partagé entre les Hollandois, les Anglois & les Danois, qui tous y ont fait bâtir de belles forteresses, pour la sûreté de leur commerce. Le Directeur Hollandois est un Premier Marchand; il est assisté dans les affaires par un Conseil ainsi que les Gouverneurs. Quand ces Messieurs s'acquitent bien de leur direction, au bout de quelques an-

années on les fait ordinairement Conſeillers des Indes, quoique la charge de Directeur ſoit infiniment plus profitable. On m'a dit, qu'il y a eu certains Gouverneurs & des Directeurs qui pendant le tems de leur adminiſtration ont amaſſé chacun tant de richeſſes qu'elles ſurpaſſoient même le premier fonds de la Compagnie, ſavoir la ſomme de ſix millions & demi. On ſait que Meſſieurs, Dishoek, Heilmans, Swaardecroon, Patras & Van Cloon ont gagné pendant le tems qu'ils avoient des Directoires ou Gouvernemens, des ſommes immenſes. Il y a à Batavia auſſi quelques poſtes ſi lucratifs que les Premiers Marchands qui en ſont ordinairement revêtus, aimeroient mieux les garder que devenir Conſeillers des Indes, puiſque, l'honneur à part, ces derniers ont peu ou point d'occaſion de s'enrichir, leurs ap-

appointemens même n'étant pas proportionnés au train qu'ils sont obligés de mener. Les emplois les plus lucratifs sont celui de *Samandar*, ou Directeur de péage, de Fiscal de mer, de Drossard du plat-païs, de Commissaire Général; toutes ces charges rapportent des sommes considérables.

La Compagnie fait un trafic considérable sur la côte de Coromandel. Elle en tire du cotton, des mousselines, des chitses & autres toiles; & y envoye en échange des épiceries, du cuivre de Japon, de l'étain, de l'or, du bois de Sandal & de Siampan, & diverses autres marchandises. L'étendue de cette côte est considérable; & on compte de Negapatan jusqu'à Masulipatan plus de cent lieuës. Il y a dans ce païs deux Rois qui y regnent, savoir le Roi de Bisnagar & celui de Harsinga. Ils vivent tous deux en bonne intelli-

gence avec la Compagnie. Les trois nations, ſavoir les Hollandois, les Anglois, les Danois, établies ſur cette côte, y ont fait bâtir chacune des forts pour la ſûreté de ſon commerce. Les habitans de ce païs ſont pour la plûpart Idolatres; les autres ſont Mahometans ou Chrétiens. Pendant la Mouſſon d'Eſt il ſe fait ici une chaleur exceſſive; cependant le païs ne laiſſe pas d'être aſſez fertile en toutes ſortes de vivres, comme du ris, des fruits, des herbes, du gibier. Les marchandiſes qui ſe fabriquent ici ſont toutes envoïées à Batavia, d'où on les tranſporte enſuite en Hollande par des vaiſſeaux de retour.

Le ſecond & le troiſième Directoire ſe trouvent, l'un à Ouglie ſur le Gange à trente-ſix lieuës de l'embouchure de ce fleuve; l'autre dans la ville de Suratte, ainſi tous deux dans les Etats du Grand-Mo-

Mogol. Ces deux places ſont les endroits de toute l'Aſie où ſe fait le plus grand commerce. Les Hollandois, les Anglois, les François & d'autres peuples de l'Europe y trafiquent. Ils y ont conſtruit des forts & des magazins conſidérables. Leur plus grand trafic ſe fait avec les marchands Négres en toutes ſortes de drogues & de marchandiſes, comme en opium, diamans, étoffes, la toile, chitſes, mouſſelines &c. Les diamans ſont aſſez communs dans ce païs. Les Négres ſont ceux qui les cherchent le plus; ils loüent pour une ſomme d'argent un terrain d'une certaine étendue, par exemple de vingt ou de trente pieds de longueur & de quelques pieds de largeur. Ils remuent ce terrain, y fouillent, y cherchent cette pierre précieuſe. Quelques-uns y réüſſiſſent; d'autres y perdent leur peine, leur tems & leur argent.

L'Empire du Grand-Mogol est un païs extrêmement étendu; il passe pour le plus riche de tout l'univers.

Quoique l'air y soit sain, il y regne pourtant outre le mal de tête une espéce de fiévre très-dangereuse qui attaque principalement les étrangers. Si le malade échappe le troisième jour, il est toujours hors de danger. La plûpart des habitans de ce païs sont noirs, d'une taille bien prise, vifs & gais. A l'égard de la Religion, les uns sont Idolatres, les autres Mahometans, d'autres enfin Chrétiens. Celle de Mahomet y est la dominante. Quant aux Idolatres, ils sont divisés entre plusieurs sectes; quelques-uns d'eux croient la Metempsicose, & c'est pour cette raison qu'ils n'ôtent la vie à quelque créature que ce soit, jusques-là qu'ils épargnent les insectes, & qu'ils n'ôseroient pas tuer une puce ou une mouche. Ils ont aussi établi des

des hôpitaux pour y nourrir de vieux bœufs & de vieilles vaches, juſqu'à ce que ces bêtes viennent à tomber d'elles-mêmes. Le Peuple en général eſt aſſez induſtrieux ; mais avare, traitre, peu ſincere. Ce qu'il y a de ſingulier & de barbare, c'eſt qu'ils ſe dreſſent des embuſcades pour s'enlever les uns les autres. Celui qui fait une capture, vend d'abord ſa proie aux marchands étrangers, & ſouvent pour un prix très-modique. On a ici beaucoup de manufactures de ſoye, de cotton, de lin. Les habitans de la Campagne s'adonnent à la culture des terres ; & on tranſporte de ce Roïaume tous les ans à Batavia une grande quantité de graines. Il y a auſſi beaucoup d'élephans que les habitans ſavent dreſſer à toutes ſortes de tours d'adreſſe & à la guerre. Le païs au reſte eſt rempli de montagnes qui cachent

dans leur sein plusieurs veines d'or & d'argent très-riches.

Le Grand-Mogol est un des plus riches & des plus puissans Princes de toute la terre. Il entretient toujours sur pied une armée très-formidable & une Cour des plus nombreuses. Messieurs les Directeurs de Bengale & de Suratte savent merveilleusement bien lui faire leur cour, en lui envoïant de tems en tems des présens assez rares, mais de peu de valeur intrinseque, pour tirer de lui en échange des diamans & d'autres pierres précieuses.

Le dernier & quatrième Directoire est celui de Gameron en Perse. Son Directeur est un Premier Marchand, qui a son Conseil & son Fiscal. Gameron est une ville située dans le golphe de Balsera, & le seul port considérable que le Roi de Perse ait sur la mer des Indes. Comme ce Directoire, est extrême-

mement éloigné de Batavia & que l'air y est fort mal sain, sur-tout aux étrangers, il est peu recherché. Il faut pourtant dire de l'autre côté qu'il est très-lucratif ; & les Directeurs de même que les autres personnes qui ont vécu à Gameron au service de la Compagnie seulement pendant cinq ou six ans, sont assez riches pour n'avoir plus besoin de trafiquer. Le commerce avantageux y a attiré plusieurs nations ; les Hollandois cependant y ont les établissemens les plus considérables, & quelques forts bien munis. Les vagabons, dont les montagnes de cette contrée fourmillent, les ont souvent attaqués, mais toujours sans succès.

Le Roi de Perse d'aujourdhui, qui fait sa résidence souvent à Gameron, distingue & estime beaucoup la nation Hollandoise ; & il lui a accordé de grands privi-

léges & des prérogatives. Il y a quelques années que ce Roi envoia au Gouverneur Général de Batavia une selle à chevaux d'or pur, & richement garnie de pierreries, en le priant de vouloir lui donner en échange un habit à l'Européenne pour lui, & un autre pour la Reine.

Le Roïaume de Perse est extrêmement étendu, divisé en plusieurs Provinces, & arrosé par un grand nombre de belles riviéres. Sa situation à l'égard du grand Océan & de la mer des Indes est fort avantageuse pour le commerce; mais la nation n'a pas du goût pour la Marine & l'abandonne à d'autres. Elle s'applique à l'agriculture & à planter des vignes. Les Persans sont en général pâles, secs & maigres, & d'un bon naturel, mais au reste fort débauchés & lascifs. Ils sont de la Religion Mahometane, & ne différent des Turcs que dans quel-

ques points. Cependant ces deux peuples se haïssent cruellement; ce qui provient principalement de ce que les Turcs portent la couleur verte à leurs turbans en honneur de leur Prophete, au lieu que les Persans la mettent à leurs culottes.

Les guerres intestines de Perse ont depuis quelque tems affoibli la force & le lustre de ce puissant Roïaume. De tous les vaisseaux qui de Batavia partent pour la Perse, il faut qu'un y reste pendant une année à cause de l'incertitude ou l'on est, qui enfin sera reconnu pour légitime Souverain de cet Etat, afin qu'en cas de besoin, & si le commerce de la Compagnie étoit menacé d'une entière ruine, on puisse du moins en sauver les meilleurs effets & les personnes qui sont à Gameron & ailleurs, en les faisant embarquer à bord d'un tel vaisseau. Du côté de

Gameron & dans les mers voiſines on eſt ſouvent attaqué par les Pirates. Ces Pirates ne ſont pas toujours des Perſans; il y a parmi eux auſſi des Européens, qui après s'être rendus les maîtres des vaiſſeaux & effets de leurs Principaux, ſont obligés pour éviter la punition, d'embraſſer cette occupation. Il y a quelques années, que le vaiſſeau le *Levrier*, allant de Batavia en Perſe, les matelots s'en emparerent, en forçant les premiers Officiers, ſous peine de mort, de faire avec eux, ſans la moindre oppoſition, le metier de Corſaire. Ces ſcélerats, après avoir écumé pendant quelque tems la mer, entrerent enfin dans la mer rouge, où ils ſe battirent ſouvent contre les Pirates d'Arabie. Comme ils n'avoient pas aſſez de vivres, & qu'ils n'ôſoient point entrer dans aucun port de Perſe, ils réſolurent de s'en retourner. Mais voyant que

que l'eau leur manquoit, ils crû-rent devoir en faire dans une Isle voisine. Ils mirent pour cet effet la chalouppe en mer ; & la plûpart des principaux rebelles y entrerent. Les Officiers, qui étoient demeurés dans le vaisseau, se voiant les maîtres des autres matelots, couperent le cable de l'ancre, firent voile, & arriverent enfin heureusement à Gameron. Ainsi ce vaisseau & sa charge fut conservé & rendu à la Compagnie. Les complices des mutins furent pendus ; & ceux qu'ils avoient forcés à se lier avec eux dans le vaisseau, recompensés largement. Dans la suite le même navire rentra heureusement au port de Batavia. Voilà ce que j'ai crû devoir dire sur les Directoires de la Compagnie aux Indes Orientales.

CHAPITRE XXIX.

Des Commandeurs ou Chefs de Malabar, de Gallo, de Java, de Bantam.

APrès les Direćteurs, sont les Commandeurs ou Chefs. Le premier d'eux réside à Cuschien sur la côte de Malabar. S'il est un Premier Marchand, il dépend de l'Etat civil; & s'il est Capitaine, il dépend de l'Etat militaire. Celui qui y a le commandement aujourdhui, est un Capitaine né dans le Mecklenbourg, nommé Jules de Golnitz. Le Commandeur a de même que les Direćteurs son Conseil & Fiscal. Son pouvoir est à peu près aussi étendu, hormis qu'il n'ôse faire exécuter aucune sentence criminelle, sans en avoir reçu premiérement la confirmation de Batavia. La Com-

Compagnie fait dans ce païs un trafic considérable, principalement en poivre.

Malabar est le premier païs que les Portugais aient découvert aux Indes Orientales pour y établir leur commerce. Ils y réüssirent non sans répandre bien du sang humain. Cependant leur jouïssance ne dura pas long-tems ; ils furent chassés par les Hollandois. Peu s'en fallut que ces derniers ne fussent dépossedés à leur tour par les Malabares même. Ce peuple les attaqua rudement, & remporta au commencement de grands avantages sur eux ; mais la bravoure & la prudence du Major Jean Bergman conserverent cet établissement de la Compagnie. Ce païs peut avoir cent lieuës de côtes, & vingt de largeur. L'air quoique chaud, est fort sain, & le terroir fort fertile en ris, en fruits, en toutes sortes d'herbes. Il y a dans l'étendue

due de ce païs pluſieurs petits Roïaumes, comme Canaron, Calecut, Cranganor, Cochin, Calicoulang, Porca Coulang, Travankor. La ville de Cochin eſt la réſidence du Commandeur. Les forts que la Compagnie y poſſéde, ſont aſſez conſidérables,

Les habitans de ce païs ſont de grands Idolâtres, & font au Démon des offrandes d'une partie de tous leurs revenus. Les Bramins ou Prêtres y ont une grande autorité. Ils ont introduit dans leur Religion une coutume aſſez plaiſante, c'eſt qu'un époux n'ôſe pas coucher la premiere nuit avec la nouvelle mariée. Un des Bramins doit s'acquitter de ce devoir, & quand on n'en peut avoir, il faut que l'époux s'adreſſe à un autre homme, pour qu'il lui faſſe ce plaiſir. C'étoit autrefois une jolie reſſource pour les étrangers à qui on s'adreſſoit ordinairement, en

en leur offrant pour leur peine de l'argent ; ce qui montoit quelquesfois à cinq jusqu'à six cens florins. Aujourdhui cette source a tari, Messieurs les Bramins sont devenus plus religieux, & remplissent avec exactitude cette partie de leurs fonctions. Ils vont même plus loin, & fréquentent librement les femmes sans excepter aucune, pas même les femmes & les concubines des Rois, toutes les fois qu'ils le trouvent à propos ; de sorte que les enfans dans ce païs ne peuvent jamais savoir qui est leur pere naturel. C'est aussi pour cette raison que les fils & les filles ne succédent point au pere & à la mere dans leurs biens ; mais les neveux ou les niéces, enfans de la sœur, héritent tout : & cette coutume a lieu non seulément dans les familles des particuliers, mais aussi dans celles des Rois.

Le second Commandeur réside à Gal-

Gallo, dans l'Isle de Ceylan, & y est subordonné au Gouverneur ; de sorte qu'il ne peut rien faire qui soit de quelque importance sans son aveu & son approbation. Pour ce qui regarde le commerce qui s'y fait & d'autres choses qui y peuvent avoir du rapport, nous en avons déja parlé ci-dessus au Chapitre qui contient la description de ce Gouvernement.

Le troisième Commandeur réside à Samaran dans l'Isle Java. Il a son Conseil & son Fiscal sur le même pied que les autres. C'est de lui que dépendent tous les Comptoirs établis sur les côtes de Java, hormis ceux qui se trouvent hors de la jurisdiction ou banlieuë de la ville de Batavia, lesquels commencent à Tengale environ à dixhuit lieuës de Cheribon. Le Commandeur de Samaran a dans son département plusieurs Résidens, la Cour de l'Empereur de

Java, & pluſieurs autres diſtricts juſqu'à Surbai & Paſſurvan.

Après les Commandeurs viennent les Chefs qui ſont toujours Premiers Marchands; ils ont auſſi leur Conſeil, avec lequel ils déliberent ſur les affaires qui ſurviennent. Le premier demeure à Bantam, où la Compagnie a fait conſtruire un fort, dans lequel elle entretient une bonne garniſon pour tenir en bride les Bantamois, qui ſont fort enclins à la mutinerie. Le Roi de cette nation a auſſi un fort qui n'eſt éloigné de celui de la Compagnie que de quelques centaines de pas; mais la garniſon eſt Hollandoiſe & ſert, comme nous l'avons remarqué plus haut, de garde à ce Prince. Il eſt obligé de fournir tous les ans à la Compagnie une certaine quantité de poivre, qui y croît en abondance, quoique les Hollandois en peuvent avoir aſſez d'ailleurs, comme

de la côte de Malabar & de celle de Java.

C'eſt ici que ſe trouve le plus étroit paſſage du Détroit de la Sonde. Tous ceux qui veulent y pénétrer, ſont obligés de paſſer le haut païs de Bantam ; & c'eſt pourquoi, lorſqu'on eſt informé qu'il y a dans les mers des Indes des vaiſſeaux à qui il eſt défendu d'y aller, on envoie ici des vaiſſeaux de guerre pour les ſaiſir. Ce paſſage eſt autrement nommé la clef du Détroit de la Sonde. La Compagnie eſt obligée de faire de grandes careſſes au Roi de Bantam, parce qu'il eſt Souverain d'un grand païs & d'un peuple courageux, vindicatif & ennemi des Chrétiens. Il n'y a pas longtems, qu'ils tuerent un Lieutenant avec une vingtaine de ſoldats de la Compagnie ; & c'eſt pour prévenir de pareils accidens qu'on a augmenté la garniſon du fort,

qui a enfin pû contenir les Bantamois. Ils sont presque tous Mahometans, & envoient leurs enfans aux écoles & Académies où cette Religion est dominante. Ils sont au reste bruns de couleur, d'une taille moïenne, fort agiles, dégagés & bien faits. Le païs est très-fertile en fruits & plantes; & on y trouve toutes sortes de bêtail & de gibier. Entre Borneo & Bantam il y a des contrées qui cachent dans leur sein des diamans & d'autres pierres précieuses, & qui par-là rapportent un grand profit au Roi.

Le dernier de ces Rois, mort il y a quelques années, étoit âgé de cent ans. Son successeur est encore jeune; je l'ai vû, il est gracieux & aimable. Pendant qu'il n'étoit encore que Prince, il témoignoit beaucoup d'inclination pour la piraterie, & fit même équipper des vaisseaux pour aller en course. On dit au reste, qu'il

ſuit les traces de ſon prédéceſſeur; qui étoit extrêmement débauché, ayant non ſeulement eu plus de cinq cens concubines, mais auſſi engroſſé ſes ſœurs, ſes belles-ſœurs & ſes propres filles, & commis d'autres abominations. Le Gouvernement de Batavia l'avoit pluſieurs fois exhorté, le priant de ne plus mener une vie ſi ſcandaleuſe, en lui remontrant ſur-tout, que de faire de ſa propre fille ſa femme, étoit une choſe inoüie & abominable parmi tous les peuples, quelque Religion & quelques loix qu'ils euſſent. Mais le Roi répondit qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi ce qu'on lui reprochoit étoit un crime; qu'il étoit au reſte Souverain & maître de ſes Etats, où il pouvoit faire telles loix & introduire telles coutumes qu'il trouveroit à propos. Pour rendre ſa conduite plus excuſable, voici la comparaiſon dont

il se servoit. *Un jardinier*, dit-il, *ayant planté des arbres, n'auroit-il pas la prérogative de jouïr des premices de leurs fruits?* Il pria, y a quelque tems, la Compagnie de lui envoyer une jeune fille Européene, promettant de la prendre pour son épouse; mais elle le lui refusa, regardant comme un péché de consentir que le sang Chrétien fût mêlé avec celui d'un Mahometan. Cependant pour le contenter en quelque manière, on lui envoïa un beau portrait de fille en grandeur naturelle. Ce Prince a commis plusieurs autres excès & bassesses très-indignes d'un Souverain. Il en reconnut tout le mal; & c'est pourquoi il n'ôsa plus sortir à la fin de son fort, craignant que la Compagnie ne le fît arrêter. Enfin ce Prince débauché, recevant le salaire de sa conduite déreglée, mourut subitement.

CHAPITRE XXX.

Des Chefs residans à Sumatra & au Japon.

LE second des Chefs ou Commandans réside à Padang sur la côte de Sumatra, autrement nommée côte d'or. Ce Chef a aussi son Conseil & son Fiscal ainsi que les autres. Ce païs est proprement une Isle, étant separé de la terre ferme par le Détroit de Malacca. Il est rempli de hautes montagnes, où l'on trouve des mineraux, de l'or, de l'argent, du plomb &c. La Compagnie y posséde des mines d'or qui lui rapportent beaucoup. On y trouve aussi dans les riviéres de la poudre de ce précieux metal, sur-tout dans la Mousson d'Oüest, lorsque les eaux découlent brusquement. Ce païs fournit aussi du benjoin, du camphre, du poivre &

& autres drogues ; ſon étendue eſt d'environ cent cinquante lieuës. Il eſt diviſé en pluſieurs Roïaumes, dont chacun a ſon Roi à part ; le plus puiſſant d'eux eſt celui d'Achem. Toute cette Iſle abonde en vivres, mais l'air y eſt très mal ſain à cauſe des vapeurs de mineraux dont il eſt rempli. Il n'y a point de païs dans toutes les Indes, où pendant la Mouſſon d'Oüeſt il faſſe des pluies auſſi fortes & accompagnées de tonnerre, d'éclair & de tremblement de terre, qu'il en fait ici ; quoique les habitans comme y étant accoutumés, n'en ſont pas fort effraiés. Les habitans ſont de la Religion Mahometane ; ils ſont fort adroits à faire toutes ſortes d'ouvrages en or avec peu d'inſtrumens ; & leur travail eſt inimitable. La Compagnie envoye tous les ans dans ce païs un grand nombre d'eſclaves pour les faire travailler dans les mines. Les

Rois de cette contrée ne vivent pas en trop bonne intelligence avec les Hollandois. Un d'eux, savoir celui qui possede le plus de mines & de montagnes, & qui pour cela est surnommé *Roi des montagnes*, s'étant brouillé avec la Compagnie, a rappellé tous les ouvriers de ses sujets qui travailloient pour elle.

Il y a dans ce païs une nation qui jusques ici n'a encore voulu se soumettre à quel Souverain qu'il soit, se nommant toujours la *nation libre*; elle est dans une guerre continuelle avec les Rois, quoiqu'elle n'y trouve point son compte. Les Hollandois ont ici quelques forts pourvûs de bonnes garnisons. Les Anglois y trafiquent aussi, mais ce commerce n'est pas grand'chose, quoique les habirans aiment mieux avoir à faire avec eux qu'avec les Hollandois. Il y a quelques années que le Chef Hol-

Hollandois avec tout ſon Conſeil fut cité à Batavia pour y rendre compte de ſon adminiſtration, parce qu'on les avoit accuſés d'avoir commis des malverſations & fraudé les droits de la Compagnie. J'ignore quelle a été la ſuite de cette affaire, & ſi ces Meſſieurs ont été convaincus.

Le troiſième Chef réſide au Japon. Il eſt toujours un premier Marchand & aſſiſté dans ſes occupations par quelques écrivains. Le profit que la Compagnie tira au commencement de cet établiſſement a été conſidérable, mais depuis il a fort baiſſé ; car les quatre-vingt ou cent pour cent qu'elle y gagna autrefois, ſont aujourd'hui réduits à huit ou dix pour cent. Cette diminution doit être attribuée aux Chinois qui ont commencé il y a quelque tems à acheter toutes ſortes de marchandiſes à Canton pour les envoyer

de-là au Japon. On dit même qu'ils ſe ſont engagés envers les Japonois de leur livrer les marchandiſes au même prix que les Hollandois les donneront. A quoi il faut ajouter ceci, ſavoir que les Japonois taxent eux-mêmes les marchandiſes que les Hollandois y apportent, leur diſant, nous vous en donnerons tant ou tant, & ſi vous ne voulés pas y acquieſcer, vous pouvés les rapporter. Peut-être même l'idée de cette maxime a été ſuggerée aux Japonois par les Chinois, qui furent traités autrefois de la même manière à Batavia. Le Gouverneur Général *Van Zwol* fit taxer alors les marchandiſes & merceries des Chinois, & celles de la Compagnie qu'on donnoit en échange. Les Chinois ſe plaignirent de cette nouveauté à leur Souverain, & les choſes allerent ſi loin, que le commerce entre les deux nations fut

fut interdit jusqu'à la mort de Mr. *Van Zwol.* Son Successeur Mr. Zwaerdekroon suivant d'autres principes mit les choses sur l'ancien pied & rétablit la liberté du trafic entre les Chinois & la Compagnie.

Il n'y a point de païs aux Indes Orientales où les Hollandois aient si peu d'autorité & où leur établissement soit si petit qu'au Japon. Ils n'y possédent qu'une petite Isle, où ils ont fait bâtir quelques magazins pour leurs marchandises & quelques maisons pour ceux qui y sont au service de la Compagnie. Mais cette Isle est comme une prison, & ceux qui y demeurent y sont comme relegués, ne leur étant pas permis de passer seulement le pont qui joint l'Isle à la ville de Mangazaqui. Le Chef Hollandois, accompagné de deux ou trois personnes, va cependant tous les ans en qualité d'Ambassa-

deur

deur à la Cour de l'Empereur, pour y renouveller le traité d'amitié & de commerce qui subsiste entre ce Prince & la Compagnie. La raison principale pourquoi les Japonois accordent si peu de liberté aux Hollandois, c'est que ces derniers se sont souvent trop familiarisés avec leurs femmes. En second lieu l'Empereur leur ayant permis de bâtir un fort à condition qu'ils n'y planteroient aucun canon, Messieurs les Hollandois crûrent pouvoir y en mettre à son insçû. Pour cet effet ils y transporterent de gros tonneaux remplis de plusieurs piéces de fonte ; mais en déchargeant le vaisseau, un de ces tonneaux se brisa. Les Japonois virent alors quel étoit le dessein des Hollandois. Ils en avertirent d'abord l'Empereur, qui après avoir fait saisir les canons, défendit, sous peine de vie, à tous les Hollandois de sortir, à quel-

quelque occaſion que ce ſoit, de l'Iſle qu'on leur avoit cédée, pour y établir leur Comptoir. Cette découverte a fait une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit des Japonois, qu'ils l'ont fait paſſer en proverbe qui dit : *Le Hollandois eſt fin & ruſé, mais le Japonois l'eſt davantage.* Les Hollandois n'y ſont pas même maîtres de leurs propres vaiſſeaux ; car auſſi-tôt qu'il y en arrive un, les Japonois viennent d'abord s'en ſaiſir, en débarquent la poudre & les munitions en les mettant dans un lieu de ſûreté : & lorſque ce même vaiſſeau eſt prêt de s'en retourner , ils y rapportent tout ce qu'ils en avoient ôté auparavant ; tant ce peuple ſe méfie des Hollandois. C'eſt une choſe admirable , que l'Empereur, qui réſide dans un endroit éloigné du golphe plus de trente journées, puiſſe ſavoir en trois jours combien de vaiſſeaux y entrent. Il le fait

par

par le moyen des drapeaux qu'on arbore & des buchers qu'on allume la nuit sur le sommet de certaines montagnes dont le païs est rempli; & le nombre de ces signaux marque celui des vaisseaux arrivés.

Pour ce qui regarde le terroir de ce vaste Empire, il est très-fertile en ris, froment & toutes sortes de fruits. Les forêts du païs sont remplies de bêtes sauvages de toute espéce. En un mot on y trouve tout ce qui est nécessaire pour la subsistance des habitans; les seuls Hollandois réduits à leur petite Isle, sont obligés de païer tout fort chérement, jusqu'à acheter au poids le bois à brûler & de charpente. Les montagnes renferment de belles veines d'or, d'argent, de cuivre; ce dernier metal sur-tout est estimé le meilleur qu'il y ait dans l'univers. Le païs fournit aussi plusieurs marchandises précieuses, des étoffes

de soie, des ouvrages vernissés, & principalement de la porcellaine, qui n'a pas sa pareille au monde. On a crû autrefois, que le Japon étoit une terre ferme; mais les Hollandois en ont fait le tour & prouvé par-là que c'est une Isle. Cependant quelque étendue qu'elle ait, il n'y a qu'un seul bon port sur ses côtes. Elle est au reste entourée de montagnes & de rochers escarpés de sorte, que les Japonois ne doivent pas craindre qu'une nation étrangere en fasse si facilement la conquête. Tout le païs est divisé en plusieurs Royaumes, dont les Rois sont tous vassaux de l'Empereur. Il y a de belles & grandes villes fort peuplées. Les Japonois sont de bons soldats, & surpassent de beaucoup dans l'art militaire les Chinois, dont on dit cependant qu'ils descendent à cause de la conformité de ces peuples dans leur Religion, leur façon d'écri-

d'écrire, & leur langue. Les Chinois y possédent aussi une Isle pour la commodité de leur Commerce ; ils peuvent même librement trafiquer sur toutes les côtes. Mais la foire publique se tient toujours dans l'Isle des Hollandois, où les marchands Japonois se rendent de toutes parts. Autrefois toutes les nations avoient la liberté d'y envoier leurs marchandises ; mais depuis que le nom Chrétien est devenu odieux dans le Japon, on n'y en souffre plus aucune, hormi des Hollandois, qui même étant interrogés à leur arrivée s'ils sont Chrétiens, répondent simplement : *Nous sommes Hollandois*. De quelle manière les Japonois y ont persécuté autrefois les Chrétiens, & quelle malheureuse fin y ont eu les établissement des Portugais, ce sont des choses trop connues dans l'Histoire, pour que je doive en parler ici.

Les

Les profeſſions ſont dans ce païs-ci comme héréditaires, je veux dire, que les fils ſuivent toujours celles de leurs peres. Quand quelqu'un fait une mauvaiſe action, ou qu'il tient une méchante conduite, toute ſa famille s'en rend reſponſable, à moins qu'elle ne l'en châtie elle-même. Les Japonois ſont de grands Idolatres; quelques-uns adorent le Démon même, ainſi que les Chinois, le priant de ne leur pas faire du mal. D'autres prennent pour leur Dieu tutelaire un Idole, qu'ils placent en certains endroits comme une ſentinelle, afin qu'il détourne tous les malheurs; & quand il leur arrive quelque choſe de ſiniſtre, ils le frappent rudement, lui reprochant *qu'il ne s'acquite pas bien de ſon devoir.*

Chapitre XXXI.

De trois Résidens de Cheribon, de Siam & de Mocca.

CEs trois Résidens sont toujours des Négocians & sont assistés dans leurs fonctions par un sous-marchand ou teneur de livre. Ils correspondent directement avec le Gouverneur Général de Batavia, & ne dépendent d'aucun autre Gouverneur ou Directeur, ainsi que les autres Résidens.

Le premier réside à Cheribon sur la côte de Java, à quarante lieuës de Batavia, ainsi que je l'ai déjà dit ci-dessus. La Compagnie y fait un trafic assez avantageux en caffé, cardamome, indigo, fil, &c. Le païs est fort fertile en ris & autres vivres autant que païs au monde. Il y a ici quatre Princes regnans, qu'on appelloit au-

autrefois Pangerans, & aujourd'hui Sultans; l'un d'eux est nommé le Sultan de la Compagnie, parce qu'il est obligé d'observer ses intérêts. Tous les quatre se sont mis sous la protection de la Compagnie pour se mettre à l'abri de la vexation du Roi de Bantam, qui leur faisoit la guerre. Ils auroient sans doute été réduits sous sa domination, si les troupes de la Compagnie ne les eussent assistés & chassé de leur païs les Bantamois. Depuis ce tems-là ces Princes n'ont plus été attaqués, qui par reconnoissance ont accordé à la Compagnie dans leurs Etats de grands priviléges. Elle y a entre autres avantages un fort, où elle entretient une garnison de soixante hommes. A une demie lieuë de ce fort sont les tombeaux des Princes de Cheribon dans un temple fort vaste. Ils sont hauts de trois étages & construits de

toutes ſortes de pierres rares. On dit, qu'il s'y trouve des tréſors immenſes; & que les Princes ſont perſuadés qu'ils ne peuvent être volés ni enlevés de force. On rapporte même l'exemple de pluſieurs perſonnes, qui s'étant trop approchées des endroits où ces tréſors ſont dépoſés, moururent ſur le champ.

Il y a des gens qui prétendent que les Prêtres Javanois ou Mahometans ſavent donner cette mort ſubite par les ſorcelleries. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, & j'en ſuis témoin oculaire, que ces Prêtres enchantent des ſerpens, des crocodilles & autres bêtes; ils ſavent par exemple faire entrer le crocodille dans l'eau & en ſortir, & obliger un ſerpent de s'arrêter ſans qu'il bouge. Dans les tombeaux, dont j'ai parlé tout à l'heure, il demeure une quantité ſurprenante de Prêtres, parmi leſquels

quels il y en a pluſieurs qui vont ſouvent en pélérinage à la Mecque, & qui pour cela ſont en grande eſtime & vénération. Leur grand Pontife eſt extrêmement réveré & preſque plus que les Sultans mêmes. Les Anglois avoient ici autrefois un établiſſement conſidérable; mais comme ils débauchoient trop les femmes du païs, ils furent dans une nuit tous maſſacrés, & la ville, qu'ils avoient bâtie, raſée.

Le ſecond Réſident demeure dans le Royaume de Siam, & a ſous lui un ſous-marchand ou teneur de livre. La Compagnie y fait un trafic conſidérable en étain, plomb, élephans, de la gomme, de la lacque, laine & autres marchandiſes. Ce Royaume eſt fort puiſſant, & ſon étendüe eſt d'environ trois cens lieuës. Comme le Roi a beaucoup d'inclination pour le commerce, tou-

tes les nations y peuvent trafiquer librement; mais les gros vaisseaux sont obligés de s'arrêter à trente-six lieuës de la Capitale. Ils auroient trop de peine de remonter la riviére de Menan dont le courant est fort rapide. Ce fleuve, ainsi que le Nil, déborde tous les ans & inonde les campagnes voisines: desorte qu'une bonne partie du païs reste pendant la moitié de l'année sous l'eau; & c'est pour cela que les maisons sont bâties sur des pilotis. On compte dans la Capitale environ cinquante mille maisons, & près de trente mille temples. Les habitans sont tous Payens; & ils disent que toute Religion est bonne, pourvû qu'elle tende à honorer Dieu. Ils regardent cependant la leur comme la meilleure, quoiqu'ils aient souvent avoüé que le Dieu des Chrétiens étoit plus fort & plus puissant que le leur, puisque le tonner-

re

re avoit déjà deux fois caſſé la tête à leur premier Idole. Cette ſtatue eſt peut-être aujourd'hui la plus grande qui ſoit au monde; les Hollandois le nomment par dériſion : *le grand ſot de Suſt.* Il eſt repréſenté aſſis, les jambes croiſées, ainſi que les tailleurs, & dans cette attitude il eſt haut de ſeptante pieds; un ſeul de ces doigts du pied eſt gros comme le corps d'un homme.

A trois lieuës de la Capitale eſt un temple fort vaſte, où il y a un autre Idole un peu moins haut. Les Prêtres diſent que c'eſt la femme de l'autre, & qu'elle va voir ſon mari tous les ſept ans une fois, ou que c'eſt lui qui va alors voir ſa femme. Quelques-uns ont cru que cette ſtatue étoit faite de quelque metal ou d'or maſſif; mais le Lecteur peut être aſſuré, que les matériaux ne ſont que briques & de la chaux, ſimplement

dorées. On le ſait depuis que le tonnerre briſa la tête de cet Idole pour la ſeconde fois.

Il y a ici dans un endroit une potence d'une hauteur énorme, conſtruite d'une eſpéce de bois dur comme du fer : les gens d'ici diſent, que Haman premier Miniſtre du Roi de Perſe Ahaſvenes dont parle la Ste. Ecriture, y fut pendu.

Ce Royaume abonde en toutes ſortes de fruits & de bêtail. On y a une eſpéce de poules, pas plus groſſes qu'un pigeon, dont le plumage eſt de diverſes couleurs bien aſſorties. On en envoye dans les païs les plus éloignés, comme un oiſeau rare & beau à voir.

Les Hollandois joüiſſent ici, préferablement à d'autres nations, de très-grands priviléges. Ils peuvent aller & trafiquer librement où ils veulent, ſans qu'on leur

diſe la moindre choſe, au lieu que les autres étrangers ſont fort génés. Cette différence eſt le fruit de la mauvaiſe conduite des derniers, comme ayant commis autrefois pluſieurs excès, & s'être ſur-tout trop familiariſés avec les Concubines du Roi.

Le troiſième & dernier Réſident demeure à Mocca, une des plus grandes villes marchandes de l'Arabie heureuſe, ſur la mer rouge. Il eſt toujours un ſous-marchand, & aſſiſté dans ſon emploi par deux teneurs de livre. Comme ils ont tous trois le titre de Réſident, ils ont eu de grands demêlés enſemble, les deux derniers n'aiant pas voulu déferer aux ordres du premier; quoique celui-ci ait été conſtitué Réſident en Chef. Cette deſunion a cauſé de grands préjudices à la Compagnie. Pour en prévenir les ſuites, ils ont été cités tous trois pour

se sister pardevant le tribunal de Batavia, afin que leurs querelles y pussent être examinées & vuidées.

Le plus grand commerce se fait ici en Caffé, estimé le meilleur; & comme Mocca est un port franc & libre, on y voit des marchands de toutes Nations, Hollandois, Anglois, François, Portugais, Maures, Persans, Arméniens, & Juifs. Les Hollandois y portent des épiceries, dont les Arabes font une grande consomption, & en rapportent en échange de l'encens, de la mirre, de la gomme, de la manne, de la casse, du beaume de la Mecque, de l'aloës, du sang de dragon, & autres drogues & marchandises.

L'Arabie Heureuse est divisée en plusieurs Principautés. Les Souverains y sont appellés Emirs, qui signifie Princes; mais ils sont vasseaux, ou sous la protection du

Grand-

Grand-Seigneur. Pour dire un mot ſur la mer rouge, je dois relever ici l'erreur de ceux qui s'imaginent que cette mer eſt ainſi nommée, parce que ſes eaux ſont rougeâtres. Cette dénomination vient uniquement de ce que le fonds en pluſieurs endroits eſt de la couleur de corail rouge.

CHAPITRE XXXII.

Du commerce de la Compagnie dans l'Iſle de Borneo, & dans la Chine.

CEs deux branches du trafic de la Compagnie ne ſont pas fort conſidérables; auſſi n'entretient-elle point de bureaux ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux païs. Lorſqu'elle y envoie des vaiſſeaux, on en donne le ſoin à quelque Commiſſaire. Il eſt vrai qu'elle a pû, il y a long-tems, établir un Comptoir en Borneo, un des Rois

Rois de cette Iſle aiant envoyé plu-ſieurs fois des Ambaſſadeurs à Batavia, pour y conclure un Traité de commerce. Mais comme les Anglois qui y avoient des établiſſemens ont été maſſacrés, il y a quelques années, par les habitans, la Compagnie n'ôſa pas ſe fier à cette nation, qu'on ſait être ſi rebelle & ſi perfide que leurs propres Rois ne peuvent pas toujours la contenir. La Compagnie y envoye tous les ans quelques vaiſſeaux dont la cargaiſon conſiſte en ſel, & qui y chargent en échange du poivre, du camphre, du ſucre, de la cire, du vif argent, de l'or & des diamans. On y trouve auſſi la pierre-de-porc, fort recherchée par les Médecins, qui prétendent que pour ſavoir ſi un malade échappera de ſa maladie ou non, on n'a qu'à lui faire avaler de l'eau où cette pierre a été trempée au-

pa-

paravant. Elle eſt eſtimée ſi précieuſe aux Indes, qu'on païe juſqu'à trois cens écus pour une ſeule piéce.

Cette Iſle paſſe pour la plus grande de toutes celles de la Sonde, & même de tout l'Océan Oriental. Ses habitans ſont pour la plûpart Mahometans, les autres Idolâtres. Elle eſt ſoumiſe à pluſieurs Rois, dont les trois principaux, ſavoir ceux de Banjermaſſe, où les vaiſſeaux arrivent, de Borneo & de Sambas, ſont en correſpondance avec la Compagnie. Toute cette Iſle eſt abondante en ris, herbes, fruits & bêtail; mais l'air y eſt mal-ſain à cauſe que ſon terroir eſt fort bas & rempli de marais.

Pour ce qui regarde le commerce de la Chine, on y a depuis quelques années, envoyé des vaiſſeaux directement de la Hollande, puiſqu'on voioit que la Compagnie

gnie Impériale d'Ostende, les Anglois, les François, les Suédois, les Danois en faisoient autant. Cependant on sait que la Compagnie n'y a pas trouvé son compte ; & il n'en faut pas être surpris, car toutes les marchandises que les Hollandois voudroient tirer de cet Empire, les Chinois les portent eux-mêmes à Batavia, où en prennant d'autres en échange, ils les donnent souvent à aussi bon marché que dans la Chine même. D'ailleurs il est certain que les fraix de l'équippement d'un vaisseau pour un voyage d'aussi long cours qu'est celui de Hollande jusques en Chine, sont trop considérables pour que le profit y puisse être proportionné. D'ailleurs par ce commerce direct on affoibliroit beaucoup celui qui se fait entre la Chine & Batavia. On compte jusqu'à trente vaisseaux Chinois qui arrivent tous les ans au port

port de Batavia, & où chacun païe pour les droits d'entrée & de ſortie environ quatre ou cinq mille écus; & ſi l'on fait attention que le trafic direct de Hollande dans la Chine ne rapporte qu'environ vingt-cinq pour cent, ce qui à proportion du tems & du riſque n'eſt pas beaucoup, on peut conclure que ce commerce rapporteroit à la Compagnie plus de préjudice que de profit. Dans le tems que les Hollandois poſſédoient encore l'Iſle de Formoſa, leur commerce avec les Chinois étoit fort avantageux. Le rendés-vous de tous les vaiſſeaux étrangers en Chine eſt à Canton, ville où ſe fait beaucoup de trafic.

Les habitans de ce vaſte Empire ſont païens & Idolâtres, depuis l'arrivée des Miſſionaires Catholiques, pluſieurs ont été convertis au Chriſtianiſme. Ces premiers ſont diviſés en pluſieurs

Sec-

Sectes. Les uns vivent selon la loi de la nature, croient que le monde a été de toute éternité, & n'admettent point de déluge universel. D'autres enseignent le dogme de la métempsicose, admettent le ciel & l'enfer, croient qu'il y ait un Dieu, adorent cependant aussi le Diable, afin qu'il ne leur fasse du mal. D'autres enfin soutiennent, que l'ame aussi bien que le corps de l'homme après la mort sont anéantis ; & que le souverain bien consiste dans la volupté.

L'Empereur de la Chine gouverne despotiquement. Il est appellé dans la langue du païs *Thien sou*, c'est-à-dire, *fils du ciel.* Les revenus de cet Empire montent à trois cens millions d'écus. Les habitans sont rusés, fins, pénétrans, & entendent bien le commerce ; & on peut dire hardiment, que c'est la nation la plus spiri-

tuelle

tuelle de toute l'Aſie. Les marchandiſes qu'on peut tirer de la Chine ſont des étoffes de ſoie, du coton, des camelots, du chanvre; de la pierre d'azur, du marbre, du thé, du ſucre, du muſc, du vif argent, de la racine China, de la rhubarbe, de l'ambre, de l'or, des pierres précieuſes, des porcelaines, des cabinets & autres ouvrages vernissés d'une manière inimitable.

Après avoir ainſi donné une courte deſcription des Etats ſoumis à la Compagnie des Indes Orientales, de ſon commerce & des Comptoirs & bureaux qu'elle a établis en différens endroits de l'Aſie, je vais reprendre le fil de ma narration hiſtorique pour apprendre au Lecteur, ce qui nous eſt arrivé pendant notre voyage de Batavia juſques en Hollande.

Auſſi-tôt que nous nous fûmes

embarqués dans les vaisseaux de retour, on fit voile avec un vent favorable ; & au bout de deux mois & demi nous arrivâmes à la rade du Cap de Bonne-Esperance. Pendant ce voyage il ne nous est arrivé rien qui mérite d'être raconté, hormis qu'à la hauteur d'Angola, sous la côte d'Afrique, une violente tempête surprit nos bâtimens, & pensa les jetter sur les rochers. Nous y vimes flotter quelques débris du vaisseau le Schonenberg, qui peu auparavant y avoit fait naufrage.

Chapitre XXXIII.

I. *De l'arrivée de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance.* II. *Description des païs, soumis à la Compagnie des Indes Orientales, en Afrique.* III. *Des monstres & bêtes sauvages d'Afrique.*

AUssi-tôt que nous eumes découvert la rade du Cap de Bonne-Esperance, nous y vîmes plusieurs vaisseaux, Hollandois, Anglois, François, dont quelques-uns étoient sur le point d'aller aux Indes, & d'autres de faire voile chacun pour son païs. L'entrée de cette baye se fait du côté de Sud-Est, & sort de celui de Nord-Oüest. Avant l'entrée est une petite Isle, qu'on nomme l'Isle *des chiens de mer.* Il s'y trouve un Sergent avec un petit détachement de soldats, dont l'occu-

pation consiste à apprêter l'huile de baleine, & à amasser des moûles dont ils font de la chaux. C'est dans cette Isle qu'on rélegue les malfaiteurs, où il sont assujettis à des travaux fort rudes. Aussitôt que le Sergent voit arriver des vaisseaux, il fait arborer un pavillon ou drapeau, & tirer autant de coups de canon qu'il y a de bâtimens, afin d'en avertir le Gouverneur du Cap. La baie est fort large & peut contenir commodément plus de cent vaisseaux, mais son fonds n'est pas par tout également bon. Elle est commandée par un Fort garni de plus de cent piéces de canon. La ville & le Fort sont situés au pied de trois montagnes au bout d'une plaine dont le circuit est de trois lieuës. Ces montagnes sont, la montagne des *lions*, celle de la *table*, & celle du *Diable*, dont la seconde est la plus haute, parce que dans un

tems clair & ſerein on l'apperçoit à une diſtance de plus de vingt lieuës. Les maiſons de la ville ſont belles & agréables ; mais on n'ôſe pas les élever à plus de deux étages, à cauſe des vents du Sud-Eſt qui y ſont trop dangereux.

En l'an 1650. la Compagnie acheta des Hottentots un certain diſtrict de ce païs, qu'elle a eu ſoin de faire habiter, pour la commodité de ſes vaiſſeaux. Les habitans qui demeurent au Cap & ſur les côtes ſont pour la plûpart Chrétiens, & appellés Afriquains ; les autres qui habitent plus avant dans le païs ſont païſans. Ils ſont ou Européens eux-mêmes, ou d'origine Européene. Il y en a qui demeurent dans des endroits éloignés de trois cens lieuës : malgré cela ils ſont obligés de ſe rendre une fois par an dans un lieu nommé Stellenbouſch, où le Droſſard du païs réſide. On les

y fait paſſer en revûe, parce qu'ils forment, ainſi que les bourgeois, des Compagnies commandées par des Officiers. Après cela ils s'en retournent chez eux, ſe ſervant de cette occaſion pour acheter tout ce qu'il leur faut dans leur ménage. Ces gens cultivent la terre, & y ſement du ſeigle, de l'orge, des poix, des feves. Ils plantent auſſi des vignes, dont le vin eſt excellent. Il y a de ces païſans, qui paſſent pour très-riches, aiant outre de belles terres, des troupeaux conſidérables.

Entre autres Colonies il y en a une à huit lieuës de la ville, toute compoſée de François Réfugiés, qui cultivent auſſi les terres. L'endroit où ils demeurent, s'appelle Drachenſtein; ils y ont auſſi leurs Egliſes & leurs Miniſtres.

Une partie des habitans de la ville du Cap ſont au ſervice de la Compagnie; les autres Francs-

bour-

bourgeois. Ils ont tous leurs Magistrats qui reconnoissent dans les petites disputes & de peu de conséquence. Mais les affaires de quelque importance sont portées par devant le Gouverneur & son Conseil, qui les jugent en dernier ressort. Il en est à peu près de même dans le plat-païs: le Drossard y vuide les petits demêlés des païsans; mais dans les affaires tant soit peu graves, soit civiles soit criminelles, les sentences sont prononcées définitivement par le Gouverneur ou la haute Justice.

L'état militaire est ici sur le même pied qu'à Batavia. En cas d'attaque tous les habitans bourgeois & païsans doivent courir aux armes & se ranger chacun sous ses étendars.

Les païsans d'ici savent tirer fort adroitement. Ils l'apprenent dès leur tendre jeunesse, allant sou-

ſouvent à la chaſſe. C'eſt une choſe étonnante d'entendre dire avec combien de hardieſſe ces païſans attaquent les bêtes feroces. Il y en a qui ne voudroient pas tuer un lion dormant, parce qu'ils diſent, qu'il ne faut pas être fort adroit de le faire ; de ſorte que quand ils apperçoivent un lion qui dort, ils lui jettent des pierres juſqu'à ce qu'il ſe reveille, & ce n'eſt qu'en le voyant ſur ſes pieds qu'ils font feu ſur lui. Il n'y a pas longtems qu'il arriva à ce ſujet une choſe aſſez ſinguliere. Deux païſans allerent enſemble à la chaſſe ; l'un d'eux apperçoit un lion & tire deſſus, mais le manque. Le lion s'élance auſſi-tôt ſur ſon homme, qui laiſſe tomber ſon fuſil pour n'en être pas embarraſſé. L'autre païſan aiant entendu tirer, ſe rend à l'endroit où le coup ſe fit ; & trouvant ſon camarade aux priſes avec le lion, il vole à ſon ſecours.

Il

Il prend d'abord le fusil qu'il voit à terre, en décharge de furieux coups sur la tête du lion, & l'asomme. Le païsan ainsi sauvé voiant son fusil en piéces, s'emporte contre l'autre, & prétend qu'il le lui païe, lui demandant qui l'avoit appellé à son secours; qu'il auroit pû s'en passer, & qu'il seroit venû lui-même à bout de tuer l'animal. On voit par cet exemple, avec combien d'intrépidité ces gens attaquent les bêtes féroces. C'étoit autrefois chez eux une espéce de miracle, quand quelqu'un y avoit tué un lion. Aujourd'hui cela y arrive aussi aisément comme on tire chez nous un liévre.

Les environs de la ville sont tous remplis de vignes & de jardins. La Compagnie en a deux, l'un derrière le Fort, l'autre à deux lieuës de-là, nommé le païs nouveau. On y cultive avec suc-

cès les arbres & les plantes qui croissent dans les quatre parties du monde, tant le terroir y est bon & l'air temperé. Le païs en général est montagneux, mais il y a des vallées agréables & fertiles, & tout s'y produit en abondance. Il ne faut pas s'en étonner; ce païs est situé dans le meilleur climat, je veux dire, le cinquième. On prétend aussi que les montagnes cachent de l'or & autres mineraux précieux. La seule chose qui manque sur les côtes, c'est le bois; mais on en a, plus avant dans le païs.

Feu Mr. Van Steel, Gouverneur du Cap, a traversé cette contrée & l'a examinée avec beaucoup de soin & d'attention. Il a fait établir en plusieurs endroits des jardins, & des maisons de plaisance. Les païsans qui furent obligés d'y travailler, s'en plaignirent à la Compagnie; & le

Gouverneur fut rappellé. L'intérieur du païs est habité par sept sortes de nations, qui toutes sont connues sous le nom général de Hottentots. La premiere est peu considérable & sans Chef ; plusieurs de ses habitans se mettent au service des bourgeois ou païsans qui sont aux environs du Cap. Ceux de la seconde nation demeurent dans les montagnes & cavernes, & vivent de rapine & de vol qu'ils font aux autres Hottentots, avec qui ils sont continuellement en guerre. Ce qu'il y a de singulier dans leur conduite, c'est qu'ils ne volent jamais rien aux Chrétiens.

La troisième nation est appellée la petite Macqua ; la quatrième la grande Macqua ; la cinquième la petite Kricqua ; la sixième la grande Kricqua. Ces quatre nations sont distinguées les unes des autres ; & les noms de Macqua &

Kricqua signifie Roi ou Chef. Elles sont toujours engagées dans une guerre les unes avec les autres; mais aussi-tôt qu'une est menacée de sa ruine, elle est assistée par une ou deux des autres ; de sorte qu'on peut voir qu'elles tachent d'établir & d'observer entre elles un parfait équilibre. Une partie de ces Hottentots se sont soumis à la Compagnie, & on les nomme aussi les Hottentots de la Compagnie. Les Hollandois envoient tous les ans vers eux cinquante ou soixante personnes pour y acheter du bêtail, & leur donner en échange de l'Arrak ou eau de vie d'Indes, du tabac, du chanvre, toute sorte de semences, & autre chose de cette nature.

Ces Hottentots de la Compagnie sont souvent attaqués par les autres; & quand ils voient qu'ils ne pourront plus se défendre contre eux, alors leur Roi se met en che-

chemin avec quelques troupes pour aller au Cap y demander du secours. En y arrivant, il se rend, accompagné des principaux de sa nation & tenant à la main le bâton dont la Compagnie lui fait présent & où elle fait graver ses armes, chez le Gouverneur, & le prie de vouloir l'assister contre ses ennemis. Si le Gouverneur ne trouve pas à propos de lui accorder sa demande, & qu'il le console uniquement par de bonnes paroles, le Roi jette le bâton aux pieds du Gouverneur & lui dit en mauvais Hollandois: *Voor my niet meer Compagnies - Hottentot*, c'est-à-dire, *Pour moi je ne veux plus être Hottentot de la Compagnie.* Cependant le Gouverneur lui accorde ordinairement quelques troupes pour l'escorte chez lui & il est de l'intérêt de la Compagnie de le ménager, puisqu'elle obtient de lui presque tout ce qu'elle veut.

Cette nation est fort grossiere & crasseuse. Ils se frottent le corps de vieille graisse, ce qui répand une odeur fort desagréable, & on les sent quand ils sont encore bien loin. Les enfans en naissant sont blancs, mais à force d'être frottés de la graisse & exposés au soleil, ils deviennent bruns. Quand une femme accouche de deux enfans, un des deux doit mourir, & ils l'attachent à un arbre où il reste jusqu'à ce qu'il expire. Parmi quelques-uns on a la coutume d'ôter un des témoins aux garçons nouvellement-nés, dans l'espérance, qu'en se mariant, leurs femmes ne pourront mettre au monde qu'un seul enfant à la fois, quoique l'expérience leur apprenne souvent le contraire.

Quant à leur Religion, ils en ont peu ou point; ils regardent pourtant avec admiration les corps célestes, & disent que *celui qui les gou-*

gouverne doit être une homme grand & puissant.

Ils tiennent au reste plus de la bête que de l'homme. Ils sont aussi d'une figure fort des-agréable ; de sorte qu'à tous égards c'est une des plus vilaines nations de la terre. Ils sont d'une couleur brune, causée, ainsi que je l'ai déja dit, par le frotement de graisse & l'ardeur du soleil. Leur taille est moyenne, le nez plat, écrasé & semblable à celui d'un chien. Ils ont les lévres grosses, les dents blanches mais fort longues & défigurées, dont quelques-unes leur sortent de la bouche ainsi que les défenses d'un sanglier. Leurs cheveux sont noirs & frisés comme de la laine. Ils sont fort agiles & courent avec une vîtesse surprenante. Ils se couvrent de peaux de mouton, portant un carquois sur le dos, & un arc à la main. Quand ils vont au devant de l'ennemi,

nemi, ils font de grands cris, sautent & dansent.

La septième nation est celle des Caffres. Ce sont proprement les antropophages, dont on parle tant. Les Hottentots sont bien sur leurs gardes pour ne pas tomber entre leurs mains, sachant bien qu'ils seroient ou grillés ou rôtis. Cette abominable nation n'a jamais voulu trafiquer avec les Chrétiens, mais leur a toujours dressé des piéges pour les massacrer & manger ensuite. On dit pourtant que depuis quelque tems elle commence à s'humaniser un peu, & à faire commerce avec les Chrétiens. Elle est fort puissante & redoutable; ensorte que les Ternatanes mêmes la craignent. Au reste ces Caffres sont fort robustes, grands & bien faits, d'une couleur brune. Ils ont les cheveux noirs & frisés; & le visage plein & mâle.

A dix-huit lieuës du Cap il y a un au-

autre port, nommé la baye de Saldeney. Ce port seroit infiniment plus commode que le Cap même, si l'on y pouvoit faire de l'eau. Les entrées y sont en grand nombre, le fonds de très bon ancrage, & les vaisseaux y sont en sureté, quelque tempête & quelque vent qu'il fasse. Voilà qui peut suffire pour donner quelque idée de l'important établissement de la Compagnie des Indes Orientales au Cap. Je dirai dans ce Chapitre encore quelque chose sur les monstres qu'on voit dans cette partie de l'Afrique.

Il n'y a personne qui soit en état de donner une description exacte & complete de toutes les différentes espéces d'animaux qui se trouvent dans les vastes forêts d'Afrique, puisque ceux même qui y demeurent & qui traversent souvent le païs, avoüent, qu'ils voient tous les ans des espéces de

bêtes, dont ils n'ont jamais eu aucune idée. Les habitans de ces contrées croient que la cause de ces nouvelles productions peut être celle-ci, savoir que pendant le fort de l'été les animaux, pressés de soif faute de pluie qui y tombe rarement, & cherchant à se desaltérer, vont du côté des trois riviéres, celle de sel, celle d'élephant & celle de St. Jean; que se trouvant-là en grande quantité, les mâles s'accouplent avec les femelles de différente espéce; ce qui produit ces monstres qui étonnent par leurs figures bizarres. Les habitans qui sont soumis à la Compagnie, portent souvent les peaux de ces monstres au Gouverneur du Cap. Il n'y a pas longtems qu'on en tua un, dont j'ai vû la peau. Il étoit gros comme un veau de six mois. Ses yeux étoient au nombre de quatre, & sa tête ressembloit à celle d'un lion; mais le poil étoit droit

&

& uni par tout le corps & d'une couleur griſâtre. Il avoit des dents ou défenſes comme un ſanglier. Ses jambes de derriere avoient la figure de celles du porc, & les jambes de devant celle du tigre.

Pour ce qui regarde les eſpéces d'oiſeaux qui nichent dans ce païs, elles ſont infinies. Et quoique l'on remarque qu'ils ſe procréent ſans ſe mêler, il eſt cependant certain qu'il y en a auſſi de bâtards. Les plus gros & les plus rares ſont en Afrique. On y trouve entre autres l'Autruche, le plus grand de tous les oiſeaux. Elles ſont ordinairement hautes de ſept pieds. Son bec eſt court & pointu, & ſon cou extrêmement long. Les mâles ſont blancs & noirs; les femelles preſque toutes mêlées de gris, de noir & de blanc. Leurs plumes ſervent d'ornement aux chapeaux, aux lits, aux dais &c.

Les mâles ſont plus eſtimés que les femelles, parce que leurs plumes ſont plus larges & mieux fournies, leurs bouts plus touffus, & leurs ſoies plus fines. Cet oiſeau eſt extrêmement vîte, & on le chaſſe avec des Barbets harpés comme levriers, qui les attrappent à la courſe. Il ſe ſert de ſes aîles, non pour voler mais pour aider à ſa courſe, principalement quand le vent lui eſt favorable. C'eſt une erreur de croire que l'Autruche digére le fer; elle l'avale bien, mais ce n'eſt que pour aider à broier la nourriture, ainſi que font les autres oiſeaux qui avalent des cailloux.

On a vû, il y a quelques années, ſur la montagne de la table, un oiſeau plus grand qu'un cheval, d'un plumage noir & gris. Son bec étoit long & crochu comme celui d'un aigle, & ſes griffes terribles. Il a démeure longtems

ſur

sur cette montagne, & le commun le prit pour le fabuleux oiseau Griphon. Il enlevoit des moutons, des veaux & des vaches, qui lui servoient de nourriture. On commença à craindre qu'il n'enlevât aussi des hommes, & on le tua. Sa peau fut ensuite envoyée à la Compagnie en Hollande. Depuis on n'a pas trouvé de cette espéce d'oiseau, & les habitans les plus âgés assûrent n'en avoir jamais vû non plus, ni même entendu parler.

Les montagnes de ce vaste païs sont remplis de mineraux & de cristal; peut-être cachent-elles dans leur sein des choses bien précieuses. Il y en a une à cinq cens lieuës d'ici, très-fameuse, nommée la montagne de cuivre, parce qu'on y trouve ce metal en quantité, & on prétend qu'il est mêlé d'or. Quelques Européens, soupçonnant que les gens du païs vont

de tems en tems chercher de ce dernier metal aux environs de la montagne, prirent le parti de les suivre pour faire une si belle découverte; mais ils paierent chérement leur curiosité; ils furent tous massacrés par les habitans. On a trouvé derniérement dans une montagne, peu éloignée de la ville, la caverne dont les Hottentots avoient tiré le venin, avec lequel ils empoisonnoient la pointe de leurs fléches. Il y a quelques années qu'on a découvert à vingt lieuës de la ville, des bains chauds chargés dacier. Plusieurs personnes malades s'en étant servies, ont été guéries.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

I. *Départ du Cap de Bonne-Eſperance.* II. *Deſcription des Iſles de Ste. Helene & de l'Aſcenſion.* III. *Des herbes marines & des courans.* IV. *Retour de l'Auteur en Hollande.*

NOs vaiſſeaux ne furent pas ſi-tôt ravitaillés & prêts de faire voile, qu'il s'éleva un vent du Sud-Eſt qui nous éloigna du Cap, & nous fit ſortir heureuſement de eette dangereuſe baye, ſur la fin du mois de Mars 1723. Le nombre des vaiſſeaux qui partirent à la fois, étoit d'environ vingt-trois, dont la plûpart appartenoient à la Compagnie, & les autres étoient des bâtimens Anglois. Nous prîmes d'abord le cours vers l'Iſle de Ste. Helene, où nous arrivames auſſi au bout de trois ſe-

maines. Lorſqu'on crut n'en être pas beaucoup éloigné, le Commandant de la flotille fit prendre les devants à deux vaiſſeaux qui paſſoient pour les meilleurs voiliers qu'il y avoit alors avec nous, pour aller reconnoître s'il ne ſe trouvoit pas à la hauteur de cette Iſle, des Corſaires; car peu de tems auparavant nous en vîmes un, à qui on donna la chaſſe ſans cependant l'atteindre, parce qu'il alloit plus vîte qu'aucun de nos vaiſſeaux; & qu'on ſoupçonna qu'il pourroit avoir pris avec quelques autres la route de cette Iſle. En y approchant, on donna le coup du ſignal pour ranger les vaiſſeaux en ordre de bataille. Cette précaution eſt toujours bonne, mais alors elle étoit inutile: nous ne rencontrâmes aucun vaiſſeau ennemi.

L'Iſle de Ste. Helene peut avoir douze lieuës de circuit, & el-

elle eſt ſituée à la hauteur de ſeize dégrés de latitude Méridionale. Elle eſt aſſez élevée & fort fertile en toutes ſortes de fruits & d'herbes ; on y trouve auſſi quantité de bêtail. Toutes ces vivres y ſont toujours prêtes ; en ſorte que cette Iſle peut être regardée comme un Comptoir de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux Anglois qui y relâchent. Quoique les Hollandois en aient été pendant un tems les maîtres, les Anglois s'en ſont emparés de nouveau. Les vaiſſeaux Hollandois, qui par quelque orage ou autre accident paſſent le Cap, peuvent cependant y aborder en toute liberté pour s'y pourvoir de vivres & de rafraîchiſſemens.

Les habitans de cette Iſle ſont pour la plûpart Anglois, ou du moins Anglois d'origine. Le culte de leur Religion eſt inſtitué ſelon le rite de l'Egliſe Anglicane.

Après avoir paſſé cette Iſle, nous navigames vers celle de l'Aſcenſion, ſituée à deux cens lieuës de l'autre. Elle eſt à huit dégrés de latitude Méridionale, & à peu près de la même étendue que celle de Ste. Helene. Mais comme ſes côtes ſont remplies de rochers eſcarpés & de difficile abord, elle eſt entiérement déſerte. Il y a cependant un ſeul havre, où l'on peut relâcher aſſez commodément; & dans l'Iſle même on peut faire de l'eau. On y relegue quelquefois des malfaiteurs, comme il eſt arrivé à un certain teneur de livre, né Hollandois: il y fut expoſé pour crime de Sodomie.

En nous éloignant de cette Iſle, nous cinglâmes vers la ligne équinoctiale, que nous paſſames ſans être incommodés par la chaleur, parce que le ſoleil dardant ſes raïons vers le Nord, les vents ſoufflerent avec plus

plus de force. Enfin nous découvrimes à notre grande joye l'étoile du Nord, que nous n'avions pas vûe depuis un an & demi. Nous nous trouvâmes bientôt à dix-huit dégrés de latitude Septentrionale. Ici nous étions dans cette partie de la mer qui eſt tellement remplie d'herbe, que de loin elle paroît comme un champ. Cette herbe eſt jeaunâtre, & creuſe en dedans. Quand on la preſſe, il en ſort une humidité viſqueuſe. Il y a des années où l'on ne voit pas cette herbe. Quelques-uns croient, qu'elle croît au fonds de la mer; du moins les plongeurs diſent qu'il eſt en quelques endroits tapiſſé de fleurs & de verdure. D'autres s'imaginent qu'elle vient des côtes d'Afrique. Mais ni l'une ni l'autre de ces opinions me paroît fondée. Car ſi cette herbe ſort du fonds, il faudroit qu'elle ſe trouvât auſſi quelque autre part;

& si elle vient des côtes d'Afrique, pourquoi la voit-on uniquement ici, & non pas aux endroits moins éloignés ? Je crois beaucoup plus vraisemblable l'opinion de ceux, qui soutiennent que cette herbe tire sa source des côtes d'Amerique, & qu'elle vient du Golphe de Bahama; car elle y croit en abondance: & quand elle est parvenue à sa maturité, elle tombe & est poussée au large, & entrainée par la force des courans.

De cette mer nous entrames dans celle d'Espagne. Comme elles s'y creuse beaucoup le Pilote du vaisseau d'avis perdit son gouvernail. Cet accident l'obligea de passer par le Canal & d'aller sur les côtes d'Angleterre pour y faire faire un autre gouvernail. Nous nous tournâmes ensuite au Nord-Est vers l'Isle de Hitland. Les vaisseaux François, Danois & autres passent ordinairement par le

Ca-

Canal; mais les vaisseaux Hollandois, appartenans à la Compagnie des Indes Orientales, sont obligés de faire le tour de l'Irlande, parce qu'on craint qu'en passant par le Canal dans un gros tems, ils ne soient forcés d'aborder sur les côtes d'Angleterre, ce qui par plusieurs endroits seroit fort préjudiciable. Il en faut excepter les vaisseaux, qui étant endommagés & se trouvant près du Canal, ne seroient pas en état de tenir la mer aussi longtems qu'il faudroit pour faire le tour de l'Irlande, comme il arriva aussi au vaisseau d'avis, dont je viens de parler.

Nous navigâmes donc encore trois semaines, & eumes tous les jours des brouillards. Enfin nous fumes à la vûe des Orcades Fagorel & Hitland, à la hauteur de soixante dégrés de latitude Septentrionale, où les Hollandois ont leur pêche de Hareng. Nous y trou-

trouvâmes quelques vaisseaux de conserve qui nous y attendoient. Ils nous escorterent jusques sur les côtes de Hollande, où chacun chercha le port où il lui falloit entrer ; & nous autres prisonniers arrivâmes, à l'aide de Dieu, heureusement au Texel, le 11. Juillet 1723, & cinq jours après devant Amsterdam, ainsi précisément le même jour auquel nous en étions partis deux ans auparavant.

F I N.

